Sciences Humaines

SPÉCIAL BAC 2021

Mers et océans
des espaces sous tension

SCIENCES HUMAINES

Le langage

COMMENT APPREND-ON À PARLER ?

LA FORCE DES INTERACTIONS SOCIALES

COMMENT LES LANGUES ÉVOLUENT

PHILOSOPHIE

Le taoïsme, une pensée qui fascine

LIVRE DU MOIS

L'homme préhistorique était aussi une femme

ENTRETIEN

Vincent de Gaulejac « Quand la sociologie se penche sur les histoires personnelles »

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 333 - FÉVRIER 2021 - 5,90 €

BEL/LUX 6,40 € - SUISSE 10,60 CHF - CANADA 10,99 $CAN - ESP/GR / ITA / PORT CONT 6,90 € - D 7,20 € - DOM / S 6,90 € - TOM / S 950 XPF - MAROC 60 DH - TUNISIE 9,40 TND

L 18925 - 333 - F: 5,90 € - RD

AGIR CRISE

ÉCOLE PRATIQUE des HAUTES ÉTUDES | PSL

IEA PARIS INSTITUT D'ÉTUDES AVANCÉES DE PARIS

présentent

AGIR EN TEMPS DE CRISE

Cycle de rencontres
du 20 janvier au 9 juin 2021

Crise climatique, sanitaire, migratoire, économique, des identités de genre… Comment faire face ? Quels enseignements tirer des crises passées ? Chercheuses et chercheurs, actrices et acteurs, confrontent leurs analyses et livrent leurs expériences.

Avec la participation de

Nathalie Bajos
Jean-François Delfraissy
Nicolas Foureur
Esther Duflo
Claire Hédon
Frédéric Worms
François Héran
Didier Leschi
Patrick Boucheron
Thierry Wirth
Najat Vallaud-Belkacem
Judith Butler
Delphine Horvilleur
Delphine Batho
Bruno David

Libération

france culture

www.agirentempsdecrise.fr

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
FONDATEUR : Jean-François Dortier

REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION : Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot - Sandra Millet

RÉDACTION
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20
RÉDACTRICE EN CHEF
Martine Fournier - 03 86 72 07 09
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10
CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION
Martha Zuber
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31
(cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03
(chef de rubrique Lire)
Maud Navarre - 03 86 72 07 16
(cheffe de rubrique Point sur)
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - 03 86 72 17 27
Céline Reichel
DIRECTION ARTISTIQUE
Isabelle Mouton
ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
DOCUMENTATION
Alexandre Lepême 03 86 72 17 23
SITE INTERNET
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE :
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08
PROMOTION/PUBLICITÉ
Patricia Ballon - 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
• En kiosque MLP – Contact : À juste titres,
Laetitia Canole : 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

LIVRES DES ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot : agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 03 86 72 17 21
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38
IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.005 kg/t

CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE
Isabelle Mouton

Couverture : © Wavebreak Media ltd/Alamy
Marins : © Dmitry Feoktistov/Tass/Getty

Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire : 0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution

Sommaire

Mensuel – N° 333 – Février 2021 – 5,90 €

8 à 17 ACTUALITÉ
Éducation - Comment les enseignants utilisent le numérique
Sociologie - Les mémoriaux post-attentats sont le signe d'une effervescence collective

18 à 23 POINT SUR...
Mers et océans, des espaces sous tensions

24 à 27 ENTRETIEN AVEC...
Vincent de Gaulejac
« La sociologie clinique donne du sens aux histoires personnelles »

28 à 47 DOSSIER
Le langage
COORDONNÉ PAR FABIEN TRÉCOURT

30 Quand les enfants entrent dans la langue
FABIEN TRÉCOURT

34 Parler, est-ce apprendre à penser ?
FABIEN TRÉCOURT

36 Le langage, c'est les autres !
MARC OLANO

38 Troubles du langage, un traitement inégal
BÉATRICE KAMMERER

41 « Cher•es ami•es » : le point médian complique-t-il la lecture ?
PAULINA JONQUÈRES D'ORIOLA

42 *Ok boomer !* Ces jeunes qui inventent la langue
BÉATRICE KAMMERER

45 Animaux et robots : pourquoi ne parlent-ils pas comme nous ?
MARION ROUSSET

48 à 53 RÉFÉRENCE
Comprendre la philosophie taoïste

54 LIRE Livre du mois, livres

Dmitry Feoktistov/Tass/Getty

Au sommaire du prochain numéro (en kiosques le 18 février)
La France en révolutions ?

gudkovandrey/Adobe

Nouveauté

Une enquête au long cours sur les êtres humains

Le **N° 2** vient de paraître

Actuellement en kiosque, en librairie et sur notre site

https://www.scienceshumaines.com/humanologue

L'Humanologue est une publication de
SCIENCES HUMAINES

ÉDITORIAL

L'enfant qui préférait la musique aux paroles

Arthur préférait la mélodie à la prononciation.

À l'âge de 3 ans, il ne prononçait aucun mot intelligible. Il faisait en revanche de longues phrases, avec intonations, en marquant la ponctuation, et regardait son entourage d'un air convaincu, avec un beau sourire. Pour lui, parler, c'était imiter cette drôle de musique qu'il entendait autour de lui. Il a beaucoup inquiété ses parents et sa famille. Mais un jour, le petit Arthur a daigné mettre des mots intelligibles sur sa partition. Et son langage est devenu fluide et compréhensible de tous. Il avait presque 5 ans. D'autres enfants se font fort d'articuler les mots exacts dès l'âge de 2 ans, sans toutefois en maîtriser toujours l'ordre.

Certains en revanche ont droit à de longues séances chez les orthophonistes, alors que d'autres progressent seuls au fil du temps. D'autres encore inversent les sons, on appelle cela la dyslexie, qui peut handicaper sans forcément nuire au développement de l'intelligence. Le langage est un merveilleux mystère, lorsqu'on voit les « petits d'homme » commencer à décrire, questionner, imaginer, pour s'intégrer dans la communauté de leurs pairs et de leurs ainés.

Ce premier numéro de l'année 2021, on l'aura compris, porte sur la naissance du langage. Une occasion pour nous de continuer notre chemin consistant à vous offrir les avancées des recherches dans tous les domaines des sciences humaines et sociales.
Dans la bourrasque actuelle qui a fait chavirer nombre de nos confrères et nous met aussi en danger, ce premier édito de l'année 2021 est l'occasion de remercier nos lecteurs fidèles, et tous ceux qui ont répondu à nos appels de soutien. Chaque abonnement souscrit, chaque numéro acheté en kiosque compte pour que notre navire, qui ne vit que de ses lecteurs, puisse continuer à voguer et à vous informer sur la manière dont nos sociétés appréhendent le monde. Avec ses faces sombres, ses difficultés mais aussi ses capacités à résister, à rebondir et à retrouver le chemin du progrès humain. Qu'en sera-t-il en 2021 ? Souhaitons à tous de sortir de cette période difficile, et à chacun de pouvoir reprendre la route de ses passions, de ses amours, et de ses mélodies préférées... ■

Martine Fournier

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

NICOLAS JOURNET

Nous le sommes tous pour quelqu'un

Reçu de Michel Huteau, ce malicieux ajout à notre mensuel n° 331 (décembre 2020, « La connerie décryptée ») :

Dans les pages de votre dossier consacré à la connerie, je n'ai pas vu le nom du psychologue René Zazzo. Or dans un de ses ouvrages, publié en 1983 (*Où va la psychologie de l'enfant* ?), on trouve un chapitre intitulé « Qu'est-ce que la connerie, (madame) ? » dont voici un extrait :

« J'ai adressé à une centaine de personnes (psychiatres, médecins, psychologues du centre Sainte-Anne, dont fait partie l'hôpital Henri-Rousselle où je travaillais) une liste d'environ cent vingt noms comprenant les cent destinataires et, en plus, une vingtaine de personnalités du petit monde de la psychiatrie parisienne. Le travail demandé était simple : il s'agissait pour chaque répondant de cocher d'une croix le nom d'une personne qu'il considérait comme con. Dans mon questionnaire, le mot était évidemment inscrit en toutes lettres et j'expliquais en quelques lignes le but très « scientifique » de mon enquête : détecter une forme d'intelligence envisagée jadis par un psychiatre français, Philippe Chaslin, que les travaux d'Alfred Binet avaient rejeté dans l'ombre. J'assurais un total anonymat des répondants, et je prenais l'engagement de ne jamais publier le palmarès de ce concours.

La quasi-totalité des questionnaires me fut retournée avec des croix plus ou moins nombreuses.

Deux résultats sautaient aux yeux. D'abord, une très jolie distribution des suffrages : une courbe en J. Quatre ou cinq noms étaient crédités de croix par plus de 85 % des votants. Puis il y avait un rapide dégradé. Mais aussi, cette constatation moins attendue : aucun nom, je dis bien aucun, n'était exempt de croix. En bref, chacun de nous est le con de quelqu'un. Moi-même aussi, bien entendu, mais comme j'ai promis le secret, je ne donnerai pas mon score. » ■

MICHEL HUTEAU

Réponse

Intéressant sondage… Merci Michel Huteau. Dans le même ouvrage, René Zazzo énonçait sur le sujet d'autres remarques pertinentes. Il rappelait d'abord que *« le contraire de la connerie, ce n'est pas la logique »*, reprenant ainsi la thèse de l'aliéniste Philippe Chaslin (1857-1923), lequel comparait l'intelligence (supérieure) du mathématicien maniant correctement des symboles algébriques dépourvus de sens avec le symptôme du « psittacisme » exhibé par certains de ses patients (fait de répéter des phrases bien formées sans en comprendre la signification). Plus loin, R. Zazzo ajoutait que le propre d'un con est de ne pas se douter qu'il l'est. *« Pour le savoir, il lui faudrait se décentrer, se voir avec les yeux d'autrui… Ce qui suppose alors qu'il ne le serait pas. »* En cas de doute, consultez donc votre entourage… ■ N.J.

Les Vikings : doux commerce ou piraterie ?

Je lis en début de l'article « La fin des Vikings aux cheveux blonds » (mensuel n° 331, décembre 2020, p. 13) que le sens du mot « *viking* » serait « pirate ». C'est tout à fait inexact. Le mot « *viking* » vient de l'expression *Fará i vikingu*, littéralement « partir en expédition lointaine ». L'expression traduit l'un des aspects principaux de la vie des Scandinaves de l'époque *viking* : les expéditions maritimes vers des contrées lointaines à des fins de commerce ou de guerre, voire les deux. Vous en trouverez confirmation dans le livre *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire* de Régis Boyer (2008), l'un des meilleurs spécialistes français, voire mondiaux, de littérature et de civilisation scandinaves.

Bien à vous. ■

GÉRARD COUGNY

Réponse

Cher Gérard Cougny,

Merci pour votre message, qui soulève un débat qui, je crois, n'a pas encore trouvé son point final (comme bien d'autres débats étymologiques). J'ai lu avec intérêt un article publié en 1998 (1) qui tentait de faire le tour des étymologies possibles de l'appellation « *viking* ». Pour résumer, l'expression *Fara i vikingu*, avec le sens de

ÉCRIVEZ-NOUS

Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante :

nicolas.journet@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

À partir en expédition maritime, apparaît dans une saga rédigée en vieil islandais au 13e siècle, et le qualificatif *vikingr* est courant dans les sagas de cette époque tardive. Il n'est pas fait allusion à la piraterie. Mais des glossaires plus anciens de vieil anglais (7e-8e siècles) font apparaître des termes construits sur la racine *wicing*, que les auteurs de l'époque traduisent en latin par *piraticam*, ou *piraticum*.

En fait, l'enjeu du débat est de savoir si les Vikings étaient plutôt des explorateurs et commerçants, ou plutôt des pillards. Régis Boyer a toujours défendu la première thèse, d'autres historiens défendent la seconde. L'utilisation du terme « pirate » n'est pas neutre. Son emploi moderne (« pirate de l'air », « pirate informatique ») évoque une activité criminelle, quoiqu'il existe un Parti pirate en Islande qui a eu quelques élus. Bref, on n'est pas pirate sans se faire des ennemis, alors qu'on peut être commerçant ou explorateur en n'ayant que des amis. Saura-t-on jamais comment les Vikings voyaient leur activité, et comment ils étaient considérés par ceux qui avaient affaire à eux ? Mais vous avez raison : qualifier sans ambages les Vikings de « pirates » était un peu cavalier.

Cordialement. ■ **N.J.**

(1) **Guy Nondier,** « Aux origines du nom Viking », *Études normandes*, vol. XLVII, n° 3, 1998 (en ligne sur Persée).

Échec scolaire et troubles « psy »

De Gabriel Wahl, pédopsychiatre, auteur de *Les Enfants dys* (2020), cette remarque, à laquelle nous répondrons le mois prochain :

Je viens de lire votre article « La formation des enseignants en questions » (mensuel n° 330, novembre 2020). Beaucoup de questions ont en effet été posées ; cependant l'une d'entre elles, celle concernant l'échec scolaire, me semble avoir été éludée. Je crois que la formation des enseignants devrait être centrée sur ce sujet. À mon sens, les professeurs du primaire et du secondaire devraient être des spécialistes de l'échec scolaire autant que de leurs disciplines d'enseignement.

Force est de déplorer qu'il est possible aujourd'hui d'être diplômé d'un institut de formation sans, par exemple, avoir même entendu parler du TDA/H (trouble avec déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) bien que ce trouble concerne près de 5 % des enfants, et de n'avoir suivi aucun enseignement sur la dyspraxie, la dysgraphie ou la dysphasie. Il est possible de ne rien connaître ou presque, par exemple, du GraphoLearn, de la prédiction lexicale ou de l'écho de la frappe, des logiciels en accès libre *La Course aux nombres* (Inserm), de l'usage de l'ordinateur pour la dysgraphie ou des pictogrammes pour la dysphasie, etc. ■

Gabriel Wahl

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

PSYCHOLOGIE

Les Beatles pour se consoler du confinement

Pendant le confinement du printemps 2020, la télé française diffusait chaque après-midi des classiques du cinéma. La pandémie de Covid-19 nous aurait-elle rendus culturellement nostalgiques ? Pour tester cette hypothèse, l'économiste Timothy Yu-Cheong Yeung a décortiqué 17 000 milliards de chansons écoutées entre janvier et juillet 2020 par les utilisateurs du service de *streaming* Spotify dans six pays européens touchés à des degrés divers par le virus, dont la France. Et a constaté une hausse, pendant et juste après ce premier confinement, du taux de « vieilles » (au sens où elles datent de plus de trois ans) chansons écoutées. *Here Comes the Sun* des Beatles a ainsi été streamé 63 000 fois par jour en Angleterre…

Si on observe un lien entre confinement et nostalgie musicale, la courbe des écoutes « nostalgiques » ne suit en revanche pas clairement celle de l'incidence du virus : les mélomanes auraient davantage été sensibles au confinement en lui-même qu'à l'évolution de la gravité de la pandémie. Ce pic imprévu reste par ailleurs nettement inférieur à celui qu'on observe, dans tous ces pays, au moment des fêtes de fin d'année : en matière de nostalgie musicale, Noël bat encore le Covid-19. ■

Jean-Marie Pottier

Timothy Yu-Cheong Yeung, « Did the Covid-19 pandemic trigger nostalgia ? Evidence of music consumption on Spotify », working paper, août 2020.

À quel âge **rit-on le plus ?**

Un enfant de 4 ans rit chaque jour autant qu'un quadragénaire en deux mois et demi ! C'est ce que montrent deux chercheures de l'université de Stanford, qui ont établi une courbe du rire selon l'âge. Leur enquête porte sur 1,4 million de personnes dans plus de 160 pays du monde. Le constat est sans appel : la fréquence des rires (en moyenne 300 fois par jour à 4 ans) chute à 23 ans et ne remonte qu'aux alentours de 70 ans. Dans leur ouvrage *Humour, Seriously*, qui résume leurs cinq années de recherche, Jennifer Aaker et Naomi Bagdonas proposent plusieurs explications à ce phénomène. Tout d'abord, en grandissant s'impose l'idée que certains individus sont drôles, d'autres non. Il s'agirait d'une qualité ou d'un trait de personnalité sur lequel on ne peut rien : c'est le mythe du « *born with it* », ce qui peut être inhibant. Ensuite, les adultes craindraient le ridicule d'une blague qui tombe à plat : c'est la peur du flop. Par ailleurs, les chercheures suggèrent que la traversée du désert du rire correspond à la vie professionnelle : la plupart des répondants estiment que le rire n'a pas sa place au travail. Il faudrait « rester sérieux » pour être plus efficace, ne pas se distraire et donner l'air « professionnel ». Pourtant, les chercheures expliquent que rire stimule la créativité, augmente notre capacité de résilience et notre résistance au stress, ce qui est loin d'être inutile à l'âge adulte et dans le monde du travail… ■

Studio 1One/Adobe

Gaétane Poissonnier

Jennifer Aaker et Naomi Bagdonas, *Humour, Seriously*, Penguin Books, 2020 .

La santé mentale victime de la Covid-19

Après l'urgence sanitaire, et la catastrophe économique fiévreusement attendue, la recrudescence des troubles de santé mentale pourrait bien être la troisième conséquence de l'épidémie actuelle. Dans le livre *Covid-19 et détresse psychologique* (Odile Jacob, 2020), le psychiatre lyonnais Nicolas Franck fait état d'une augmentation notable des troubles d'anxiété et dépressions durant les premières semaines du confinement du mois de mars en s'appuyant sur une enquête réalisée auprès de 20 000 personnes. Les principales victimes : les personnes vivant seules, dans un espace restreint, ne travaillant pas ou en télétravail, les personnes déjà repérées comme ayant une santé mentale fragile, mais aussi beaucoup d'étudiants privés de leurs contacts familiaux et amicaux. L'enquête montre également une consommation accrue d'aliments caloriques, de tabac, d'alcool, une hausse du temps passé devant les écrans (au-delà de leur usage professionnel ou éducatif) et moins d'activités physiques durant cette période. En somme, une moins bonne hygiène de vie et un niveau de stress accru alimenté par un climat anxiogène, qui favoriseraient la progression de ces troubles. ■

Marc Olano

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

ÉDUCATION

Comment les enseignants **utilisent le numérique**

La crise sanitaire actuelle a accéléré l'usage du numérique dans l'Éducation nationale (*Sciences Humaines*, n° 330). Mais les chercheurs se penchent depuis bien plus longtemps sur les bouleversements que cet usage implique pour les apprentissages. *Quid* notamment du rapport des enseignants aux ressources et équipements numériques ? C'est l'un des angles d'un récent dossier du Cnesco, « Numérique et apprentissages scolaires ». Fruit de deux années de travail, cette enquête montre notamment que 92 % des enseignants du premier degré déclarent avoir recours au numérique en amont de la classe pour préparer leurs cours. Étant donné la variété des ressources numériques en ligne (séquences toutes prêtes, exercices, animations, vidéos, ressources textuelles, forums, groupes Facebook, etc.), le recours au numérique en amont de la classe est cependant plus difficile à caractériser qu'on pense, et souligne la nécessaire capacité de l'enseignant à repérer et sélectionner les ressources pertinentes. Le manuel scolaire, numérique ou non, reste ainsi le point d'appui d'élaboration des cours.

Quand on regarde ce qui se passe ensuite dans la classe, il est intéressant de noter que l'introduction des TIC (technologies de l'information et de la communication) en classe n'est pas forcément l'apanage des enseignants les plus jeunes. Le cliché genré ne fonctionne pas non plus, les femmes ayant plus recours aux tic pour préparer leurs cours que les hommes.

Par ailleurs, les usages déclarés du numérique en classe varient beaucoup selon la discipline. Quantitativement, à l'école primaire, où seuls 23 % des enseignants disent monter régulièrement des séquences avec manipulation de matériel numérique par les élèves, l'usage de celui-ci est plus fréquent en langue, en lecture et dans le domaine des nombres et du calcul, ce qui serait lié au fait que ces matières sont étudiées quotidiennement. Un fait qui se confirme au second degré : en mathématiques, 75 % des professeurs de collège et 78 % des professeurs de lycée déclarent que leurs élèves utilisent chaque semaine ou une ou deux fois par mois un outil numérique en classe (hors calculatrice).

Enfin, si le recours au numérique dépend largement de l'équipement disponible et de l'accès à Internet, deux conditions très inégales selon les territoires, l'utilisation massive des technologies en classe est freinée avant tout par des difficultés d'ordre technique et pédagogique. La situation française se caractérise de fait par un manque de formation des enseignants : en 2017-2018, seules 4 % de l'ensemble des journées de formation des enseignants du premier degré, et 11 % pour les enseignants du second degré, ont été consacrées au numérique. ■

Catherine de Coppet

IP3 Press/MaxPPP

Classe de CP équipée d'un tableau numérique interactif.

Reprise d'études : 23 % des jeunes concernés

Se reconvertir, changer de voie, retourner sur les bancs de l'université… Autant de sujets qui connaissent une popularité médiatique grandissante depuis une dizaine d'années. Le Céreq, qui s'y est intéressé, montre une croissance notable du phénomène depuis le début des années 2000. Le pourcentage de jeunes ayant repris leurs études dans les sept années suivant la fin de leur formation initiale est passé de *« 14 % pour les jeunes ayant fini leurs études en 1998 à 23 % pour les jeunes de la génération 2010 »*. Une évolution qui s'explique par la compétition pour l'emploi, dans laquelle le diplôme reste plus que jamais un précieux sésame puisqu'il accroît l'employabilité.

Les reprises d'études concernent essentiellement les jeunes les moins dotés scolairement : parmi les élèves sortis du système scolaire en 2010, 38 % de ceux dont le plus haut niveau de diplôme était le bac ont repris des études, contre 8 % pour les titulaires d'un master 2. Dans la plupart des cas, le but de ces reprises d'étude est de *« compléter le parcours scolaire initial avec un nouveau diplôme situé à l'échelon directement supérieur dans la hiérarchie »*, en passant d'un DUT à une licence par exemple. ■

Thomas Le Guennic

Robert Alexie, « Reprises d'études en début de vie active : acquérir un diplôme reste le graal », *Céreq Bref*, n° 396, octobre 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

SANTÉ

Dormir, une qualité jugée peu virile

Un homme qui dort peu est perçu comme viril. Et ce stéréotype de genre expliquerait pourquoi les hommes souffrent davantage de manque de sommeil que les femmes. Deux chercheurs de l'Oregon viennent de mettre en évidence cette association entre masculinité et privation de sommeil. Lors d'un premier test, les participants doivent apprécier la virilité d'un homme en train d'acheter un lit. Quand il répond au vendeur qu'il dort *« beaucoup »*, il est jugé moins masculin que lorsqu'il affirme peu dormir. Lors d'un autre test, les participants doivent attribuer des caractéristiques à un « homme très masculin » ou à un « homme pas très masculin ». En moyenne, l'homme décrit comme viril dort 7 heures 3 minutes par nuit, soit 33 minutes de moins que l'homme décrit comme pas viril. Pour se conformer aux stéréotypes de la masculinité, les hommes vont donc avoir tendance à réduire leur temps de sommeil, ce qui a des effets délétères sur leur santé. Ne pas assez dormir est à l'origine d'importants problèmes de santé mentale et physique, d'autant plus que les hommes sont peu enclins à demander une aide psychologique. ■

Adèle Cailleteau

jhorrocks/Getty

to@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Nathan Warren et Troy Campbell, « The sleep-deprived masculinity stereotype », *Journal of the Association for Consumer Research*, septembre 2020.

La naissance des appartements thérapeutiques

À partir des années 1960, la psychiatrie sort peu à peu de l'hôpital pour tenter de soigner les malades au plus près de chez eux. Le nombre de lits diminue drastiquement en France, tout comme la durée moyenne des hospitalisations. Comment héberger les patients souffrant de maladies psychiatriques chroniques ? Dans des « appartements thérapeutiques », qui voient le jour à ce moment-là pour insérer ces malades dans la cité. L'appellation recouvre initialement des expériences très hétérogènes, mais qui ont en commun de servir d'étape aux patients stables, entre l'hôpital et une vie la plus autonome possible. En 1986, un décret réglemente ces structures et précise que du personnel soignant doit y être présent quasiment en continu. Certains critiquent alors une structure « néoasilaire ». Mais les pratiques mises en place dans les premiers appartements thérapeutiques se sont banalisées et généralisées : l'étroite collaboration entre les acteurs sociaux ou le principe d'un « bail glissant » (passer du statut de sous-locataire à celui de locataire) sont désormais utilisés même auprès de populations qui ne présentent pas de pathologies mentales mais qui sont en situation de souffrance psychique. ■

Florine Galéron

Gwenaëlle Legoullon, « Les appartements thérapeutiques, entre expérimentation et institutionnalisation (années 1960-1980) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 67, 2020/1.

LE CHIFFRE

20 cm

C'est l'écart de taille moyen entre les jeunes de 19 ans à travers le monde. D'après une étude de l'Imperial College de Londres, les adolescents les plus grands de la planète vivent dans les pays du nord et de l'est de l'Europe (Pays-Bas, Danemark, Estonie, Monténégro) et les plus petits en Asie orientale (Timor oriental, Bangladesh, Laos) et en Amérique latine (Guatemala). Aux Pays-Bas, les garçons mesurent en moyenne 1 m 83 et les filles 1 m 70 tandis que la taille moyenne est de seulement 1 m 60 chez les jeunes hommes du Timor-Leste et d'1 m 50 chez les jeunes filles au Guatemala. À 11 ans, une jeune Danoise fait ainsi la même taille qu'une Bangladaise de 19 ans. Ces différences s'expliquent pour partie par la génétique. Mais les conditions de vie jouent aussi un rôle important, comme le montre la croissance spectaculaire des ados chinois depuis 1985, ou à l'inverse la stagnation ou la baisse de la taille des jeunes garçons dans des pays en proie à des conflits armés comme en République démocratique du Congo. Les auteurs concluent donc à l'importance d'instaurer des programmes nutritionnels dès l'enfance. ■ F.G.

Andrea Rodriguez Martinez, "Height and body-mass index trajectories of school-aged children and adolescents from 1985 to 2019 in 200 countries and territories: a pooled analysis of 2181 population-based studies with 65 million participants", The Lancet, 2020.

ENVIRONNEMENT

Gaspiller en stockant

Trek and photo/Adobe

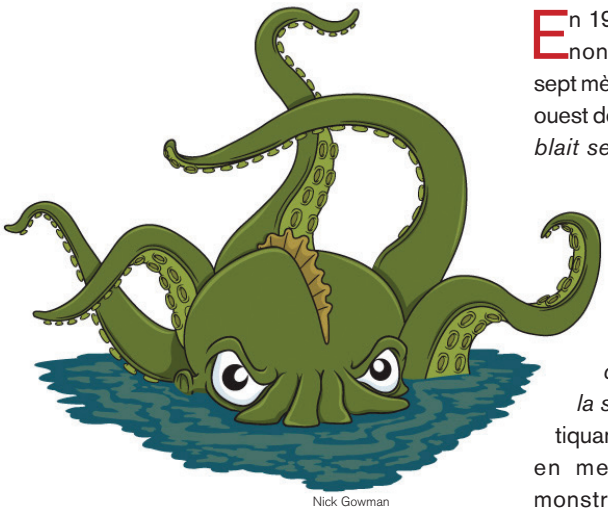
Alors que le gaspillage alimentaire est une réalité bien connue, qu'en est-il du gaspillage d'objets ? Celui-ci semble invisible. Pourtant, il existe : environ 630 millions d'euros de biens non alimentaires invendus seraient par exemple détruits chaque année, estime la sociologue Marie Mourad, coauteure d'un rapport publié par l'Ademe, l'agence pour la transition écologique, pour synthétiser les principales recherches en sciences sociales réalisées sur le sujet. Ce gaspillage pâtit de nombreuses idées reçues. Ainsi, l'idée qu'il est d'abord le fait des autres – ou de la société de consommation. La responsabilité sociétale est ainsi mise en avant, devant la responsabilité individuelle.

Les auteurs soulignent aussi la difficulté des particuliers à définir ce gaspillage d'objet. S'il est généralement associé au fait de jeter, le gaspillage débute en réalité dès la phase de production et d'acquisition de l'objet. Accumuler des objets utilisables sans s'en servir est ainsi une première forme de gaspillage. C'est le cas par exemple de ces « achats hédonistes », tels la pierrade ou le robot ménager, qui peuvent avoir été acquis de façon impulsive sans vraie réflexion sur leur utilité réelle. Et les stocker pour ne pas les jeter constitue une « stratégie d'évitement » qui en réalité est aussi assimilable à du gaspillage, car il empêche les objets en question d'être remis en circulation et d'avoir une seconde vie, qu'ils soient donnés ou vendus. Ces diverses habitudes évoluent difficilement, tout comme l'absence de réflexe de réparation. Le manque d'information sur les circuits de réutilisation représente enfin un frein non négligeable à la réduction du gaspillage, pointe le rapport. Face à ces constats, les auteurs préconisent de développer des infrastructures comme les repair cafés, de communiquer *via* des messages publics positifs sur la lutte « antigaspi », mais aussi d'amener les entreprises à mettre en place des espaces de collecte de vieux objets, ou à réfléchir au bien-fondé de leurs pratiques – comme la reprise d'objets en échange de bons d'achat, qui crée *in fine* une nouvelle incitation à consommer… ■

Justine Canonne

Florian Cezard et Marie Mourad, « Valorisation des recherches en sciences sociales sur le gaspillage non alimentaire », Ademe, 2020. www.ademe.fr/

Les monstres marins, **vigies écologiques**



Nick Gowman

En 1912, un objet marin non identifié long de sept mètres aperçu au sud-ouest de l'Angleterre *« semblait se débattre avec un autre animal marin, alors qu'il fouettait violemment l'eau avec sa queue comme s'il était agité par quelque chose sous la surface »*. En décortiquant 214 observations en mer décrivant des monstres aquatiques au large des îles britanniques entre 1809 et 2000, le chercheur Robert France montre que l'humain détériore la faune marine depuis plus longtemps qu'on pourrait le penser. Des créatures souvent prises pour un serpent de mer « très bosselé » à l'aspect d'une « ligne de bouées » avaient en effet bien plus de chance d'être de vieux filets de pêche dans lesquels s'étaient coincés de pauvres animaux : cétacés, tortues ou encore pinnipèdes (phoque, morse, otarie, etc.). Mettre à profit d'anciens récits *a priori* sans valeur scientifique permet ainsi de corriger ce qu'on appelle « l'amnésie écologique », un phénomène qui pousse chaque génération à ne considérer comme des dégradations de l'environnement que les dégâts causés durant sa propre époque. ■

Tom Umbdenstock

Robert France, « Historical anecdotes of fishing pressure : misconstrued "sea serpent" sightings provide evidence for antecedent entanglement of marine biota in the British isles », *Fish and Fisheries*, 18 septembre 2020.

fido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Ce document

SOCIOLOGIE

TROIS QUESTIONS À GÉRÔME TRUC

Les mémoriaux post-attentats **signe d'une effervescence collective**

Les mémoriaux spontanés des attentats témoignent des valeurs communes d'une société. Mais ils révèlent aussi une diversité de rapports à l'événement, pouvant créer des points de friction.

Guillaume Braunstein

Sociologue au CNRS, Gérôme Truc étudie les réactions sociales aux attentats, du 11 septembre 2001 aux États-Unis au 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis. Il est l'auteur de *Sidérations. Une sociologie des attentats,* Puf, 2016; *Les Mémoriaux du 13 novembre,* EHESS, 2020, avec Sarah Gensburger et *Face aux attentats,* Puf, 2020, avec Florence Faucher.

On se souvient qu'à Paris, de nombreux témoignages et offrandes (bougies, dessins, textes, fleurs…) ont été déposés à proximité des lieux des attentats dans les jours qui ont suivi le 13 novembre 2015. Quel est l'intérêt pour vous de ces mémoriaux éphémères ?

Ce sont des documents précieux pour étudier les réactions sociales aux attentats, mais aussi pour ceux qui voudront, demain, écrire une histoire « par le bas » de ces événements. Après le 13 novembre, les Archives de Paris ont constitué un fonds de près de 8 000 documents, et pris des milliers de photographies pour garder une trace de ce qui ne pouvait être archivé, comme les messages écrits à même les murs ou le sol. Les premiers à s'être intéressés au phénomène sont des anthropologues, notamment Béatrice Fraenkel après les attentats du 11 septembre 2001. Ses travaux notaient le caractère à première vue très répétitif et convenu de ces messages, avec des formules toutes faites comme *« Nous ne vous oublierons pas »* ou *« God Bless America »*.

Le constat est-il le même pour les mémoriaux éphémères apparus suite aux attentats du 13 novembre 2015 ?

On retrouve le même type de formules. Mais ces messages témoignent aussi des différents titres auxquels on peut se sentir concerné par un attentat. Après le 13 novembre, certains réagissent en tant que Parisiens, d'autres en tant qu'amateurs de rock ou musulmans, et pas simplement en tant que Français. Tous ne le sont pas du reste : on dénombre 33 langues différentes parmi ces messages, dont beaucoup proviennent de touristes étrangers.

On croit que la réaction collective à un attentat procède d'un simple sentiment d'appartenance au pays frappé. En réalité, ce qui est en jeu est plutôt un sentiment de proximité vis-à-vis des victimes, dans lequel la nationalité est un facteur parmi d'autres.

Autre illustration : plutôt que le triptyque *« Liberté, égalité, fraternité »*, les valeurs qui priment dans les messages sont la paix et l'amour, comme après les attentats de Madrid en 2004 ou ceux d'Oslo et d'Utøya en 2011. Cela renvoie à un fond moral commun qui dépasse les particularismes nationaux.

Malgré ce fond moral commun, ces messages comportent parfois des nuances. Comment l'expliquer ?

Ces mémoriaux postattentats relèvent d'un rituel de solidarité désormais classique. Ils sont le signe d'une effervescence collective : c'est très durkheimien au fond ! Mais, ainsi que le sociologue américain Randall Collins l'a montré, cette effervescence postattentats s'accompagne toujours de tensions.

Nous vivons en temps normal les uns à côté des autres dans une relative indifférence. Quand survient un attentat, nous nous focalisons soudainement sur la même chose et nos liens se resserrent, ce qui crée des points de friction, car nous n'avons pas tous le même ressenti face à l'événement. On l'a vu en janvier 2015 avec le mouvement « Je suis Charlie », qui a fédéré des millions de gens dans la rue tout en suscitant de vifs débats. Nous ne pouvons attendre de nos sociétés pluralistes et démocratiques qu'elles réagissent à une attaque « comme un seul homme ». Et c'est précisément pour cela que les attentats mettent à l'épreuve leur cohésion. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MAUD NAVARRE

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

SOCIOLOGIE

Mythologie des clubs de foot

Les fervents supporters de l'Olympique de Marseille nous l'assurent, leur équipe de foot a un style de jeu bien à elle. *«À l'OM, on joue de manière offensive, spectaculaire et avec panache!»*, s'exclament-ils, en prenant pour exemple le célèbre attaquant Jean-Pierre Papin. La devise du club, *«Droit au but»*, va d'ailleurs dans leur sens. Mais en comparant le style marseillais avec ceux des clubs de Nantes et de Saint-Étienne, l'ethnologue Christian Bromberger montre qu'entre ce que racontent les spectateurs et les chroniqueurs et ce que font vraiment les joueurs, il y a une large part de fantasme. Quelle que soit l'équipe, le style de jeu serait une catégorie largement imaginaire, promue par le public et les médias. Selon le chercheur, le style légendaire de l'OM provient en partie d'une image stéréotypée de la cité phocéenne, fière de sa tradition de dissidence et d'opposition frondeuse. Il prend aussi racine dans l'histoire du club, qui fut ponctuée de crises et d'événements spectaculaires, tel que le suicide de son président Jean Carrieu, ou le plongeon dans le Vieux-Port du président Marcel Leclerc après la victoire de l'équipe en Coupe de France en 1969. Pas grand-chose à voir, donc, avec le foot ! ■

Salomé Tissolong

Jean-Yves Ruzsniewski/Corbis/VCG/Getty

Jean-Pierre Papin, l'avant-centre de l'Olympique de Marseille de 1986 à 1992.

Bromberger Christian, «Style de jeu, style de club, style de ville ? Éducation sentimentale et marque d'appartenance urbaine à travers le football à Marseille et ailleurs», *Ethnologie française*, vol. L, n° 3, 2020.

1/3 des intermittents du spectacle ont une situation pérenne

Les CDD d'usage ouvrent aux intermittents du spectacle un régime de protection sociale et surtout une indemnisation du chômage spécifique. En 2017, ils étaient 127 000 à avoir bénéficié d'au moins une journée d'assurance chômage (ce qui correspond à 4 % des allocataires du régime d'assurance chômage). Une étude menée à partir des données de Pôle emploi a dégagé plusieurs groupes types. À un bout du spectre, le groupe le plus éphémère est caractérisé par un passage bref dans le monde de l'intermittence et un faible nombre d'heures mensuelles. Il regroupe 17 % des techniciens et 8 % des artistes, notamment de nombreux chorégraphes. À l'opposé, environ un tiers des techniciens et des artistes (souvent des artistes dramatiques) sont qualifiés par les chercheurs de *«confirmés»* : ils connaissent une situation pérenne *«caractérisée par un maintien durable dans le secteur»*. Par ailleurs, ils travaillent un nombre important d'heures, ce qui leur assure *«les conditions d'indemnisation les plus favorables»*. Reste à savoir quel impact aura la crise actuelle sur ces différents parcours. ■

Hélène Frouard

Sabina Issehnane et Wided Merchaoui, «Trajectoires des intermittents du spectacle indemnisés», *Culture chiffres*, n° 4, 2020/4.

Viens chez moi, j'habite avec mon ex

La cohabitation postséparation est une réalité encore peu étudiée. Elle est pourtant courante : dans une séparation sur quatre, les ex-conjoints continuent à vivre sous le même toit après la rupture. À partir des données de l'enquête française Épic, les chercheurs Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier se sont penchés sur les principaux facteurs de cette cohabitation. Le fait d'avoir des enfants – dont le plus jeune a moins de 15 ans – augmente la probabilité de continuer à vivre ensemble pendant au moins deux mois. Autres facteurs, le fait d'être (encore) marié/e et de posséder des biens communs amène plus souvent à une cohabitation. On observe enfin que c'est après une longue vie commune qu'on a la plus forte probabilité de continuer à vivre ensemble : seules 11 % des personnes ayant eu une relation de couple de moins de trois ans l'expérimentent, contre 38 % lorsque la relation a duré au moins quinze ans. ■ S.T.

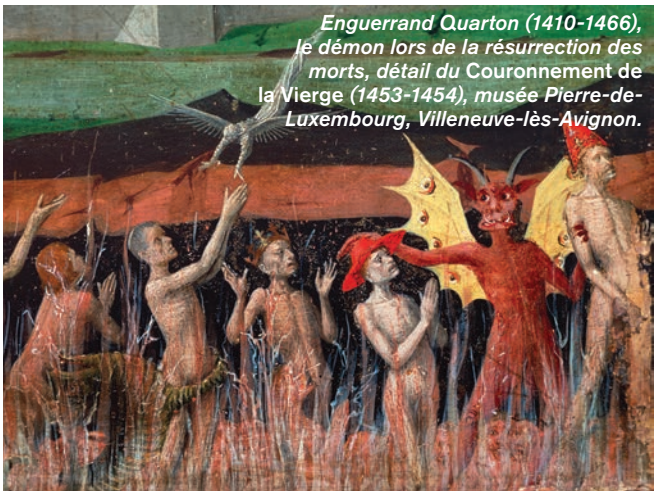
Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier, «Continuer à vivre sous le même toit après la séparation», *Population & Sociétés*, n° 582, 2020/10.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

HISTOIRE

Face aux épidémies, la peur des morts-vivants

Au Moyen Âge, en période d'épidémie, les inhumations inhabituelles face contre terre se multiplient. Dans une étude qui porte sur cent enterrements à plat ventre depuis le début du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne en Europe germanophone, une équipe de chercheurs a montré que cette façon singulière d'enterrer les morts se renforce au 14e siècle. Une période qui coïncide avec le début de l'épidémie de peste noire et à un moment où les croyances populaires se transforment. Alors qu'auparavant les fantômes apparaissaient comme des esprits bienveillants revenus pour conseiller les vivants, l'image du mort-vivant, importée du monde slave, se répand. Ainsi, les *Nachzehrer* sont réputés dévorer leurs propres corps et émettre des sons de craquements. Le *Nachzehrer* est souvent la personne qui meurt en premier dans l'épidémie : elle est considérée comme étant la cause du décès du groupe, dont elle aurait drainé l'énergie vitale. La croyance repose peut-être sur le fait que durant les épidémies de peste, les personnes mouraient à un tel rythme qu'il était impossible de les enterrer immédiatement. Les populations se sont alors retrouvées en contact avec des cadavres en décomposition qui émettaient des sons par le gaz contenu dans les intestins, craquaient et semblaient continuer à vivre. Une autre figure émerge, celle des *Wiedergänger* (ou revenants). Ils retournent dans le monde des vivants, soit pour venger une injustice vécue, soit parce que leur âme n'est pas prête à être libérée en raison de leur ancien mode de vie. La peur des morts-vivants se serait ainsi répandue en Europe occidentale au même rythme que les fléaux (peste, typhus, syphilis, etc.). C'est pour parvenir à les contenir que les vivants auraient enterré certains morts sur le ventre. ■



Enguerrand Quarton (1410-1466), le démon lors de la résurrection des morts, détail du Couronnement de la Vierge *(1453-1454), musée Pierre-de-Luxembourg, Villeneuve-lès-Avignon.*

Bridgeman/Leemage

Chloé Rébillard

Amelie Alterauge *et al.*, «Between belief and fear. Reinterpreting prone burials during the Middle Ages and early modern period in German-speaking Europe», *Plos One*, 31 août 2020.

Un nuage de lait et une pétition, *please*

Une pétition de 8000 mètres de long : c'est ce que reçoit le Parlement britannique en 1871 alors qu'il s'apprête à modifier une loi controversée sur la prostitution. La pétition est exceptionnelle par sa taille mais le procédé n'a rien de surprenant. La tradition est ancienne en Grande-Bretagne. En 1789, alors que la France découvre seulement le droit aux pétitions collectives, la Chambre des communes britannique reçoit *«une avalanche de pétitions contre le commerce des esclaves»*… Ce type de mobilisation prend une ampleur inégalée au 19e siècle. Près d'un million de pétitions sont envoyées à la Chambre des communes entre 1780 et 1918, qu'il s'agisse des lois sur les pauvres, de l'interdiction du mariage d'un homme avec la sœur de sa veuve ou de la consommation d'alcool le jour du Seigneur. Certaines ne réunissent que quelques dizaines de signatures, tandis que de vastes campagnes nationales attirent des dizaines de milliers de citoyens. Entre 1833 et 1918, près des deux tiers des pétitions se concentrent sur environ 1 % des sujets abordés. Les grandes organisations militantes mettent à profit toutes les améliorations techniques possibles, utilisant des formulaires préimprimés ou usant d'un nouveau droit permettant aux pétitions de bénéficier d'un envoi gratuit par la poste. À la fin du 19e siècle, le nombre de pétitions envoyées aux Communes diminue lentement. Comme le soulignent les auteurs, ce mouvement témoigne probablement moins d'une baisse de mobilisation que de la montée en puissance d'autres destinataires de pétitions – qu'il s'agisse du roi, du Premier ministre ou des autorités locales. Alors que les élections n'ont lieu que périodiquement, la pétition reste un mode de mobilisation politique qui permet aux citoyens de s'adresser dès qu'ils le désirent à leurs élus – et ils le désirent souvent. ■ **H.F.**

Richard Huzzey et Henry Miller, «Petitions, parliament and political culture : petitioning the House of Commons, 1780-1918», *Past and Present*, vol. CCXLVIII, n° 1, août 2020.

p@yahoo.com.br) - 16-02-2021

ÉTHOLOGIE

Les vieux singes aiment les bons copains

Comme les humains, les chimpanzés font le tri dans leurs amis en vieillissant. Ils donnent progressivement la priorité aux amitiés solides et de long cours plutôt qu'à des relations superficielles, comme vient de le démontrer une équipe de primatologues. Entre 1995 et 2016, les chercheurs ont observé 21 chimpanzés mâles vivant en liberté dans le parc national de Kibale en Ouganda. Ils ont classifié les relations des chimpanzés selon le temps que ceux-ci passent assis côte à côte et à s'épouiller mutuellement. Les chercheurs distinguent les amitiés réciproques des amitiés à sens unique, c'est-à-dire quand seulement l'un des deux chimpanzés préfère s'asseoir près de son congénère. En moyenne, un chimpanzé âgé de 15 ans a 2,1 amis à sens unique et 0,9 ami réciproque, tandis qu'à 40 ans, le primate dispose de 0,6 ami à sens unique et de 3 amis réciproques. Avec l'âge, les singes étudiés deviennent aussi moins agressifs et évitent les relations qui sont sources de conflits. Ils nouent des amitiés plus sélectives, mutuelles et pacifiques.

Ce constat intrigue les chercheurs, car d'autres primates deviennent au contraire plus agressifs ou réduisent l'ensemble de leurs relations sociales en vieillissant. Pourquoi les chimpanzés et les humains font-ils ainsi le tri dans leurs amis ? Jusque-là, on l'expliquait par la conscience de notre mortalité imminente, mais les chimpanzés n'en disposent très probablement pas. Le fait de se concentrer sur les amitiés solides avec l'âge pourrait donc être le fait d'un mécanisme plus profond. Richard Wrangham, coauteur de l'étude, émet l'hypothèse que nous ayons hérité ce comportement d'un ancêtre commun, il y a 7 ou 8 millions d'années. ■ **A.C.**

Alexandra Rosati *et al.*, « Social selectivity in aging wild chimpanzees », *Science*, 23 octobre 2020.

Le chat et la souris : un vieux couple

Warner Bros.

Quand la souris est là, le chat n'est jamais bien loin. Grâce à l'analyse de plus de 800 restes provenant de 43 sites archéologiques, des chercheurs du CNRS et du Muséum national d'histoire naturelle ont pu retracer la longue histoire commune de la petite souris grise et de son prédateur. La souris domestique, ou *mus musculus*, est apparue il y a 14 500 ans dans de grands établissements sédentaires de chasseurs-cueilleurs au Levant (Israël/Palestine), où elle a trouvé le gîte et le couvert. Elle s'est ensuite propagée dans tout le Proche-Orient, se nourrissant grâce aux stocks de céréales récoltés par les premiers cultivateurs. La vie était confortable : les villages et les bâtiments offraient une meilleure protection contre les prédateurs et les concurrents, une défense contre le froid ou la chaleur et un approvisionnement alimentaire satisfaisant. Mais le petit rongeur n'a pas été tranquille bien longtemps : le chat domestique a rapidement pointé le bout du museau. Grâce à l'exploration d'un site archéologique à Chypre, les chercheurs ont en effet montré que les premiers spécimens de chats domestiques ont été introduits par les colonisateurs néolithiques sur l'île il y a environ 11 000 ans. Les humains ont probablement compté sur les matous pour éliminer leurs encombrantes colocataires, arrivées clandestinement sur l'île par transport maritime. En vain. La petite souris grise gagne ensuite l'Europe de l'Est dès la fin du Néolithique, avant de se disperser sur le reste du continent européen grâce au développement du proto-urbanisme et des réseaux d'échanges. Sans toutefois parvenir à semer son prédateur : là aussi, les communautés agricoles de l'époque ont probablement contribué à la dispersion des chats domestiques en Europe pour se prémunir des populations de rongeurs et des ravages sur les stocks de grains. ■

ANNA QUÉRÉ

Thomas Cucchi *et al.*, « Suivi des origines du Proche-Orient et de la dispersion européenne de la souris domestique occidentale », *Scientific Reports*, mai 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

SCIENCE POLITIQUE

Quand les présidents **américains** construisent leur légende

Battu par Joe Biden en novembre dernier, Donald Trump devrait laisser derrière lui, comme ses prédécesseurs, une « bibliothèque présidentielle » abritant à la fois un musée et un centre d'archives. L'an dernier, une mastérante américaine a justement enquêté sur la façon dont les trois derniers *one-term presidents*, Gerald Ford, Jimmy Carter et George H. Bush, se sont servis de ces lieux pour construire un récit renouant le fil de leur présidence interrompue. G. Ford, ainsi, s'est fait bâtir une bibliothèque modeste où il est dépeint comme un homme ordinaire que les circonstances (le scandale du Watergate) ont contraint à un autre rôle. La bibliothèque de J. Carter, elle, insiste fortement sur sa postprésidence, récompensée du Nobel de la paix en 2002, comme si sa présidence n'en avait été qu'un prélude. G. Bush père, enfin, se présente avant tout comme la figure centrale d'une dynastie politique bâtie « à la dure », de son père Prescott à son fils George W., devenu lui aussi président. Trois présidents battus pour trois types de récit, en attendant de voir celui que construira Trump. Et le lieu qu'il choisira pour cela entre son New York natal et sa Floride d'adoption, plus accueillante électoralement… ■ **J.-M.P.**

Madison Green, « Four years to forever. One-term presidents and the rhetorical power of presidential libraries », université d'Alabama, 2020.

L'efficacité de **#MeToo**

Le mouvement #MeToo, qui a explosé après l'éclatement de l'affaire Weinstein mi-octobre 2017, n'a pas seulement modifié les mentalités : il a aussi augmenté la proportion des crimes et délits sexuels signalés en justice. Deux chercheurs ont comparé les statistiques judiciaires de trente pays de l'OCDE et constatent que ceux où l'intérêt pour #MeToo, exprimé en ligne par les recherches Google, s'est révélé « fort » (les États-Unis et la France, par exemple) ont connu une hausse moyenne des signalements supérieure à 10 % dans les six mois qui ont suivi. En revanche, cette hausse s'est avérée minime dans les pays à #MeToo « faible ». Dans les pays où l'effet a été le plus substantiel, il a par ailleurs persisté alors que l'intérêt médiatique pour #MeToo diminuait puis se stabilisait. Selon les auteurs, ces chiffres ne peuvent ni s'expliquer par une hausse du nombre de crimes et délits sexuels commis ni par un changement de législation, et trouvent donc leur origine dans une prise de conscience collective de la sous-déclaration antérieure de ces faits. ■ **J.-M.P.**

Ro'ee Levy et Martin Mattsson, « The effects of social movements. Evidence from #MeToo », *working paper*, juillet 2020.

Photo PQR/LAlsace/MaxPPP

Manifestation du collectif #NousToutes à Mulhouse, 2018.

Encourager le vote **des personnes handicapées**

Pour assurer l'équité des citoyens, il est important que tous soient représentés lors des votes. Or, certains groupes sont moins enclins que d'autres à s'inscrire sur les listes électorales. C'est le cas des personnes handicapées. Parmi elles, les plus touchées par ce phénomène sont les personnes intellectuellement déficientes ou ayant des problèmes cognitifs. De façon contre-intuitive, la cause n'en est pas le handicap mais le fait que celui-ci est plus souvent associé à des situations sociales (ne pas être propriétaire, être inactif, célibataire, etc.) propices à un faible taux d'inscription. D'où une sous-représentation paradoxale des personnes les plus prises en charge car l'institutionnalisation précoce est fortement associée à une faible insertion professionnelle et à une moindre probabilité d'avoir une vie conjugale. Comme le concluent les chercheurs, *« ce ne sont pas directement les déficiences, mais les conditions de vie, pour partie déterminées par la mise en œuvre d'un traitement administratif et social particulier, qui expliquent l'écart d'inscription sur les listes électorales »*. L'amélioration *« de l'accès au bureau de vote, la fourniture de bulletins en braille ou la formation des présidents et assesseurs »* ne suffira donc pas à elle seule à assurer l'inclusion électorale de ces personnes. ■ **H.F.**

Pierre-Yves Baudot *et al.*, « Les politiques publiques façonnent-elles les listes électorales ? Le cas des personnes handicapées en 2017 », *Revue française de science politique*, vol. 70, 2020/6.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Peut-on faire de la politique sous son nom de jeune fille ?

La prochaine vice-présidente des États-Unis, Kamala Harris, a conservé son nom de jeune fille, malgré son mariage en 2014. Un choix fréquent chez les femmes politiques américaines. Comme l'ont montré en 2018 trois chercheurs, moins de la moitié des 104 femmes siégeant au Congrès entre 2015 et 2017 portaient le nom de leur mari. Ces femmes, notamment parce qu'elles étaient éduquées et faisaient carrière, suivaient en cela les caractéristiques communes de leur groupe social. Mais quel impact ce choix a-t-il sur les électeurs ? Des études antérieures ont montré que ceux-ci sont particulièrement attentifs aux normes de genre, scrutant avec attention la coiffure, les vêtements ou le nombre d'enfants des candidates. Deux des trois précédents chercheurs viennent donc de mener une nouvelle enquête. Ils ont confronté 407 électeurs américains au CV et au discours de candidates fictives, portant, ou non, le nom de leur mari. Point rassurant, la question du nom ne changeait pas la capacité potentielle des candidates à être élues. En revanche, les électeurs peu éduqués, et ceux appartenant au camp républicain, avaient une perception beaucoup plus négative des candidates ayant conservé leur nom de jeune fille. Un biais qu'avait déjà noté Hillary Rodham au début des années 1980 : elle avait adopté le nom de son mari, Bill Clinton, face à des attaques du camp conservateur, estimant qu'aider ce dernier à gagner les élections méritait ce sacrifice. ■ H.F.

Claire Wofford et, « What's in a name ? An experimental test of marital name change on perceptions of female political candidates », *The Social Science Journal*, juillet 2020.

H. Gibbs Knotts, Claire Wofford et Catherine Griesedieck, « The politics of marital name change », *The Social Science Journal*, vol. LV, n° 4, mars 2018.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 AN Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
12 € SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS
*Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
☐ OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
☐ OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €
☐ **Je règle aujourd'hui la somme de** _____ €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire
Expire le
Cryptogramme
(3 derniers chiffres CB)
Date et signature obligatoires

☐ Par Virement La Banque Postale
IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement
dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **333**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Mers et océans, des espaces sous tensions

Enjeux de luttes économiques et politiques, les mers et océans sont essentiels pour la vie humaine. Mais à qui l'espace maritime appartient-il et qui le protège ? Quelles ressources fournit-il ? Quels sont les lieux de tensions ? Et quelle place la France y tient-elle ?

Bruno Tertrais
Politologue spécialisé dans l'analyse géopolitique et stratégique.

À qui la mer appartient-elle ?

Pendant des siècles, la distance que pouvait franchir un obus tiré depuis la côte a servi de référence pour fixer les frontières maritimes, d'autant plus qu'il n'était pas possible de viser au-delà de l'horizon. Si l'idée d'avoir recours à des limites géologiques (plateau continental) pour délimiter les droits d'un État est ancienne, ce n'est qu'en 1982 qu'a été signée la Convention des Nations unies sur le droit de la mer (CNUDM), entrée en vigueur en 1994, signalant le début de la «territorialisation des océans».

La convention se réfère, pour délimiter les droits et les responsabilités nationaux, à la ligne des eaux à marée basse. À partir de cette référence, elle définit:

- les baies intérieures et estuaires, sur lesquels la souveraineté est totale;
- les eaux territoriales (12 milles nautiques, MN), dans lesquelles les navires étrangers ont un droit de «passage inoffensif» – nombre d'îles font l'objet de contentieux: si elles sont submergées à marée haute, elles ne font pas partie du territoire national… sauf si elles sont à l'intérieur de la zone des 12 MN;
- une «zone contiguë» (24 MN), où l'État peut exercer sa compétence de police;
- une «zone économique exclusive» (ZEE, 200 MN), dans laquelle l'État a l'exclusivité des droits d'exploitation des ressources. Elle peut être étendue jusqu'à 350 MN à condition que le plateau continental s'étende jusqu'à cette distance, les droits ne concernant alors que les fonds marins et le sous-sol.

En bref, l'évolution du droit nous fait passer «*de la mer en partage au partage de la mer*», *dixit* le géographe Nicolas Escach.

Nombre de pays n'ont pas ratifié la CNUDM: les États-Unis (qui en appliquent toutefois les principes), la Turquie et Israël notamment. Mais c'est surtout le problème des îles qui retient l'attention. Comment délimiter les eaux territoriales ? Pour les États-archipels, les espaces entre les îles sont considérés comme des eaux nationales. Pour les États voisins, c'est en principe l'équidistance qui s'applique: la frontière passe à mi-chemin, même si c'est à moins de 12 MN des côtes. C'est pour cela que la Grèce, prudemment, limite unilatéralement sa souveraineté à 6 MN, faute de quoi la Turquie n'aurait plus de libre accès à la haute mer. Les îles submergées à marée haute ne sont pas intégrées dans les zones territoriales. De ce fait, un État opportuniste, comme Pékin en mer de Chine du Sud, peut être tenté d'en transformer certaines en îles artificielles.

La géographie et l'histoire peuvent créer des situations injustes: Ankara estime inacceptable que la petite île de Kastellorizo, toute proche de sa côte sud, puisse générer une immense ZEE peut-être riche en hydrocarbures. Des solutions à l'amiable peuvent être trouvées. La Convention encourage le principe d'«équidistance tempérée». C'est l'«équité», plus que l'égalité, qui est recherchée. Le recours aux tribunaux est fréquent. Encore faut-il que les deux parties acceptent d'y recourir! ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Tade Strehk/EyeEm/Getty

Plateforme pétrolière dans les eaux britanniques de la mer du Nord.

Glossaire

CNUDM : Convention des Nations unies sur le droit de la mer
DROM-COM : départements et régions d'outre-mer - communautés d'outre-mer
FAO : Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture
MN : mille nautique (correspond à 1 852 mètres)
OTICE : Organisation du traité d'interdiction complète des essais nucléaires
ZEE : zone économique exclusive

Quelles sont les grandes zones de compétition ?

• **En Méditerranée orientale et autour de la mer Égée**, deux groupes de pays s'affrontent, l'un « euro-arabe » (pays occidentaux, Israël, Égypte notamment), l'autre « turco-islamique » (Turquie, Libye, Qatar). Ils cherchent à se partager les eaux méditerranéennes *via* la définition de leurs ZEE. Trois grands enjeux cristallisent les tensions : le contrôle du transit des hydrocarbures, la maîtrise des migrations méditerranéennes ou encore le règlement de vieux conflits comme celui, greco-turc, autour de la mer Égée. Non loin de là, **la mer Noire** est de plus en plus un théâtre de jeux d'influences entre pays européens, Ukraine, Russie (question de la Crimée) et Turquie (qui contrôle les détroits du Bosphore et des Dardanelles). Un peu plus à l'Est, **la mer Caspienne** est convoitée par les cinq pays riverains qui veulent s'approprier les ressources d'hydrocarbures et de la pêche.

• **La mer de Chine du Sud** subit une politique d'accaparement de la part de Pékin, qui la considère comme relevant d'« eaux intérieures », une stratégie contestée par les autres États riverains. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

À l'est, **en mer du Japon**, nombre de contentieux maritimes historiques opposent le Japon à ses voisins (Russie, Chine, Corée…). Ces eaux sont de plus en plus militarisées. Les deux mers ont une importance majeure du fait de l'accroissement du commerce entre l'Asie et l'Europe, mais aussi de leurs richesses naturelles.

• **Dans le bassin Indo-Pacifique**, terme dorénavant consacré par la géopolitique occidentale pour désigner l'océan Indien et l'océan Pacifique, la stratégie occidentale de la liberté de navigation se heurte à la stratégie chinoise qui entend contrôler de manière directe des îles et des axes de transport comme les « routes maritimes de la Soie ». Quant aux détroits moyen-orientaux (Suez, Bab el-Mandeb, Tiran, Ormuz), ils jouent un rôle majeur dans le commerce mondial, notamment pour l'approvisionnement de l'Asie en hydrocarbures.

• **L'océan Atlantique** reste le « trait d'union » entre l'Amérique et l'Europe, même si son importance géostratégique n'est plus aussi forte qu'au 20e siècle. Les espaces adjacents comme **la mer des Caraïbes** ou **le golfe de Guinée** retiennent en revanche l'attention en raison de leurs richesses mais aussi des activités illégales qui les traversent (trafics de stupéfiants, piraterie…).

• **L'océan Arctique,** déjà au centre des attentions entre Moscou et Washington au temps de la guerre froide, a considérablement gagné en intérêt du fait des ressources qu'il contient (pêche, hydrocarbures). Le rétrécissement de la banquise de mer durant l'été laisse escompter une exploitation plus intense de la route maritime du Nord, sous contrôle russe, ce qui permet de réduire considérablement le temps de transit entre l'Asie et l'Europe. Les conditions climatiques et maritimes extrêmes de cet océan limiteront toutefois son importance à brève échéance. ■

Tortue marine avec un sac en plastique qui risque de l'étouffer.

Sarayut Thaneerat/EyeEm/Getty

Un espace fragile

Les mers et les océans représentent 72 % de la surface terrestre, 363 millions de km², 96 % de l'eau sur terre. L'océan est le principal « puits de carbone », qui absorbe le CO2 par dissolution du gaz (90 %) et absorption par les organismes (10 %) ; le phytoplancton marin produit ainsi plus de la moitié de l'oxygène terrestre. La biodiversité de l'océan est encore mal connue : seulement 16 % (soit 243 000) des espèces désignées sont marines, mais il y en a encore beaucoup à découvrir. 80 % des fonds marins restent à explorer.
Reste un défi de taille : qu'une attention plus importante soit consacrée à sa protection. Si les problèmes de dégazages et de marées noires sont connus depuis longtemps, l'attention s'est portée plus récemment sur la question des déchets. Il n'y a pas de « continent de plastique » dans le Pacifique, mais plusieurs zones océaniques dans lesquelles les déchets de grande taille s'accumulent. Le problème essentiel pour l'environnement et la biodiversité est bien davantage le volume de résidus de plastiques, issus par exemple des textiles, que l'on trouve dans les océans, y compris sur les fonds marins. Par ailleurs, la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) estime que près d'un tiers des stocks d'espèces halieutiques est en surexploitation. ■ B.T.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

La France, deuxième puissance maritime mondiale

Présente sur tous les océans (sauf l'Arctique), la France, du fait de l'existence de ses « départements et régions d'outre-mer et communautés d'outre-mer » (DROM-COM) détient la deuxième plus grande ZEE au monde (11 millions de km²) derrière les États-Unis et pourrait même se hisser au premier rang si toutes ses demandes d'« extension du plateau continental » sont accordées. Fin 2020, restaient en attente quatre dossiers : îles Crozet, Wallis-et-Futuna, Polynésie, Saint-Pierre-et-Miquelon.

Sa présence dans des zones stratégiques lointaines explique le nombre des différends territoriaux qu'elle entretient avec certains de ses voisins, notamment avec le Canada (délimitation des ZEE dans une zone riche en poisson) et dans l'océan Indien : les îles Éparses sont revendiquées par Madagascar, Maurice, les Comores.

Avec 650 000 tonnes par an, la France est le quatrième producteur de pêche et d'aquaculture (conchyliculture essentiellement) en Europe. Boulogne-sur-Mer est le premier port de pêche français et le quatrième européen pour la transformation du poisson. Sa consommation de produits aquatiques est importante pour un pays européen (33 kilos par an et par habitant).

La flotte de commerce française compte plus de 400 navires battant pavillon français, et la CMA-CGM est la troisième compagnie de transport maritime au monde.

Mais la France n'exploite pas pleinement son potentiel (ressources, ports), faute notamment d'infrastructures modernes et efficaces. Elle n'est ainsi qu'au 31e rang mondial des États pêcheurs. Marseille et Le Havre, bénéficiant pourtant d'une localisation favorable, ne sont qu'aux 6e et 9e rangs européens en tonnage.

En revanche, sa tradition de centralisme lui permet de bénéficier d'un pilotage coordonné des activités de l'État, *via* le secrétariat général à la Mer qui relève du Premier ministre, et les trois préfets maritimes, officiers généraux (Manche et mer du Nord, Atlantique, Méditerranée) chargés des missions de sauvegarde maritime. Un esprit de coordination que l'on retrouve également dans l'existence de l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), qui assure la cohérence et l'efficacité de la recherche dans le domaine maritime. Disposant d'une flotte de 18 navires, il peut se targuer d'avoir découvert l'épave du *Titanic* au cours d'une expédition franco-américaine en 1985.

Quant à la Marine nationale, elle est traditionnellement considérée comme une marine de deuxième rang. Si la France est l'un des très rares pays à être doté de toute la gamme des capacités (y compris un porte-avions et six sous-marins à propulsion nucléaire), elle arrive avec 22 frégates de combat, derrière les États-Unis, la Chine et le Japon. Elle est ainsi au 7e rang mondial en tonnage, et emploie 41 500 personnes. La Marine participe à l'ensemble des fonctions stratégiques de l'armée française : la dissuasion nucléaire (sous-marins), le renseignement, la protection (« posture permanente de sauvegarde maritime ») et, si nécessaire, l'intervention. ■ B.T.

Économie : une « croissance bleue » ?

On évoque fréquemment la « croissance bleue » pour désigner le développement des activités économiques et humaines en mer. L'espace maritime génère trois types d'activités économiques : l'extraction des ressources et la production d'énergie ; le transport et les communications ; le tourisme (croisières, plaisance).

La mer est avant tout nourricière. Le poisson représente 17 % des protéines animales ingérées par l'homme (parfois plus de 50 % dans certains pays en développement). Mais elle est aussi une source… d'eau douce. Le procédé d'osmose inverse (filtration) s'est imposé au début des années 2000 et permet d'obtenir 1 m³ d'eau douce pour 3 m³ d'eau de mer. Mais il reste cher et est à ce stade surtout utilisé par les pays pétroliers du Moyen-Orient.

Les captures issues de la pêche marine plafonnent depuis la fin du siècle dernier autour de 85 millions de tonnes par an, alors que la pêche continentale a doublé pour atteindre 16 millions de tonnes. En revanche, l'aquaculture (élevage) connaît un *boom* spectaculaire, notamment en Asie : 31 millions de tonnes par an en 2018 pour les cultures marines, notamment mollusques. Au total, pêche et aquaculture marines représentent environ 115 millions de tonnes, le double de l'activité continentale équivalente.

La mer est source d'énergie. Les gisements *offshore* (désormais jusqu'à 3 000 mètres de profondeur) représentent aujourd'hui 30 % de la production de pétrole et presque autant de celle de gaz. Les sols marins fournissent des minerais et des terres rares encore ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Sotchi (Russie), 24 novembre 2020. Marins-pêcheurs de la mer Noire.

Dmitry Feoktistov/Tass/Getty

peu exploités. À l'extraction s'ajoute le recours aux modes renouvelables : éoliennes, courants, vagues et marées, énergie thermique (expérimental), biomasse (microalgues)… Les océans sont également une source quasiment inépuisable d'hydrogène.

Deux grandes voies du commerce maritime existent aujourd'hui : les échanges transpacifiques et Asie-Europe – ce qui explique que les détroits de Malacca et du Pas-de-Calais soient les plus fréquentés au monde. Les hydrocarbures sont également transportés, sous les mers, par des oléoducs et gazoducs. Enfin, des câbles sous-marins, dont le nombre (environ 300 aujourd'hui) et la robustesse se développent, assurent le trafic de données.

L'importance croissante des mers et des océans ne fait guère de doute. Près de la moitié de la population mondiale vit aujourd'hui à moins de 100 km des côtes, et 20 % à moins de 30 km ; les mégalopoles côtières se développent rapidement. La mer pourrait même devenir un lieu de vie avec de véritables villes en mer. La consommation de produits aquatiques croît de plus de 3 % par an depuis cinquante ans. C'est le double de la croissance démographique, et cette consommation augmente donc aussi par habitant : de moins de 10 kg par an dans les années 1950, elle est passée à plus de 20 kg – avec de fortes inégalités selon les pays. Les porte-conteneurs, véritables révolutions, ont permis une croissance rapide du commerce maritime, de l'ordre de 4 % par an. Ce commerce représentait 2,5 milliards de tonnes en 1970, 10,7 milliards de tonnes en 2018, et sera sans doute de l'ordre de 14 milliards en 2025 sauf tournant radical dans la mondialisation. La Chine investit massivement dans les « routes maritimes de la Soie ». La part du pétrole *offshore* dans la production mondiale a elle aussi crû très rapidement (11 % en 1960, 28 % en 2020), même si elle semble désormais en réduction. En revanche, les câbles sous-marins représentent aujourd'hui 99 % du trafic de données. Ainsi a-t-on pu parler de « maritimisation de la mondialisation ». ■

Essai nucléaire français sur l'atoll de Mururoa (Polynésie française) en 1971.

Galerie Bilderwelt/Hulton Archive/Getty

L'Otice, un système méconnu

Les initiatives militaires ont parfois des débouchés inattendus. C'est le cas pour le système de surveillance de l'Organisation du traité d'interdiction complète des essais nucléaires (Otice), mis en place à partir de la fin des années 1990 pour détecter les explosions atomiques. Les données recueillies par les 112 stations sismiques et hydroacoustiques sont désormais partagées, quasiment en temps réel, avec les centres d'alerte tsunami. Les stations hydroacoustiques permettent aussi d'identifier l'apparition de fissures dans les icebergs et leur décrochement dans l'océan ; mesurer la température des océans ; suivre les migrations de baleines… ou encore détecter certaines catastrophes. Le 15 novembre 2017, le système avait repéré en temps réel une anomalie acoustique d'une ampleur équivalente à 6 tonnes de TNT en 40 millisecondes, permettant de conclure à l'implosion probable du sous-marin argentin *San Juan*. Les stations utilisent des microphones immergés (hydrophones) dont les données sont envoyées par câble et satellite. La onzième et dernière station hydroacoustique a été certifiée en 2017. ■ B.T.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Qui contrôle et protège la mer ?

La compétition fait rage pour le contrôle, voire l'appropriation des espaces et des ressources : désaccords sur la délimitation des ZEE, demandes de reconnaissance d'extension de celles-ci, forages dans des zones disputées, pêche illégale… S'y ajoute la multiplication des « pavillons de complaisance » : Panama, Liberia, îles Marshall… jusqu'aux États enclavés tels que la Bolivie ou la Mongolie ! Les trafics empruntent fréquemment les voies maritimes (stupéfiants, armements, êtres humains…). C'est une « face sombre » de la mondialisation. La piraterie (vols de ressources, demandes de rançons) connaît un regain d'activité, notamment dans les Caraïbes, le golfe de Guinée, autour de l'Afrique et en Asie du Sud-Est. Tandis que se poursuit le pillage des ressources halieutiques, attisant les craintes pour la perte de biodiversité des espaces maritimes.

Les réponses apportées varient selon le statut des eaux considérées. Au-delà des eaux nationales, il ne peut pas y avoir de « police des océans » : la haute mer appartient à tous. Mais des normes de comportement facultatives (« codes de conduite ») peuvent être édictées. Et les États peuvent agir, y compris par la force, en vertu de résolutions de l'Onu, par exemple.

Les marines nationales (forces militaires, garde-côtes) ont de multiples missions : 1- la surveillance et le renseignement ; 2- la protection de la souveraineté nationale (pénétration frontalière, captation des ressources, piraterie…) ; 3- en haute mer, l'affirmation de la liberté de navigation, l'escorte de convois, la lutte contre la piraterie et les trafics ; 4- l'assistance aux populations : opérations de sauvetage, acheminement de moyens humanitaires, évacuation de ressortissants ; 5- la « diplomatie navale », qui va des visites portuaires de courtoisie à la démonstration de force (porte-avions…) ; 6- les opérations de combat, depuis l'acheminement de forces jusqu'aux bombardements depuis la mer (« guerre de côte »).

Les bâtiments de combat se sont diversifiés : les navires de surface sont généralement de taille plus faible que par le passé, mais leur puissance de feu est incomparable. Par ailleurs, le 20e siècle a vu l'avènement des porte-avions, et surtout des sous-marins à propulsion nucléaire (« d'attaque » ou « lanceurs d'engins »). Les puissances maritimes traditionnelles – États-Unis, Royaume-Uni, France notamment – sont désormais concurrencées du fait de l'émergence de nouvelles marines hauturières, notamment en Asie.

Du point de vue géopolitique, les tensions entre les États-Unis d'une part, la Russie et la Chine d'autre part, opposent une puissance « maritime » à deux puissances « continentales ». Le face-à-face Washington-Moscou se déroule dans l'Arctique et l'Atlantique Nord (les deux États étant par ailleurs séparés par le détroit de Béring). Celui qui oppose Washington et Pékin se développe plutôt à distance, l'Amérique étant présente dans le voisinage de la Chine *via* des bases avancées – notamment au Japon et dans ses îles du Pacifique. L'enjeu pour elle ? La liberté des mers et le sort de ses alliés, avec la question de Taïwan au cœur de toutes les attentions. Washington refuse de céder l'Asie de l'Est à Pékin et encore plus de « partager » le Pacifique. D'où des frictions croissantes, notamment en Asie du Sud-Est. Et devant le spectaculaire développement de la marine hauturière chinoise, le Pentagone a désormais l'ambition de rattraper son retard. ■

Le porte-avions nucléaire **Charles-de-Gaulle** *en rade de Brest. Janvier 1999.*

Patrick Aventurier/Gamma/Rapho/Getty

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Vincent de Gaulejac « La sociologie clinique donne du sens aux histoires personnelles »

L'être humain est confronté à des conflits psychiques qui proviennent en partie de ses relations sociales. Pour les résoudre, le sociologue Vincent de Gaulejac a inventé une méthode combinant démarche clinique et recherche.

Vincent de Gaulejac développe depuis les années 1970 une riche réflexion sur les maux qui marquent notre époque. La névrose de classe, les sources de la honte, le coût de l'excellence, les paradoxes du capitalisme (par exemple, faire plus avec moins) ou encore, dans son dernier livre, les nœuds sociopsychiques… V. de Gaulejac analyse les contradictions qui traversent nos vies, qui créent des tensions psychiques et sociales.

Son approche s'inscrit dans le courant de la sociologie clinique qui introduit la démarche clinique en sociologie pour explorer la dimension existentielle des rapports sociaux et les relations entre l'être de l'individu et l'être de la société.

Puisant ses origines dans le freudo-marxisme, le Collège de sociologie et de la psychosociologie, la sociologie clinique s'est déployée dans de nombreux pays, notamment en Amérique du Nord, du Sud et en Europe, jusqu'en Russie.

L'œuvre foisonnante de V. de Gaulejac a contribué à nourrir en France ce courant qui propose non seulement de comprendre les origines des problèmes humains, mais aussi d'y remédier. Rencontre avec un sociologue ambitieux, mais aussi modeste et pudique.

Votre dernier livre s'intitule* Dénouer les nœuds sociopsychiques. *Qu'est-ce qu'un nœud sociopsychique ?

J'avais amorcé l'analyse des nœuds sociopsychiques dans *La Névrose de classe* pour décrire comment les personnes qui changent de position sociale vivent des conflits d'identité liés à la fois à des habitus déchirés, selon l'expression de Pierre Bourdieu, à des conflits de loyauté associés à des sentiments de honte et de culpabilité. La névrose de classe désigne ce mal-être des personnes qui ont connu une forte ascension sociale ou au contraire, un fort déclassement et vivent dorénavant dans un milieu qui ne correspond plus aux repères moraux qu'ils ont acquis pendant l'enfance. Le nœud sociopsychique est donc un concept pour décrire ces conflits, ces tensions qui nous frappent et dont on a du mal à identifier les causes car elles se situent à la frontière entre le social, le psychique et l'intrapsychique. L'idée de nœud renvoie à l'intrication de faits complexes qu'il convient de comprendre pour pouvoir s'en dégager.

La démarche de sociologie clinique analyse cette complexité mais aide également les personnes à s'affranchir des conflits qui les inhibent.

L'idée du nœud est une métaphore : elle renvoie à une pelote, avec plein de fils. Si on ne tire qu'un fil, on resserre la pelote. Il faut donc tirer avec délicatesse un fil, puis un autre, etc. Le psychosociologue Max Pagès appelait cela la problématisation multiple. Cette démarche m'a inspiré. Pour aborder une réalité complexe, il ne faut pas être unidimensionnel. Il faut utiliser toutes les théories à notre disposition, qu'elles viennent de la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'économie, l'anthropologie… C'est en combinant ces différentes approches qu'on peut comprendre les conflits et les contradictions de nos sociétés hypermodernes.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

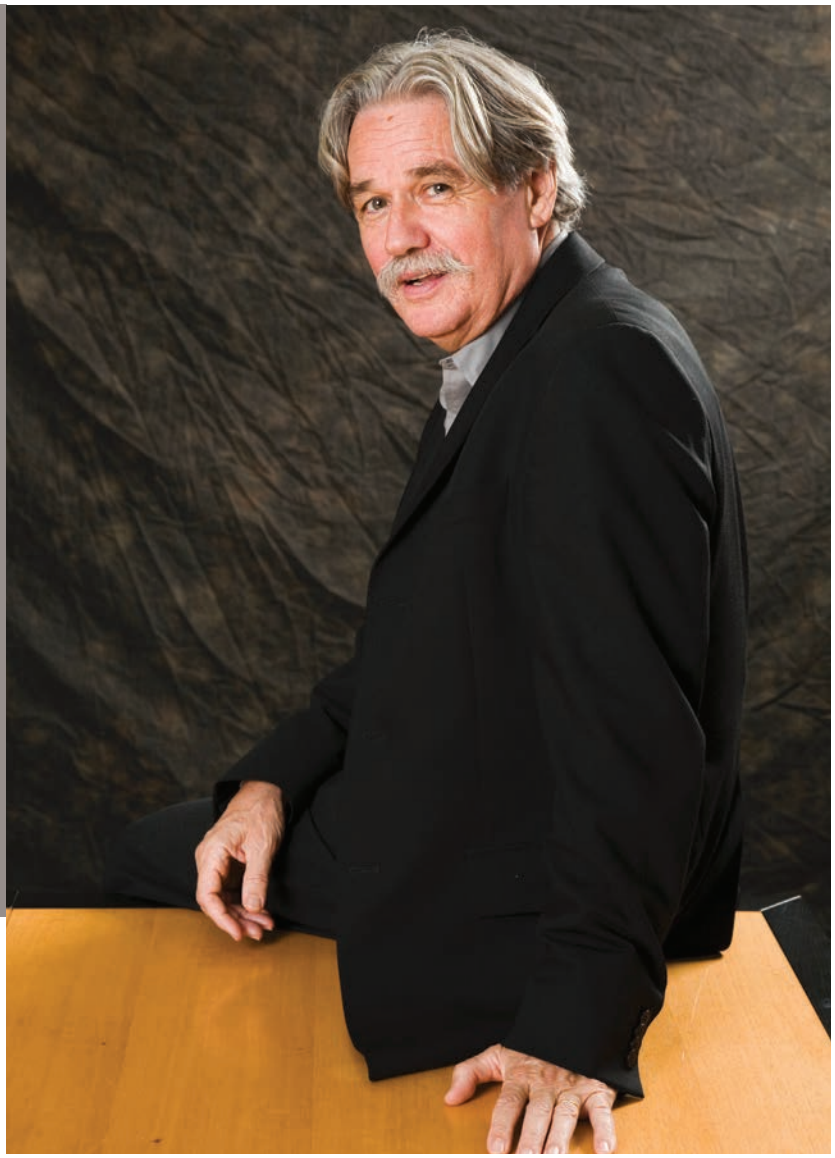
VINCENT DE GAULEJAC

Né en 1946, Vincent de Gaulejac est professeur émérite des universités, président du Réseau international de sociologie clinique, docteur *honoris causa* des universités de Mons (Belgique) et Rosario (Argentine). Il a soutenu une thèse en sciences des organisations à Paris-Dauphine en 1971 sous la direction de Max Pagès, une thèse en sociologie en 1975 sous la direction de Pierre Fougeyrollas. Il a ensuite réalisé une thèse d'État en lettres et sciences humaines publié sous le titre : *La Névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité* (1987). Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont :

- *Le Coût de l'excellence* (avec Nicole Aubert, 1991) ;
- *La Lutte des places* (1994) ;
- *Les Sources de la honte* (1996) ;
- *L'Histoire en héritage* (1999) ;
- *La Société malade de la gestion* (2005) ;
- *La Sociologie clinique* (2007) ;
- *Le Capitalisme paradoxant* (avec Fabienne Hanique, 2015) ;
- *Mon enfant se radicalise* (avec Isabelle Seret, 2018) ;
- *Dénouer les nœuds sociopsychiques* (2020).

À lire aussi :

- *Dictionnaire de sociologie clinique* (Agnès Vandevelde-Rougale et Pascal Fugier, dir., 2019).



John Foley/Opale/Leemage

Comment identifie-t-on ce nœud ?

Les nœuds sociopsychiques ont pour caractéristique d'engendrer des conflits répétitifs. L'individu ne sait pas très bien si ses conflits viennent de lui ou du travail, de la famille, de l'histoire… Il y a une dimension intérieure et extérieure. « Je » (moi, le sujet) sais que je ne vais pas bien, mais en suis-je responsable ? Dois-je aller en psychothérapie, car il s'agit d'un mal-être personnel, en psychanalyse pour explorer les enjeux inconscients ou dois-je changer ma situation sociale (travail, couple, famille, engagements sociaux…) qui est aussi responsable de ces problèmes ? La plupart du temps, les trois causalités sont justes : c'est l'intrication entre les registres psychologique, familial et social qui est vraiment explicative.

Pour soigner ces tensions, vous avez initié les groupes d'implication et de recherche. En quoi consistent-ils ?

Il s'agit de petits groupes de volontaires réunis pendant trois ou quatre journées, pour mener un travail sur leur histoire personnelle, familiale et sociale. L'idée est de proposer un cadre pour aider les gens à travailler sur leurs conflits personnels.

Le premier groupe que j'ai créé s'intitule « Roman familial et histoire sociale ». Le but est de retracer l'histoire familiale pour voir comment elle peut influencer nos choix amoureux, professionnels, idéologiques. Ce qui renvoie au départ à des problèmes singuliers éclaire en fait des processus sociaux, la condition humaine, notre rapport collectif au monde et à l'histoire. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

▶ C'est pourquoi le groupe d'implication et de recherche est aussi un outil de recherche sociologique, anthropologique et historique pour comprendre de grandes transformations sociales.

La démarche repose en grande partie sur la capacité des participants à raconter leur vie aux autres et, ainsi, croiser les regards sur une situation conflictuelle afin d'en comprendre les origines et les effets. Pour autant, peut-on vraiment tout raconter ? Parfois, raconter son histoire personnelle peut être difficile…

Bien entendu, il y a des personnes qui ont une maîtrise de la parole plus grande que d'autres. Il y a ceux qui veulent parler d'eux et ceux qui ne le souhaitent pas à cause d'un traumatisme, de la honte… C'est pourquoi, dans les groupes d'implication et de recherche, on installe un cadre pour créer une enveloppe sécurisante et favoriser l'expression individuelle. Il faut que les gens se sentent en confiance, en sécurité. On bannit l'évaluation ou le jugement. L'anonymat et la confidentialité sont garantis. Il est ainsi possible de travailler avec des publics très variés, y compris ceux dont on peut penser qu'ils auraient du mal avec cette méthode.

Par exemple, des mères d'enfants jihadistes m'ont demandé d'animer un groupe. Elles se disaient *« envahies par la honte et la culpabilité »*. L'expérience a permis à ces femmes de prendre conscience qu'elles n'avaient pas su transmettre l'histoire familiale à leurs enfants : l'histoire des grands-parents qui ont lutté pour sortir de la pauvreté au Maghreb ; des parents travailleurs immigrés qui ont lutté pour que leurs filles fassent des études et s'insèrent en France ou en Belgique. Le groupe d'implication et de recherche leur a donné des outils pour mettre des mots sur ces histoires familiales problématiques, que ces mères ne parvenaient pas à partager avec leurs enfants. Elles ont pu retrouver suffisamment de confiance, d'estime de soi et se sont ensuite engagées dans un programme de prévention pour éviter le basculement des jeunes dans la radicalisation.

À travers l'expérience de ces groupes, vous cherchez à montrer que l'individu est le fruit d'une histoire qu'il cherche à s'approprier. N'est-ce pas aussi une injonction sociale : devenir maître de soi-même, de son histoire, pour advenir en tant que sujet ?

Dans notre société individualiste, chacun est incité à devenir autonome, à être responsable de ses choix, de ses réussites comme de ses échecs. C'est un des pièges de l'idéologie de la réalisation de soi-même. Richard Sennett disait qu'avec le développement de l'individualisme, le moi de chaque individu est devenu son principal fardeau. J'ajouterais qu'avec le développement du capitalisme néolibéral, le moi de chaque individu est devenu un capital qu'il faut faire fructifier. Vous devez être performant sur tous les registres pour devenir un « premier de cordée ». Et malheur aux « *losers* » qui ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne réussissent pas.

Il y a là une contradiction : d'un côté, l'idée que chaque individu peut advenir comme sujet de son histoire ; de l'autre, celle qu'il est inscrit dans une histoire qui détermine sa destinée. La sociologie clinique aide à comprendre et à affronter cette contradiction.

Votre démarche s'applique aussi aux chercheurs : vous les poussez à faire leur « egohistoire » pour qu'ils développent leur objectivité. Pourquoi ?

J'anime un séminaire « Histoire de vie et choix théoriques » à l'université de Paris depuis vingt-cinq ans. Ce séminaire propose aux chercheurs de réfléchir aux liens entre leur métier, leur façon de faire de la recherche, leurs options méthodologiques et leur histoire personnelle, familiale, sociale. On a accueilli plus de quatre-vingts personnalités des sciences humaines : Georges Balandier, Alain Touraine, Michel Crozier, P. Bourdieu, Edgar Morin, Robert Castel… Toute cette génération qui a incarné la sociologie. On reçoit aussi des chercheurs d'autres disciplines : l'anthropologue Françoise Héritier, l'historien François Dosse, le physicien Étienne Klein, le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, les psychanalystes Roland Gori et Cynthia Fleury…

Il s'agit d'explorer dans quelle mesure la façon de produire de la connaissance entre en résonance avec l'histoire du chercheur, les mondes sociaux qu'il a traversés, les épreuves qu'il a rencontrées, les choix subis ou voulus qu'il a effectués.

Et vous, personnellement, avez-vous fait votre egohistoire ?

Évidemment, on ne peut pas demander cet exercice aux autres si on ne l'a pas fait soi-même ! J'ai fait cet exercice il y a vingt ans pour lui donner une légitimité auprès de mes collègues. Il est publié sur mon site sous forme d'un article intitulé « S'autoriser à penser ». Je vais le refaire bientôt. Je n'arrête pas de m'interroger moi-même sur ma trajectoire familiale et sociale et son influence sur mes choix théoriques.

Même si j'écris rarement sur mon histoire personnelle, il peut être utile de se raconter pour apporter au lecteur ce qui amène l'auteur à s'intéresser à tel ou tel objet. Je l'ai fait dans l'introduction de mon livre *Les Sources de la honte* parce qu'on me renvoyait que j'avais l'air bien dans ma peau, issu d'un milieu aisé, professeur d'uni-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

versité… C'était presque indécent pour certains que je travaille sur la honte liée à la pauvreté, aux handicaps sociaux, au fait d'être complexé, trop petit, trop gros ou chauve parmi les chevelus… Le chercheur est, d'une certaine façon, le premier objet de la recherche.

Pensez-vous que la sociologie clinique soit parvenue à s'imposer dans le monde académique ?

J'ai travaillé avec des sociologues, comme Daniel Bertaux, pour développer la méthode biographique dans les sciences humaines. Cette méthode a été critiquée par la sociologie académique dominante de l'époque. P. Bourdieu avait écrit un article sur l'illusion biographique. Avec Jean-Claude Passeron, tous deux considéraient que *« la malédiction des sciences sociales, c'était d'avoir affaire à des objets qui parlent »*. La bataille a été rude pour arriver à faire reconnaître que *« la bénédiction du sociologue clinicien, c'est d'avoir affaire à des sujets qui parlent »*, que des *« gens ordinaires »* peuvent participer à construire la connaissance sur la société dans laquelle ils vivent.

J'ai eu l'occasion de recevoir P. Bourdieu pour le séminaire « Histoire de vie et choix théoriques ». Il avait fini par admettre que la sociologie s'était construite contre l'existentiel, et que c'est une des raisons pour lesquelles les sociologues ont du mal à comprendre la souffrance sociale. Il écrivait à l'époque *La Misère du monde* (1993). Dans *Esquisse pour une socioanalyse* (2004), son dernier livre, il montre l'intérêt de faire une analyse de sa propre histoire de vie.

Aujourd'hui, de plus en plus de collègues universitaires se réclament de cette orientation. À l'université de Paris, il existe un master de sociologie clinique.

Ce problème de reconnaissance n'est-il pas lié aussi à l'approche pluridisciplinaire (sociologie, psychologie, histoire…), difficilement classable ?

Il y a une contradiction aujourd'hui dans le monde de la recherche. D'un côté, les logiques de carrière obligent à s'inscrire dans une discipline. De l'autre, la monodisciplinarité conduit à des cloisonnements et des luttes entre chapelles qui empêchent de penser la complexité du monde. Herbert Marcuse a écrit un livre sur *L'Homme unidimensionnel* (1964), celui qui se ferme à tout autre discours qui n'emploie pas ses termes. Cette figure est aujourd'hui très fréquente dans les milieux académiques.

Mon approche est transversale, tout comme celle d'E. Morin qui eut la même difficulté à être reconnu pendant des années. Je suis un marginal séquent. Marginal dans les champs de la sociologie, la psychanalyse, l'histoire, l'économie, la philosophie, mais en lien avec chacune de ces disciplines.

Pourtant, aujourd'hui, la sociologie clinique est reconnue par l'Association internationale de sociologie, l'Association internationale des sociologues de langue française et, plus récemment, l'Association française de sociologie. Les publications foisonnent. Parmi les doctorants qui ont soutenu leur thèse avec nous, sept ont obtenu des prix prestigieux.

Je dirige une collection de sociologie clinique chez Érès, qui a publié une cinquantaine d'ouvrages, dont ceux de sociologues reconnus. Le public répond présent aux séminaires qu'on organise. Le Risc (Réseau international de sociologie clinique), que je préside, est présent et actif sur trois continents et une quinzaine de pays.

En quoi cette forme de sociologie fait-elle avancer la connaissance ?

Il faut constater que sur beaucoup de sujets, la sociologie clinique a été pertinente, voir en avance en publiant des analyses toujours vraies aujourd'hui. C'est un indicateur précieux de l'utilité de notre approche. *L'Emprise de l'organisation*, *La Névrose de classe*, *Le Coût de l'excellence*, *La Lutte des places*, ces quatre livres publiés dans les années 1980-1990 sont tous réédités régulièrement. Ils restent des références par rapport à la question des transfuges, de la révolution managériale, de la souffrance au travail, des processus d'exclusion.

La démarche clinique qui explore les phénomènes sociaux à partir de la façon dont ils sont vécus et appréhendés par les individus, les groupes, les collectifs, permet de saisir les lignes de force d'une société, avant que celles-ci deviennent des questions sociopolitiques explicites.

Sur ce point, vous rejoignez P. Bourdieu qui était lui aussi un sociologue avec des convictions fortes…

P. Bourdieu disait *« la sociologie est un sport de combat »* et qu'il fallait avoir *« une écoute armée »* pour affronter la violence symbolique. Je suis assez d'accord avec la première partie de la phrase, si l'on parle d'un sport comme le judo ou les arts martiaux où l'on transforme l'attaque de l'autre en une force pour soi. La sociologie clinique est aussi une sociologie critique. Elle dévoile les phénomènes de pouvoir, de domination, les contradictions qui génèrent les conflits et les différentes formes de violence, économique, sociale, psychique, symbolique, physique. En revanche, je ne suis pas d'accord avec l'écoute armée. Selon moi, ce qu'il faut, c'est une écoute non violente, centrée sur la personne. J'essaie de développer une écoute sensible, centrée sur l'éprouvé de la personne. Les sociologues pourraient enrichir leurs pratiques et leurs pensées en cultivant cette sensibilité. Ceux qui le font vraiment, ce sont ceux qu'on aime lire. ■

Propos recueillis par Maud Navarre

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Getty image

Le langage

Comment apprend-on à parler ?
La force des interactions sociales
Comment les langues évoluent

Dossier coordonné par Fabien Trécourt

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela

Les bébés maîtrisent leur langue en un temps record, bien plus vite que les adultes lorsqu'ils s'essaient aux langues étrangères. Comment expliquer la rapidité de cet apprentissage ? Quels sont les mécanismes cognitifs à l'œuvre ? Quelle est l'influence des autres et plus généralement du contexte dans lequel les enfants grandissent ? Comme le montre ce dossier, les recherches récentes en sciences du langage ont dépassé la querelle de l'inné et de l'acquis au profit d'une vision médiane ou « interactionniste » : parler s'apprend au fil de relations complexes entre ce qu'un tout-petit peut et ce qu'il perçoit dans son environnement – le comportement des adultes comme celui d'autres enfants par exemple. Même des troubles du langage ayant apparemment une origine physiologique n'ont pas les mêmes conséquences d'un milieu social à un autre. De fait, la parole ne se réduit pas au fait d'exprimer une pensée ; elle s'insère dans un ensemble de pratiques discursives et de codes sociaux. Elle est toujours en mouvement, susceptible d'évoluer au fil des générations, des époques et des environnements. Trop complexe pour se retrouver telle quelle dans la nature, chez d'autres espèces animales par exemple, mais aussi trop spontanée pour être rationalisée par une intelligence artificielle, elle garde encore une large part de mystère. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielac

Comment les enfants entrent dans la langue

Les théories sur l'acquisition du langage ont longtemps débattu du caractère inné ou acquis de cette faculté, avant d'adopter une position médiane, valorisant l'interaction et l'envie de communiquer du bébé.

FABIEN TRÉCOURT
Journaliste scientifique.

L'apprentissage de la parole est un prodige dont on ne s'étonne jamais assez. Bien avant de pouvoir faire une addition ou attraper un ballon, *« l'enfant comprendra à peu près toutes les phrases que lui adresse l'adulte, et il aura pratiquement maîtrisé sa langue avant de savoir nouer les lacets de ses chaussures »*, s'enthousiasme la psycholinguiste Bénédicte de Boysson-Bardies (1). Dès l'âge de 4 ans, la plupart des enfants ont déjà acquis les structures de base de leur langue maternelle. *« Comment cet accomplissement peut-il être réalisé normalement, dans un délai si bref, chez tous les enfants, dans toutes les cultures ?,* interroge la psycholinguiste Michèle Kail. *Il est difficile d'éviter la conclusion que le langage est une part de notre héritage biologique (2). »* Historiquement, la rapidité de cette acquisition a laissé penser que c'était une faculté innée. Au 13e siècle, l'empereur Frédéric II aurait voulu vérifier cette théorie en enfermant des nouveau-nés et en ordonnant à des nourrices de ne jamais leur parler. Il voulait découvrir quelle langue leur viendrait « naturellement » : le latin, l'arabe ou encore l'hébreu… L'anecdote est difficile à vérifier, mais une chose est sûre aujourd'hui : ces pauvres bébés n'auraient jamais dit le moindre mot ! Entendre une langue et communiquer avec ses utilisateurs restent indispensables pour apprendre à parler. *« Sans informations linguistiques, les aptitudes initiales resteraient non accomplies »*, résume B. de Boysson-Bardies.

Entre l'inné et l'acquis

Les débats sur l'inné et l'acquis sont aussi anciens que la philosophie et la psychologie… Dans les recherches contemporaines sur l'acquisition du langage, *« cette opposition s'est cristallisée à la fin des années 1950 »*, estime la linguiste Anne Salazar Orvig (3). Des chercheurs comportementalistes ou « béhavioristes »*, avancent que la langue est l'objet d'un apprentissage et donc principalement acquise, au même titre que la marche, le fait de se nourrir ou de gérer ses émotions. À l'inverse, les approches dites « nativistes » ou « générativistes »*, postulent que toute personne dispose d'emblée d'une « grammaire universelle ». C'est un peu comme si le cerveau contenait un moule : les humains pourraient apprendre différentes langues du fait d'être exposés à une diversité de *stimuli*, mais ils le feraient à travers le prisme d'une même architecture innée. Aujourd'hui, ces deux grandes thèses ont été renvoyées dos à dos. Il semble d'un côté impossible de tout mettre sur le compte de l'inné. *« Les études sur le développement et la plasticité du cerveau ont mis en évidence le grand rôle de l'expérience dans la configuration des réseaux neuronaux, rendant moins vraisemblable l'hypothèse d'une représentation spécifiquement linguistique préconstituée et prélocalisée »*, explique A. Salazar Orvig. Pour autant, tout ne peut pas non plus être de l'ordre de l'acquis : *« Nous savons maintenant qu'un nouveau-né vient au monde avec des prédispositions importantes* (…) *rendant impossible de le concevoir comme une* tabula rasa (4). »

Une autre voie s'était dessinée à la fin des années 1970, inspirée du constructivisme* du psychologue Jean Piaget. Pour lui, le langage dérive de facultés innées – comme la capacité à catégoriser les choses, à faire des analogies, ou encore à contrôler finement l'appareil

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Kool99/Getty

vocalique… –, mais il ne serait inné pour autant ; il dépendrait davantage de la façon dont un enfant grandit et se développe. Cette idée fait aujourd'hui consensus : un bébé semble disposer d'emblée de facultés cognitives et sensorimotrices, lui permettant d'analyser son expérience et de constituer son langage à partir de celles-ci. Néanmoins, le constructivisme de J. Piaget privilégie des processus de développement interne et n'accorde à la vie sociale qu'un *« rôle négligeable »*, signale A. Salazar Orvig. Or la façon dont l'entourage d'un enfant lui parle joue un rôle plus important que le soupçonnaient les linguistes jusque dans les années 1980-1990. Les recherches actuelles mettent davantage l'accent sur la *« nécessaire interaction »* de facteurs internes, externes et à l'interface entre les deux. Ce sont les approches dites fonctionnalistes*, émergentistes*, basées sur l'usage ou encore interactionnistes*, *« qui reconnaissent l'inscription sociale, la communication et l'interaction sociale, comme le cadre premier du processus d'acquisition »*.

Des bébés surdoués…

Cette interaction commence… avant même la naissance ! Après deux trimestres de grossesse, un fœtus dispose déjà d'un appareil auditif et commence *« à se familiariser avec certains sons et rythmes de sa langue maternelle »*, relève M. Kail. Des études sur son rythme cardiaque indiquent qu'il réagit davantage à la voix de sa mère, mais aussi à la musicalité particulière – la « prosodie » – du français si son environnement est francophone, du russe si c'est russophone, etc. Cette réaction montre qu'un fœtus a déjà des capacités cognitives pouvant le prédisposer au langage. En même temps, elle confirme que l'exposition à des *stimuli* environnementaux et les interactions avec autrui orientent très tôt son développement. Tous les nourrissons naissent avec la capacité de distinguer tous les sons de n'importe quelle langue du monde, mais ils perdent rapidement cette faculté au profit de la langue environnante. Des bébés japonais de 2 mois arrivent par exemple à entendre la différence entre le « u » et le « ou » en français, alors que leurs parents en sont incapables ! Le spectre se réduit vers l'âge de 6-8 mois, raison pour laquelle il est ensuite si difficile d'avoir un bon accent dans une langue étrangère.

On pourrait le regretter si cet « affinement perceptif » n'était pas indispensable pour acquérir sa langue première. Si un nourrisson continuait à ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Deyan Georgiev/Adobe

Suffit-il de mettre bébé devant un écran ?

Non, et la recherche est assez unanime sur ce point. Mettre un bébé devant une émission de télé ou un film ne l'aidera pas à acquérir le langage. Même les applications numériques à vocation pédagogique semblent avoir un intérêt limité, les tout-petits ayant besoin d'interactions plus proches de la réalité. Depuis quelques années cependant, les progrès de l'intelligence artificielle et la démocratisation des échanges en visioconférence suscitent de nouvelles interrogations. Des études suggèrent que les bébés pourraient apprendre aussi bien avec un adulte présent en chair et en os qu'avec une personne qui leur parlerait *via* un écran. Une récente expérience (1), publiée en préprint cet été, a donc cherché à vérifier si une présence réelle était ou non indispensable. Les chercheures ont comparé l'acquisition de nouveaux mots par des enfants de 16 mois dans trois cas de figure : lorsqu'ils sont en présence d'un adulte, puis lorsque ce dernier est en visio, et enfin lorsqu'on le remplace par un « agent virtuel » – à l'image des personnages imaginaires servant de guides dans les jeux pédagogiques. Verdict : seuls les bébés ayant interagi avec une personne en chair et en os ont bien assimilé leurs nouveaux mots ! Ceux passés par un agent virtuel ont les plus mauvais résultats, bien que ce dernier ait été programmé pour réagir un tant soit peu à leur regard. Les nourrissons ayant utilisé la visio, enfin, ont des performances à mi-chemin entre les deux, accréditant l'idée d'une progression entre trois situations : plus l'apprentissage se ferait dans des conditions naturelles ou proches de la réalité, meilleur il serait. ■

(1) Sho Tsuji, Anne-Caroline Fiévet et Alejandrina Cristia, « Toddler word learning from contingent screens with and without human presence », préprint, https://psyarxiv.com/7hxjk

faire attention au moindre changement de hauteur de voix, d'intonation ou encore d'accent, il n'arriverait jamais à donner du sens à un environnement sonore chaotique au premier abord. S'il y parvient, c'est qu'il se révèle capable de catégoriser les sons de son environnement, d'identifier les plus efficaces pour communiquer et de ne pas tenir compte des variations inutiles. C'est par exemple ce qui lui permet de mettre sur le même plan le « bonjour » prononcé par un enfant lillois et celui d'une adulte originaire de Marseille. Plus généralement, *« le développement cognitif est rapporté au monde social,* explique A. Salazar Orvig, *d'une part parce que les outils et en particulier les systèmes de signes ont des racines sociales, d'autre part parce que c'est l'interaction qui guide l'enfant dans l'appropriation et l'usage de ces outils ».* Le bébé est pragmatique : il ne cherche pas tant à « apprendre une langue » à proprement parler, comme le ferait un adulte qui se mettrait au hongrois, qu'à sélectionner les sons les plus efficaces pour comprendre son environnement.

… qui ont déjà l'accent !

Jusqu'à l'âge de 6-8 mois, l'acquisition reste de l'ordre de la perception. Le bébé comprend de plus en plus de choses, mais ses vocalisations sont automatiques, involontaires et encore limitées par ses capacités motrices. Ce constat a souvent été un argument en faveur de l'innéisme : le fait qu'un nourrisson en sache autant sans pouvoir parler indiquerait que l'usage ne jouerait qu'un rôle marginal. De fait, la vocalisation devient volontaire vers l'âge de 8 mois avec le babillage – des consonnes et voyelles répétées, comme « ba ba ba » ou « ma ma ma ». Contrairement à ce qu'aiment penser les parents, il ne s'agit cependant pas de mots, encore moins de tentatives pour dire « papa » ou « maman ». Les bébés sont encore dans le jeu et l'expérimentation. L'enchaînement « consonne-voyelle » est d'ailleurs l'une des rares caractéristiques qui semble se retrouver dans toutes les

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

langues du monde. Selon les linguistes Peter MacNeilage et Barbara Davis, cette structure syllabique dériverait du mouvement de mastication des bébés – la bouche fermée puis ouverte devenant l'enchaînement consonne-voyelle… Néanmoins, les bébés adaptent là encore cette disposition à leur environnement. Ils imitent beaucoup leurs parents, vocalisent de façon plus aiguë avec leur mère qu'avec leur père par exemple. Plus surprenant encore, ils ont déjà leur accent! Lorsque des adultes écoutent des bébés de 8 mois babiller en anglais, en japonais ou encore en français sans savoir lequel est lequel, ils arrivent presque toujours à reconnaître leur propre langue. Autant d'indices suggérant que la production aide aussi l'enfant à s'approprier le langage et à le stabiliser.

Les stratégies des adultes pour parler aux bébés – exagérations, hyperaccentuation, simplification… – aident aussi ces derniers à mieux apprendre : le modèle étant plus saillant et plus simple, il est aussi plus facile à imiter. Il les aide à repérer les traits propres à leur langue – structures syllabiques, prosodie… et lexique bien sûr! Ce « *baby talk* » les encourage à dire leurs premiers mots, vers l'âge de 1 an en moyenne – abstraction faite de variations interindividuelles et interculturelles difficiles à évaluer, souvent sujettes à discordes entre innéistes et acquisitionnistes… En règle générale, les bébés mettent d'abord en relation *« les formes sonores et des événements ou des objets »*, explique B. de Boysson-Bardies, comprenant peu à peu que les premières peuvent renvoyer aux seconds. Entre 11 et 18 mois, ils prennent conscience que chaque mot désigne une chose et que toute chose peut être nommée en retour : non seulement des objets familiers (la porte), mais aussi certaines parties de ces objets (la poignée de la porte), ou à l'inverse le tout dans lequel ils s'inscrivent (la porte de la chambre). S'ensuit une explosion du vocabulaire, bien connue des jeunes parents et des professionnels de la petite enfance.

> ***Entre 11 et 18 mois se produit une explosion du vocabulaire.***

Grammairien dès 2 ans

Entre 18 et 24 mois, *« la prononciation des mots devient moins erratique, et des énoncés composés de plusieurs mots apparaissent.* (…) *Le système grammatical de la langue adulte commence à organiser les connaissances linguistiques de l'enfant »*, écrit B. de Boysson-Bardies. C'est toute la période des « a pu la balle » ou « lé bon yaou't », qui révèlent déjà une connaissance fine bien que partielle de règles grammaticales. À 2 ans en moyenne, un bébé comprend qu'il faut mettre les mots dans un certain ordre, il discerne des groupes verbaux, nominaux, utilise des pronoms et des articles à bon escient, etc. Même s'il ne connaît pas encore toutes les règles, il se sert de ses interactions avec les adultes pour repérer les usages les plus efficaces et se faire comprendre. L'enfant apprendra plus généralement à développer une *« compétence pragmatique »*, observe M. Kail, par exemple formuler une demande, gérer les tours de parole ou encore être poli. Ces règles d'usage s'apprendront au fil des interactions avec son entourage et en fonction du contexte. À plus long terme, un bébé entrera dans un enseignement plus ciblé, explicite, répété et peut-être un peu moins drôle : l'apprentissage de la grammaire dans son ensemble, de la lecture ou encore de l'écriture. ■

(1) Bénédicte de Boysson-Bardies, *Comment la parole vient aux enfants*, Odile Jacob, 1996.
(2) Michèle Kail, *L'Acquisition du langage*, 3e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2020.
(3) Anne Salazar Orvig, « Approches théoriques actuelles de l'acquisition du langage », *in* Sophie Kern (dir.), *Le Développement du langage chez le jeune enfant. Théorie, clinique, pratique*, de Boeck, 2019.
(4) Voir aussi Arlette Streri, « Les compétences précoces du nourrisson, une histoire récente », *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 54, mars-avril-mai 2019.

MOTS-CLÉS

COMPORTEMENTALISME OU BÉHAVIORISME

Théorie selon laquelle le langage relève essentiellement d'un apprentissage, au même titre que le fait de marcher ou de se nourrir : il serait de l'ordre de l'acquis et non une faculté innée. Burrhus Skinner (1904-1990), est l'un des principaux représentants de cette théorie très populaire au 20e siècle.

GÉNÉRATIVISME

Toutes les langues du monde reposent sur un ensemble de principes constituant une « grammaire universelle » dont nous disposons de façon innée. Un enfant n'acquiert non pas « le langage » mais une déclinaison particulière de ces principes dans une langue. Cette thèse soutenue par le linguiste Noam Chomsky, reste débattue aujourd'hui.

CONSTRUCTIVISME

Le constructivisme est une théorie introduite par le psychologue Jean Piaget (1896-1980) dans le champ de la psychologie, selon laquelle l'individu construit ses connaissances par ses propres actions. Le développement est le fruit d'un processus d'adaptation, dans lequel interagissent les structures mentales (l'inné) et la prise en compte du monde extérieur (l'acquis).

APPROCHES INTERACTIONNISTES /ÉMERGENTISTES/ BASÉES SUR L'USAGE

Plus récentes, ces approches mettent aussi en avant l'activité de l'enfant dans son processus d'appropriation de sa langue. Mais elles accordent un rôle plus important que le constructivisme aux interactions avec l'environnement social : c'est en mobilisant des facteurs physiologiques, cognitifs, sociaux, dans le cadre d'activités de communication, qu'un enfant acquerrait ses capacités langagières.

FONCTIONNALISME

Dans ce cadre théorique, généralement commun aux approches interactionnistes, l'intention de communiquer et de se faire comprendre conditionne l'organisation structurelle des langues. Michael Tomasello soutient par exemple que l'enfant est guidé par sa compréhension de l'intention communicative de l'adulte pour saisir le sens de nouveaux mots. Les pratiques discursives au sens large participeraient toutes à l'acquisition du langage.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Parler, est-ce apprendre à penser ?

Chaque langue porterait en elle une culture, une vision du monde, une façon de raisonner… Pourtant cette « relativité linguistique », dite aussi « hypothèse de Sapir-Whorf », est loin d'être aussi radicale.

FABIEN TRÉCOURT
Journaliste scientifique.

Moins on a de vocabulaire, moins on a de concepts pour réfléchir, suggérait l'écrivain Georges Orwell dans *1984*. Dans ce roman, un État totalitaire impose à ses sujets une réduction de leur lexique à quelques mots pratiques pour la vie de tous les jours, une « novlangue » simpliste, les rendant incapables de saisir les nuances de la pensée et de raisonner. Aujourd'hui encore, cette idée pousse des parents, des professionnels de l'éducation ou encore des politiques à établir un lien de cause à effet entre le nombre de mots appris par un enfant et son niveau d'intelligence. Elle suggère aussi que les représentations mentales d'une personne seraient conditionnées par le lexique de sa langue natale : on verrait différemment les choses à travers le prisme du français, du danois, du wolof ou encore du quechua… Cette version radicale de l'hypothèse dite « de Sapir-Whorf » ou « de la relativité linguistique », élaborée au tournant des années 1960, a encore récemment été mise en scène dans le film hollywoodien *Premier contact* (Denis Villeneuve, 2016) : une linguiste y déchiffre une langue extraterrestre qui bouleverse sa conception du monde.

En apprenant le français, les enfants assimileraient-ils donc le goût du pain, du vin, du fromage, et la devise *« Liberté, égalité, fraternité »* ? Les choses sont évidemment plus complexes. Selon l'anthropolinguiste James Costa, *« l'acquisition d'une langue a certes des effets sur ses locuteurs et locutrices, mais comme toutes les pratiques sociales et les objets culturels : les croyances, les coutumes, les institutions… Ça ne veut pas dire que ces effets s'imposent de la même façon à tout le monde, ni qu'il n'y aurait qu'une seule façon de penser à l'intérieur d'une langue. »* À la suite du linguiste Roy Harris, J. Costa estime que le préjugé orwellien repose sur une conception *« principalement référentielle »* de la langue : dans cette perspective, lorsqu'un enfant apprend le mot « gâteau » par exemple, le terme est supposé renvoyer à un concept de « gâteau » qui devrait être le même pour tous les francophones ; l'enfant assimilerait cette représentation mentale et culturelle en même temps que le nom associé. Un petit anglophone se ferait une autre idée de la chose en apprenant le mot « cake », un hispanophone avec « pastel », etc. *« Mais aujourd'hui,* objecte J. Costa, *il y a consensus sur le fait qu'un mot renvoie moins à un concept idéal ou culturel qu'à des expériences vécues. »* À l'image de la madeleine de Proust, un enfant associe au mot « gâteau » son premier petit-beurre, une odeur dans la cuisine, un anniversaire, etc.

Impossibles traductions ?

Les expériences et représentations mentales d'un enfant – comme de toute personne – le poussent ainsi à chercher des mots adéquats, voire à les inventer s'ils n'existent pas. *« Appeler une pelle "une pelle" n'est pas quelque chose que les langues peuvent faire,* résume R. Harris (1) *; seuls les utilisateurs d'une langue le peuvent. Et si ces derniers n'aiment pas le mot "pelle", ou n'arrivent pas à lui faire signifier ce qu'ils veulent, alors ils en créeront un autre. »* Cette observation explique notamment qu'on puisse toujours faire des traductions d'une langue à l'autre. Les langues inuits sont par exemple souvent prises comme une illustration de la relativité linguistique : elles posséderaient un grand nombre de mots pour désigner la neige sous différents états, et ces nuances seraient impossibles à retranscrire dans d'autres langues. En réalité, il est toujours possible de trouver des équivalents (« poudreuse », « givre »), d'utiliser plusieurs mots au besoin (« neige tassée », « neige tôlée », « boule de neige »), d'inventer une nouvelle expression, ou encore d'emprunter un mot aux langues étrangères… Encore faut-il que les locuteurs et locutrices soient régulièrement confrontés aux objets correspondants, aient un intérêt à les distinguer et à en parler. Une question reste d'ailleurs ouverte : perçoit-on différemment les choses quand on apprend de nouvelles dénominations ? Le psycholinguiste John Lucy défend dans cet esprit une « version faible » de la relativité linguistique (2). Les interactions entre langage, pensée et réalité

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Australie 2020 .David Claudie du peuple du nord de Kaanju en discussion avec des membres du parlement de Canberra pour protéger des rivières sauvages. Les langues comme le kanju ne sont plus parlées que par une centaine de personnes en Australie. Une vision du monde risque-t-elle de disparaître avec elles ?

Farfax Media/Getty

seraient certes multiples et complexes, mais certaines catégories lexicales pourraient avoir une influence spécifique sur la perception : les couleurs par exemple, qui changent beaucoup d'une langue à l'autre. Si un enfant apprend qu'un « ciel zinzolin » désigne un violet rougeâtre, entre l'orange du soleil couchant et le bleu qui s'assombrit, il est possible que cela affine sa vision du crépuscule. Plus généralement, *« il serait aussi excessif de dire que l'apprentissage d'une langue crée de toutes pièces nos représentations ou nos idéologies, que de partir du principe que ces dernières ne passent pas du tout par des pratiques linguistiques »*, estime la linguiste Noémie Marignier. Et de prendre en exemple le marquage de genre : la grammaire anglaise fait moins de différences que le français entre le masculin et le féminin. *« Mais les anglophones ne sont pas pour autant aveugles aux stéréotypes de genre. Ces derniers se retrouvent sous d'autres formes »*, par exemple dans le fait d'associer spontanément le métier de « *social worker* » (« assistant social ») aux femmes et celui de « *surgeon* » (« chirurgien ») aux hommes. *« Ce n'est pas tant une question de lexique ou de structure de la langue que de pratiques discursives au sens large »*, insiste N. Marignier.

L'œuf et la poule

Le débat s'étend d'ailleurs aux fonctions cognitives. Des linguistes se sont notamment opposés sur la question du pirahã, langue d'un peuple éponyme de chasseurs-cueilleurs d'Amazonie, étudiée par l'anthropolinguiste Daniel Everett notamment (3). Cette langue dispose d'expressions comme « plus que », « moins que », « de quantité équivalente »… Mais elle n'a pas de mots pour les nombres. Or les Pirahãs n'ont par ailleurs aucun usage du calcul. Qu'en conclure ? Suivant une lecture radicale de la relativité linguistique, les Pirahãs ne pourraient pas compter, faute de mots pour exprimer les nombres. À l'inverse, D. Everett considère que ce peuple n'a pas créé de système linguistique incluant le calcul car ils n'éprouvaient pas le besoin de compter au quotidien. Plus généralement, résume le philosophe François Recanati (4), il semble certes impossible de faire certains raisonnements sans une langue appropriée, mais il n'y a pas non plus de discours possible en l'absence de toute pensée ni hors de tout contexte. C'est pourquoi, depuis une cinquantaine d'années, les sciences du langage s'intéressent davantage à la psychologie, pour mieux comprendre le fonctionnement de la pensée, et aux sciences sociales, pour mieux prendre en compte le contexte au sens large – environnements et pratiques culturels, relations des locuteurs et locutrices, performativité des actes de langage, etc. En définitive, un enfant ne se contente jamais d'assimiler une pensée et une culture en apprenant une langue ; il insuffle aussi ses idées et ses représentations du monde à travers ses propres usages du langage. ■

(1) **Roy Harris,** « The misunderstanding of Newspeak », *The Times Literary Supplement*, 6 janvier 1984.
(2) **John Lucy,** « Linguistic relativity », *Annual Review of Anthropology*, octobre 1997.
(3) **Daniel Everett,** *Le Monde ignoré des Indiens Pirahãs*, Flammarion, 2010.
(4) **François Recanati,** *Langage, discours, pensée*, Fayard/Collège de France, 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Patrick Heagney/Getty

Le langage, c'est les autres!

Les parents ne sont pas les seuls à contribuer au développement du langage chez l'enfant. Leurs camarades ou les professionnels de la petite enfance, par exemple, jouent aussi un rôle important.

MARC OLANO
Journaliste scientifique.

Qu'est-ce qui motive un enfant à parler? Non pas tant le plaisir de s'écouter disserter (ça, c'est pour plus tard) que la nécessité d'échanger avec son entourage pour exprimer des demandes, communiquer des besoins ou partager des émotions. Quand ces échanges sont constructifs, c'est-à-dire si l'enfant est entendu, ses demandes prises en compte, sa prise de parole valorisée, les progrès sont d'autant plus rapides. Si les parents sont les premiers intermédiaires du langage, d'autres acteurs y participent: la fratrie, le cercle familial élargi, les professionnels de crèche ou halte-garderie, les enseignants en maternelle, mais aussi les premiers copains. Ces dernières années, de nouvelles recherches en contexte « écologique »* – dans les crèches, écoles maternelles et autres lieux de la petite enfance… – se sont développées pour étudier l'influence des adultes et des pairs dans l'acquisition du langage. *« Avec ce type d'étude, nous avons accès à des données réelles dans un contexte non fabriqué par des chercheurs et chercheuses. Nous essayons de nous intégrer le plus possible à la situation, de ne plus constituer un élément perturbateur. L'inconvénient, c'est que nous ne pouvons pas orienter la recherche, pour cette même raison »*, précise Caroline Masson, maîtresse de confé-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

rences en sciences du langage à l'Université Sorbonne Nouvelle, responsable du programme « RaProChe » (Recherche-Action Professionnels/Chercheurs) (1).

Des adultes « étay s »

Avec une dizaine d'autres chercheurs, C. Masson a filmé les interactions d'enfants de 4 mois à 3 ans et demi avec les professionnels de plusieurs crèches parisiennes, essentiellement des éducateurs de jeunes enfants et auxiliaires de puériculture. La finalité de ce programme était double : mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre dans la mise en place du langage et apporter aux professionnels des outils d'analyse, pour mieux cerner leur rôle dans ce travail et améliorer leurs pratiques. *« Les professionnels de la petite enfance sont insuffisamment formés sur ces questions qui sont pourtant transversales. L'objectif du programme était aussi de les aider à formaliser des pratiques d'accompagnement déjà en place en les reliant à des objectifs précis »*, explique C. Masson. De nombreuses postures qui consistent à poser des mots sur des situations, à reformuler des productions verbales imparfaites et hésitantes, se révèlent autant de points d'appui pour l'enfant. C'est le cas quand l'éducateur ou l'auxiliaire invite l'enfant à raconter son week-end, à parler de sa famille ou de ce qu'il est en train de faire, et que lui-même commente à son tour ce que fait ou dit l'enfant. *« Spontanément l'adulte va remodeler les productions verbales de l'enfant dans des énoncés plus riches avec des apports lexicaux et syntaxiques. Ces formes-là servent de modèle et sont souvent reprises par l'enfant, soit tout de suite, soit plus tard »*, analyse C. Masson. C'est ce que les chercheurs appellent des modalités d'« étayage ». Dans l'idéal, ces étayages doivent se situer dans ce que le psychologue Lev Vygotski appelle la « zone proximale de développement* » de l'enfant, soit légèrement au-dessus de son niveau actuel. Ce qui veut donc dire ne pas lui proposer des mots d'adulte, mais des termes légèrement plus complexes pour qu'il puisse facilement les comprendre et les assimiler. Pour cela, pas besoin de créer des activités spécifiques de lecture ou de discussion. Toutes les situations de la vie quotidienne et plus particulièrement les jeux symboliques (la dînette, les Playmobil, la marchande…) sont des supports parfaitement adaptés.

Des pairs stimulants

Les pairs jouent eux aussi un rôle déterminant dans l'acquisition des habitudes langagières. Les études montrent par exemple chez les enfants cadets de meilleures aptitudes conversationnelles que chez les aînés. Avec leur grand frère ou grande sœur, ils prennent très vite l'habitude de se servir du langage en situation, que ce soit pour jouer, se disputer, se confier, ou bien pour autre chose. *« En revanche, les cadets sont souvent moins avancés en vocabulaire et en grammaire que les aînés, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'ils reçoivent moins de discours qui leur soient directement adressés, les parents "partageant" leurs interactions entre plusieurs enfants »*, explique Aurélie Nardy, maîtresse de conférences en sciences du langage à l'université de Grenoble. Cette chercheure vient de terminer l'étude « DyLNet » (Dynamiques langagières, apprentissages linguistiques et sociabilité à l'école maternelle) (2), dans laquelle elle étudie l'impact des relations avec les adultes et entre pairs sur le développement du langage oral. Pendant trois ans, elle a suivi les élèves d'une école maternelle socialement mixte en les équipant, tout comme les adultes, de capteurs et micros qui enregistraient tous leurs contacts sociaux et toutes leurs conversations.

« Pour ce qui est des échanges entre pairs, je m'intéresse plus particulièrement à l'influence des partenaires conversationnels privilégiés, car les études menées précédemment ont évalué l'effet des pairs sans cerner le réseau affiliatif réel des jeunes élèves. » Appartenir au même groupe classe n'implique pas entretenir des relations avec tous les autres élèves. Il faut savoir qui interagit avec qui et à quelle fréquence. *« Par exemple, est-ce que le fait d'entendre son meilleur copain utiliser le "ne" de négation, alors que lui-même ne l'utilise pas, va avoir une incidence sur la manière dont l'enfant parle ? Ou bien, à force de fréquenter des enfants qui utilisent des locutions moins standards, comme l'absence de liaison dans "c'est_ici", l'enfant va-t-il à son tour adopter un autre style de langage que celui habituellement pratiqué dans sa famille ? »*, s'interroge A. Nardy. La publication des résultats de cette étude est prévue pour 2021.

Tout comme l'étude « RaProChe », « DyLNet » insiste sur l'impact des aspects relationnels dans l'acquisition du langage. Comme l'illustre l'exemple des personnes autistes, qui peinent à entrer en relation avec leur entourage, il ne suffit pas de bien savoir parler pour communiquer aisément avec autrui. Le relationnel va donc à la fois motiver l'enfant à parler et façonner son langage par la suite. ■

(1) www.univ-paris3.fr/raproche-recherche-action-professionnel-les-chercheur-es-2020-2022--628222.kjsp?RH=1505727285324

(2) https://dylnet.univ-grenoble-alpes.fr

MOTS-CLÉS

RECHERCHES EN CONTEXTE « ÉCOLOGIQUE »

Par opposition aux recherches dites en contexte « expérimental », ces études sont menées sur le terrain et dans le milieu naturel de l'enfant : à la crèche, à école ou encore à la maison. L'enjeu est de réduire les biais pouvant être induits par l'observation et le dispositif expérimentaux.

ZONE PROXIMALE DE DÉVELOPPEMENT

Cette notion correspond à l'étendue des compétences qu'un enfant peut réaliser en étant aidé. Elle se situe entre les tâches qu'il sait faire seul et celles qu'il ne sait pas faire seul mais peut réussir avec l'aide d'un adulte.

MODÈLE DES PAIRS

Ce cadre méthodologique consiste à étudier l'influence d'enfants appartenant à un même groupe les uns sur les autres. – les amis, les camarades de classe, les coéquipiers d'un club ou encore la fratrie… Cette approche s'oppose aux études privilégiant l'influence des adultes, parents ou professeurs par exemple.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Troubles du langage un traitement inégal

Si l'origine neurobiologique des troubles dys est bien établie, le rôle des facteurs sociaux et des inégalités dans les trajectoires individuelles reste mal connu.

Béatrice Kammerer
Journaliste spécialisée en éducation et parentalité, elle est l'auteure de *L'Éducation vraiment positive*, Larousse, 2019.

Difficultés sévères à lire, à écrire, à s'exprimer ou encore à compter… Environ un écolier sur vingt présente des troubles spécifiques des apprentissages, selon l'Inserm. Il ne s'agit pas seulement de problèmes pouvant être mis sur le seul compte du parcours de l'enfant, du contexte familial ou encore des inégalités sociales : *« On observe une proportion significative de retards qui surviennent en dépit de conditions d'éducation favorables : ce sont les troubles dys »*, signale Michèle Mazeau, médecin rééducatrice et auteure d'ouvrages de référence sur le sujet (1). Quel que soit le milieu social, 1 % des enfants seraient notamment atteints de trouble d'acquisition du langage oral (dysphasie), et 5 % de troubles d'acquisition du langage écrit (dyslexie/dysorthographie). Certaines de ces difficultés pourraient être dues à des anomalies cognitives héréditaires, parfois visibles par imagerie cérébrale (2) : par exemple, un développement atypique des aires langagières dans la dysphasie. Néanmoins, même lorsque le problème est d'origine physiologique, ses effets peuvent être aggravés, ou au contraire atténués par des facteurs environnementaux tels qu'un repérage précoce, une prise en charge adaptée, ou des attitudes éducatives favorisant le développement du langage. *« L'environnement familial peut influer sur la manifestation des troubles neurodéveloppementaux,* confirme Audrey Mazur Palandre, ingénieure de recherche en cognition du langage à l'université de Lyon. *On sait par exemple que lire précocement des histoires aux enfants développe leur conscience phonologique, qu'ils soient dys ou non. »*

Des enfants plus ou moins bien repérés

Le repérage par les parents d'enfants souffrant de troubles dys diffère selon les milieux sociaux par exemple. Les classes populaires ont notamment plus de réticence à l'égard des diagnostics médico-psychologiques, rappelle Marianne Woollven, maîtresse de conférences en sociologie à l'université Clermont-Auvergne : *« Il y a souvent la crainte de voir son enfant étiqueté "malade" ou que le diagnostic soit utilisé pour l'exclure d'une scolarité ordinaire. » « Pour les enfants de milieu précaire,* renchérit M. Mazeau, *les retards d'acquisition sont mis sur le compte de leurs conditions de vie difficiles. À l'inverse, quand les parents issus des catégories supérieures remarquent que leur enfant ne parle pas bien ou peine à apprendre à lire, ils vont immédiatement consulter. »* Cette attitude proactive expliquerait pourquoi, comme l'a montré Sandrine Garcia, professeur de sociologie à l'université de Bourgogne (3), on observe une nette sous-représentation des parents de catégories populaires dans les enquêtes sur les troubles dys, au profit des parents de classe moyenne ; notamment ceux travaillant dans le secteur médical ou paramédical, plus familiers des démarches diagnostiques, ainsi que les enseignants, davantage confiants à l'égard de l'école. Beaucoup espèrent aussi que le diagnostic protégera leur enfant d'autres étiquettes plus stigmatisantes : *« Face à l'échec scolaire,* explique S. Garcia, *les parents qui ont des ressources vont s'appuyer sur des experts, quitte à multiplier les bilans, pour prouver aux enseignants que c'est un trouble dys qui est à l'origine des difficultés de leur enfant et non un manque d'intelligence ou de travail. »*

Un risque d'instrumentalisation parentale

Les parcours des enfants dys révèlent ainsi, en creux, les stratégies adoptées par les parents issus des classes moyennes pour aider leurs enfants à tirer leur épingle du jeu. Dans un contexte qui a vu s'amenuiser les ressources allouées aux dispositifs de lutte contre l'échec scolaire, tels que les réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté (Rased), l'orthophonie peut leur apparaître comme un moyen d'obtenir un soutien gratuit et qualifié. À l'inverse, les parents issus des professions intellectuelles supérieures semblent moins enclins à vouloir en bénéficier. Outre la capacité de ces derniers à mobiliser eux-mêmes des moyens pédagogiques précoces pour prémunir leurs enfants contre l'échec scolaire, S. Garcia y voit l'effet d'instrumentalisations socialement différenciées du diagnostic

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Janine Wiedel Photolibrary/Alamy

Un enfant sourd apprend à ressentir les sons à travers le toucher.

de dys : *« Les parents de classe moyenne l'envisagent comme un moyen d'éviter à leur enfant une orientation dans une filière de relégation, tandis que les parents de catégorie supérieure le considéreront comme insuffisamment porteur, voire handicapant, pour assurer une insertion dans les filières sélectives. »* Cette tendance expliquerait pourquoi les professions intellectuelles supérieures apparaissent généralement comme sous-représentées dans les enquêtes sur les enfants dys, alors qu'elles sont majoritaires dans les études portant sur d'autres diagnostics psychopédagogiques – comme la précocité intellectuelle.

Un accompagnement différencié

L'identification des troubles dys pourrait, elle aussi, être améliorée grâce à une meilleure prise en compte des facteurs sociaux. À l'heure actuelle, les enseignants ont tendance à davantage aiguiller les familles modestes vers les centres médico-psychologiques ou médico-psycho-pédagogiques (CMP/CMPP), plutôt que vers les orthophonistes libéraux. *« À tort,* estime M. Mazeau. *Ces structures restent dominées par une approche psychanalytique qui n'a pas fait la preuve de son efficacité face aux troubles dys. »* Néanmoins, même quand ces enfants peuvent bénéficier d'un bilan orthophonique, les praticiens ne disposent d'aucun outil standardisé pour évaluer le contexte social dans lequel ils grandissent. De ce fait, l'identification de la part environnementale de leurs difficultés de langage reste souvent basée sur la libre interprétation, parfois empreinte de biais et de stéréotypes sur les catégories populaires, des professionnels de santé. *« Les bilans orthophoniques sont réalisés à l'aune des normes culturelles langagières qui sont celles des classes supérieures et de l'école, considérées comme universelles »*, regrette ainsi M. Woollven. Les classes sociales moyennes et supérieures, elles, sont en outre mieux armées pour saisir l'intérêt des rééducations orthophoniques et pour en bénéficier. En effet, de plus en plus de praticiens proposent par exemple de poursuivre à la maison les traitements amorcés en cabinet. *« Nous savons aujourd'hui qu'une séance hebdomadaire d'orthophonie ne suffit pas à traiter les dys,* explique Agnès Witko, maîtresse de conférences en sciences du langage à l'université Lyon-I. *Il faut des entraînements cognitifs ciblant les fonctions déficitaires, pratiqués quotidiennement et, donc, requérant le soutien d'un aidant. »* Cela nécessite des compétences pédagogiques difficilement accessibles aux parents les moins diplômés. De plus, la disponibilité que suppose cette prise en charge orthophonique peut aussi handicaper ceux issus d'un milieu populaire, poussant parfois les mères à arrêter leur activité professionnelle, ainsi que l'a constaté S. Garcia dans ses enquêtes de terrain. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

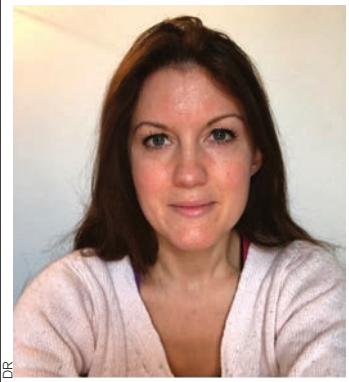
Un enjeu de santé public

Les associations de parents d'enfants dys s'efforcent certes de compenser ces inégalités, en apportant une aide précieuse aux plus démunis, notamment en accompagnant la constitution d'un dossier de reconnaissance de handicap, indispensable à l'obtention d'aménagements scolaires tels que la présence d'un accompagnant (AESH). Mais elles réalisent également un travail de formation des parents dont les familles modestes bénéficient moins, faute de disposer d'une culture scientifique suffisante par exemple. *« Sans être d'un niveau universitaire, les messages s'adressent à des personnes suffisamment dotées en capital culturel, ayant au moins le baccalauréat »*, analyse M. Woollven. Plus généralement, les troubles dys ne représentent que la pointe émergée de l'iceberg. Quelles que soient les difficultés de langage considérées, dys ou non, les chercheurs constatent une surreprésentation des enfants issus de milieux défavorisés. Chaque année, 7 à 8 % des enfants de 3 ans sont considérés comme souffrant d'un retard de langage, et 15 à 20 % des enfants de plus de 7 ans présentent un retard de lecture. Mais en CE1, la proportion de faibles lecteurs passerait de 3,3 % à 24,2 % selon les catégories sociales (4). Un écart également constaté sur le langage oral, si on en croit l'Étude longitudinale française depuis l'enfance (Elfe) : à 2 ans, le lexique des enfants dont la mère n'avait pas le brevet comptait en moyenne 12,5 % de mots en moins que ceux dont la mère était diplômée du supérieur (5). Le suivi des enfants les plus éloignés de la norme est un enjeu de santé publique, insiste M. Mazeau : *« Dans une société de culture écrite comme la nôtre, éprouver des difficultés d'acquisition du langage constitue un véritable handicap. »* ■

(1) **Michèle Mazeau,** *Le Langage de l'enfant. Le développement typique et ses troubles*, éd. Sciences Humaines, 2020.
(2) **Gabriel Wahl et Marie Wahl,** *Les Enfants dys*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2020.
(3) **Sandrine Garcia,** *À l'école des dyslexiques. Naturaliser ou combattre l'échec scolaire ?*, La Découverte, 2013.
(4) **Joel Fluss *et al.*,** « Troubles d'apprentissage de la lecture : rôle des facteurs cognitifs, comportementaux et socioéconomiques », *Développements*, n° 1, 2009/1.
(5) **Sébastien Grobon *et al.*,** « Inégalités socioéconomiques dans le développement langagier et moteur des enfants à 2 ans », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 1, 8 janvier 2019.

ENTRETIEN AVEC MÉLANIE HAVY

« Les bébés font très attention aux mouvements des lèvres »



DR

Docteure en psychologie cognitive à l'université de Genève.

Comment le masque peut-il interférer dans l'acquisition du langage ?

À partir de la littérature existante, on peut supposer qu'au niveau acoustique, le masque gêne les gestes articulatoires, ce qui impacte la production des sons. De plus, il absorbe l'énergie acoustique et altère par conséquent le signal auditif de la parole. Une étude a effectivement montré que le port du masque entravait la compréhension de la parole chez les chirurgiens. L'autre versant concerne la perception visuelle de la parole. Quand quelqu'un nous parle, nous faisons inconsciemment de la lecture labiale et traitons les informations oro-faciales, surtout quand il y a beaucoup de bruit. La perte est donc double car la baisse de la qualité acoustique ne peut pas être compensée par l'*input* visuel, et *vice versa*.

Quelles conséquences pour les enfants ?

D'un point de vue développemental, on sait que les bébés font très attention aux mouvements des lèvres. Dès 4 mois, ils peuvent même faire la différence entre des personnes qui ne parlent pas la même langue, juste en regardant leurs gestes articulatoires ! Ces informations les aident à construire leur représentation des sons, de la syntaxe, etc., surtout entre 12 et 24 mois. Puis, lorsque les enfants entrent à l'école dans un environnement bruyant, ils s'appuient habituellement encore plus sur la lecture labiale. Tous indices qui ont disparu avec le port du masque. Heureusement, d'autres vecteurs visuels demeurent disponibles, comme un hochement de tête, un geste manuel ou un froncement de sourcils. Mais dans quelle mesure ces informations suffiront à compenser la perte liée au masque ? On peut facilement imaginer un retentissement important chez les tout-petits. Reste à savoir jusqu'à quel niveau.

Que penser des masques transparents ?

Je suis totalement en leur faveur car ils permettent au moins de conserver les informations oro-faciales. D'autant plus que celles-ci sont également essentielles dans l'apprentissage des émotions ! ■

Propos recueillis par Paulina Jonquères d'Oriola

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

« Cher•es ami•es » : le point médian complique-t-il la lecture ?

L'écriture inclusive fait l'objet de vifs débats depuis 2017, mettant depuis peu l'accent sur le cas spécifique des dys (dyslexiques-dysorthographiques). Mais que sait-on réellement de leurs difficultés ?

En septembre dernier, une tribune signée dans *Marianne* par 32 linguistes s'élevait contre l'écriture inclusive, y voyant une *« écriture excluante »* qui *« s'impose par la propagande »*. En cause notamment, la question du point médian (comme dans « cher•es ami•es ») qui viendrait ajouter une difficulté supplémentaire en lecture et écriture aux dys. Fervente défenseure de l'écriture inclusive, Éliane Viennot, professeure émérite de littérature française, n'y voit au contraire qu'une *« instrumentalisation des difficultés des dys par ceux qui refusent de démasculiniser le français. Les arguments contre l'écriture inclusive sont la plupart du temps brandis par des gens qui paradoxalement s'opposent aux réformes de l'orthographe, et soutiennent ordinairement que sa complexité fait la richesse du français »*. É. Viennot s'étonne d'ailleurs que ses détracteurs n'aient à ce jour pas diligenté d'étude pour mesurer l'impact réel de l'écriture inclusive sur les dys. *« Il n'existe effectivement aucune donnée scientifique spécifique sur la question »*, confirme Audrey Mazur Palandre, psycholinguiste spécialiste de la dyslexie et dysorthographie. Elle suggère toutefois que la littérature scientifique pourrait laisser présager de réelles difficultés : *« On a pu observer que la couleur et la taille de la police ou encore la ponctuation influencent la fluidité et l'exactitude en lecture. Le point médian peut donc avoir un impact, mais reste à savoir s'il sera ou non insurmontable pour certains dyslexiques-dysorthographiques. »*

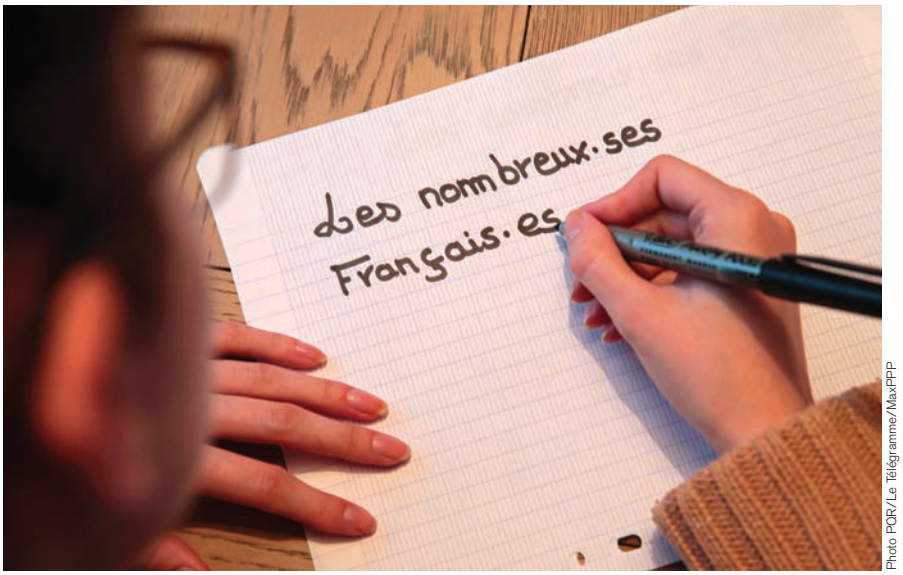


Photo PQR/Le Télégramme/MaxPPP

Quid du code orthographique ?

L'objection principale à l'usage du point médian serait qu'il ne s'écrit pas comme il s'entend. Mais dans ce cas, que penser plus généralement des abréviations, des graphèmes complexes utilisant plusieurs lettres pour un même son (au, eau, ho…), ou encore des lettres muettes ? La langue française présente déjà un code orthographique qui ne facilite pas la tâche des dyslexiques-dysorthographiques et de la population en général. *« Elle est un peu moins opaque que l'anglais mais reste très complexe dans le sens phonème-graphème »*, autrement dit de l'oral vers l'écrit, souligne A. Mazur Palandre. Une étude (1) a par exemple montré que les petits francophones arrivent à un pourcentage de 79 % de mots lus après une année d'apprentissage de la lecture. C'est mieux que les enfants anglophones (34 %) mais moins bien que les hispanophones (95 %). De son côté, É. Viennot voit dans la question du point médian comme dans celle de l'orthographe un même enjeu de démocratisation et d'égalité entre les sachants et le tout-venant. *« Je pense qu'il aurait fallu faire un grand nettoyage orthographique lorsque l'on a décidé de rendre l'instruction obligatoire. Et certaines règles d'accord sont totalement délirantes »*, lance-t-elle. Les enjeux sociétaux pourront-ils dépasser les débats linguistiques ? En attendant, le Haut Conseil à l'égalité s'apprête à rééditer son *Guide pratique pour une communication non sexiste* (2016), avec des préconisations simplifiées pour l'usage du point médian. ■

Paulina Jonquères d'Oriola

(1) **Philip Seymour *et al.***, « Foundation literacy acquisition in European orthographies », *British Journal of Psychology*, vol. XCIV, n° 2, juin 2003.

Pour aller plus loin…

- **« Jusqu'où féminiser la langue ? »** Martine Fournier, *Sciences Humaines*, n° 301, mars 2018.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Ok boomer ! Ces jeunes qui inventent la langue

Langage texte, néologismes, émojis : ces nouvelles pratiques mettent-elles vraiment la langue en danger ou témoignent-elles de sa vitalité ?

Béatrice Kammerer

Journaliste spécialisée en éducation et parentalité, elle est l'auteure de *L'Éducation vraiment positive*, Larousse, 2019.

« *Ok boomer* », « *J'tdr ms suis oqp, ok ?* » Le goût des jeunes pour les innovations linguistiques est un phénomène qui traverse les époques et les cultures. Selon Françoise Gadet, professeur émérite en sciences du langage à l'université Paris-X et spécialiste des parlers jeunes (1) : « *Pour se distinguer des adultes, les nouvelles générations se plaisent à inventer, avec un objectif ludique autant que cryptique, des manières de parler dont certaines finissent par se diffuser dans la société.* » Pas question néanmoins d'y voir une véritable « langue », estime la sociolinguiste : « *Pour l'essentiel, la syntaxe et la grammaire restent celles du français oral, les innovations sont d'ordre lexical.* » Parmi ces dernières, on note les manipulations de mots telles que le verlan, ou des troncations comme dire *zik* pour musique. Les ados introduisent aussi des termes venus d'ailleurs : « *Si l'emprunt aux langues étrangères est une modalité classique de production de nouveaux mots, les jeunes ont la particularité de piocher parmi les langues moins hégémoniques* », rappelle la sociolinguiste, qui cite les fameux *kif* et *seum* issus de l'arabe, désignant respectivement une forme de plaisir et de rancœur, ou encore le verbe *bouillave* pour dire « faire l'amour » dérivé du romani.

Le phénomène ne se limite pas aux langues présentes dans les quartiers populaires mais inclut aussi les variétés régionales, comme le souligne Mathieu Avanzi, maître de conférences en linguistique française à Sorbonne Université qui a récemment publié un ouvrage de vulgarisation sur le sujet (2) : « *À Marseille, de plus en plus de jeunes disent "fraté" pour s'interpeller. Le terme vient du corse "*fratellu*" qui signifie "frère" mais la vieille génération ne l'utilise pas, ce sont les ados qui l'ont mis au goût du jour.* » Car si les jeunes contribuent au renouvellement du français populaire, ils sont aussi en partie les garants de sa continuité. Outre la transmission, de génération en génération d'ados, des termes d'argot traditionnel, les enfants restent ceux par qui perdurent les particularités régionales, affirme M. Avanzi : « *Les régionalismes les plus ancrés sont ceux qui nous ont été appris dans l'enfance : ce sont les mots de la maison – pour parler de la nourriture, de la vie domestique – et les mots de l'école. Par exemple, il existe près de dix manières différentes de désigner, selon les régions, le classique crayon à mine de graphite* », également appelé « crayon à papier », « crayon noir », etc.

La langue orale, témoin des mutations sociales

Les nouvelles générations ne sont pas les seuls acteurs du renouvellement de la langue : « *Les jeunes influent sur les parlers populaires, mais ce ne sont pas eux qui font évoluer le français standard, celui des médias ou de l'école* », rappelle F. Gadet. Selon elle, ce français-là serait particulièrement stable, en dépit des critiques qui depuis des décennies agitent le spectre d'une dégradation de la langue : « *Hormis quelques termes liés aux technologies, il n'y a aucun problème d'intercompréhension entre un centenaire et un enfant, preuve que les évolutions ne se jouent pas à l'échelle de quelques générations.* » Mais alors, comment comprendre le sentiment d'ancienneté qui se dégage des vidéos d'archives ? Pour Céline Dugua, maîtresse de conférences en sciences du langage à l'université d'Orléans, les raisons principales ne sont pas d'ordre linguistique : « *La moindre qualité des micros et enregistreurs fait qu'on identifie immédiatement à l'oreille qu'il s'agit d'un document ancien. Mais surtout, être enregistré représentait à l'époque un événement peu banal : les gens surveillaient énormément leur langage pour paraître à leur avantage, sans que cela corresponde à leur usage quotidien.* » D'où l'impression d'un langage moins familier, plus proche de la langue écrite. Néanmoins, en analysant les données du corpus ESLO (3), qui comprend 300 heures d'enregistrement de locuteurs orléanais entre 1969 et 1974 et 150 heures depuis 2010, C. Dugua et ses collègues ont pu mettre au jour d'autres évolutions plus subtiles : « *Les ponctuants de la langue orale, ces mots qu'on introduit pour capter l'attention de notre interlocuteur, ont beaucoup évolué : dans les années 1970, on employait "voyez-vous" ou "alors voilà",*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Kali9/Getty

alors qu'aujourd'hui, c'est plutôt "du coup" et "en fait".» En outre, C. Dugua note un abandon des proverbes au profit de locutions issues des réseaux sociaux, ainsi qu'une certaine laïcisation de la langue: *«Autrefois, on disait beaucoup "ma foi", ou "je crois que" plutôt que "je pense que", signes possibles de l'évolution de notre rapport à la religion.»*

La langue écrite sanctuarisée

Les inquiétudes relatives à l'évolution de la langue orale ne sont rien face à la panique sociale que suscite l'évolution de la langue écrite. On en veut pour preuve les réticences qui entravent depuis quatre siècles les réformes de l'orthographe, comme le retrace Liliane Sprenger-Charolles, directrice de recherche émérite au CNRS: *«Dès le 17e siècle s'est posée la question de simplifier l'orthographe pour tenir compte des évolutions de la prononciation. On a par exemple remplacé "je chantoi" par "je chantai" ou supprimé les lettres devenues muettes comme dans "escriture" devenu "écriture". Les arguments pour s'opposer à ces évolutions n'ont jamais varié.»* Parmi eux, la crainte que les jeunes générations ne soient plus capables de lire les textes anciens, oubliant que les éditions scolaires proposent déjà une version modernisée des classiques. L. Sprenger-Charolles y voit aussi une forme d'élitisme: *«L'orthographe a historiquement été fixée dans le but de distinguer les gens de lettres des ignorants et simples femmes. On répugne donc à transformer les "ph" en "f" car cela semble moins distingué.»* Autant de préjugés qui expliquent pourquoi la nouvelle orthographe de «nénufar» ou d'«ognon» reste encore peu usitée. Il a même fallu attendre 2008 pour que le ministère de l'Éducation nationale reconnaisse officiellement les dernières rectifications de l'orthographe, publiées au *Journal officiel de la République française* en 1990 (4). Pourtant, les enjeux de cette réforme n'ont rien d'anodin, les difficultés orthographiques expliqueraient même nombre des contre-performances des écoliers français: *«Dans toutes les langues où l'orthographe est opaque, on observe un retard d'apprentissage de plus d'un an par rapport à celles qui ont une orthographe plus transparente par rapport à l'oral. À cela s'ajoute l'anxiété des élèves français à l'idée de faire des fautes, qui pourrait expliquer leurs mauvais résultats à certaines épreuves des évaluations internationales Pisa ou Pirls qui exigent de rédiger les réponses»*, avance L. Sprenger-Charolles.

La culture numérique: une révolution de l'écrit

C'est donc à l'aune de cette sanctuarisation historique de l'écrit qu'il faut mesurer la révolution de la culture numérique, affirme Maria Candea, maîtresse de conférences à l'université Paris-III et coautrice d'un essai sur les usages de la langue française (5): *«Le numérique a ouvert la possibilité inédite de converser en temps réel par écrit d'un bout à l'autre de la planète. Ce nouvel usage a bouleversé notre rapport à la langue: jusqu'ici, les écrits* ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

ENTRETIEN AVEC MÉDÉRIC GASQUET-CYRUS

N'y a-t-il qu'une langue française ?

Médéric Gasquet-Cyrus est maître de conférences en sciences du langage à l'université d'Aix-Marseille et chroniqueur sur France Bleu Provence, il est notamment l'auteur de *Dites-le de longue en marseillais !* (Éd. du Fioupélan, 2020)

En 2017, le ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer affirmait publiquement qu'il n'existe qu'*« une seule langue française ». *D'où vient cette idée ?

L'idée remonte au 17e siècle, au moment où le cardinal de Richelieu crée l'Académie française en vue d'entériner un « bon » usage, basé sur les pratiques linguistiques des aristocrates. De là s'est diffusé le mythe d'une langue pure, noble et unique, devant laquelle il faudrait s'incliner comme on le ferait devant le roi. Mais ce n'est qu'au cours de la période révolutionnaire que l'usage du français a commencé à être présenté comme un symbole d'unité nationale. À l'époque, la jeune République française était en guerre contre la plupart des monarchies frontalières, qui cherchaient à restaurer le pouvoir royal : parler une autre langue que le français, c'était se désigner comme un ennemi. Autant d'arguments qu'on a vu récemment ressurgir à propos de l'enseignement des langues régionales à l'école, perçu comme une menace séparatiste. En définitive, il fallut attendre l'école de Jules Ferry et la Première Guerre mondiale, où des soldats de diverses régions se sont retrouvés dans les tranchées, pour que l'usage du français se généralise au détriment des langues régionales.

Aujourd'hui, force est de constater que la plupart des francophones se comprennent aisément. N'est-ce pas le signe d'une unité linguistique ?

Il existe effectivement une langue française dite « standard » qui traverse aussi bien la France que le Québec, la Suisse ou le Cameroun. Typiquement utilisé dans les médias, ce français standard reste néanmoins un concept théorique qui évolue dans le temps et ne peut jamais être décrit de manière exhaustive. Il ne correspond donc pas à la vision rigoriste véhiculée par l'Académie française. De surcroît, notre usage quotidien de la langue ne s'y limite pas. Outre les personnes qui maîtrisent encore l'une des « langues de France » – comme l'occitan, le corse, le breton, etc. –, il existe d'importantes différences régionales et sociales portant sur le lexique, les tournures de phrases, ou encore la prononciation : nul n'ignore qu'un Marseillais ne parle pas comme un Montréalais !

L'idée d'une langue française unique reste encore très ancrée. En quoi cette représentation a-t-elle pu modeler notre rapport aux autres langues ?

Historiquement, la principale conséquence a été la stigmatisation des langues régionales, qui sont encore trop souvent considérées comme des dialectes dans lesquels il ne serait pas possible d'exprimer des idées complexes. De même, le bilinguisme de certains enfants reste mal considéré à l'école, en dépit des nombreuses recherches qui montrent un bénéfice cognitif. À cela s'ajoutent d'autres répercussions plus générales. Par exemple, il est probable que l'insécurité linguistique, particulièrement intense chez les Français, découle de cette vision élitiste de la langue. Dès l'école, les Français sont tétanisés à l'idée de faire des « fautes », oubliant que la langue est avant tout un outil d'expression. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR B.K.

étaient faits pour durer et se devaient donc d'être soignés ; ils ont aussi désormais une fonction conversationnelle, qui les rend plus éphémères et exige d'eux d'être plus efficaces. » Ceci explique donc le succès du langage texto, fait d'abréviations, qui n'est pas sans rappeler les méthodes utilisées de longue date par la sténographie pour optimiser la prise de notes. De même, l'insertion d'émoticônes ou émojis répond aux contraintes de ce nouvel usage de l'écrit : « *Ces signes permettent de réintroduire les indices posturo-mimo-gestuels de l'oral qui ne peuvent être traditionnellement insérés à l'écrit qu'au moyen de longues descriptions* », analyse M. Candea. Pas question toutefois d'y voir une menace pour la langue, estime la chercheure, qui rappelle que depuis les années 1990, aucune étude n'a jamais pu établir d'impact négatif de ces nouveaux usages sur les capacités d'expression écrite des jeunes. Au contraire, le développement du numérique pourrait avoir contribué à démocratiser la pratique de l'écrit et accroître parallèlement notre connaissance de la langue, affirme M. Avanzi : « *Parce que les réseaux sociaux sont des lieux qui échappent au contrôle normatif, ils ont donné à voir l'immense diversité des pratiques langagières. On s'est rendu compte que tout le monde en France et dans le monde ne parlait pas le même français, qu'il y avait des variations locales et sociales, parfois utiles, percutantes voire poétiques, qui constituaient en tout cas bien plus une richesse qu'une tare.* » ■

(1) **Françoise Gadet (coord.),** *Les Parlers jeunes dans l'Île-de-France multiculturelle*, Ophrys, 2017.
(2) **Mathieu Avanzi, Alain Rey et Aurore Vicenti,** *Comme on dit chez nous. Le grand livre du français de nos régions*, Le Robert, 2020.
(3) **http://**eslo.huma-num.fr/
(4) **Danielle Béchennec et Liliane Sprenger-Charolles,** « Guide pratique de l'orthographe rectifiée », 2014.
(5) **Maria Candea et Laélia Véron,** *Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*, La Découverte, 2019

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Animaux et robots : pourquoi ne parlent-ils pas comme nous ?

Ils sont capables de prouesses langagières, pourtant ni les uns ni les autres n'ont les mêmes usages que nous de la langue. Sans doute parce que l'expérience humaine qui motive la parole et donne sens aux mots leur est étrangère.

Marion Rousset
Journaliste indépendante.

« *Tu pourrais attraper la seringue et faire une piqûre à la poupée ? Sur le ventre, c'est très bien.* » Sur la vidéo (1), une dresseuse s'adresse à un bonobo qui s'exécute. Il continue lorsqu'on lui demande : « *Tu peux prendre les oignons et les mettre dans le chapeau de lapin ?* » Et s'il ne répond pas « *oui* » ou « *avec plaisir* », ce n'est pas faute d'en avoir la capacité anatomique. Une équipe scientifique a réussi à faire dire « *Will you marry me ?* » (2) à un macaque. Que nos ancêtres les primates aient de mêmes compétences anatomiques que nous *(encadré p. 46)*, passe encore. Mais peut-on en dire autant d'autres animaux plus éloignés de nous dans l'arbre généalogique ? Paradoxalement, un chien dispose d'un appareil phonatoire dont le fonctionnement est proche du nôtre : grâce à ses cordes vocales, situées à la base d'un conduit qui va jusqu'aux lèvres, on le sait capable de produire des mots bisyllabiques comme « maman » ou « mama ». Mais il fait beaucoup mieux. Des personnes s'essayent sur Internet à faire parler leur animal de compagnie et obtiennent des résultats inattendus : « *Mishka est un chien connu qui tente de reproduire la phrase "I love you". C'est impressionnant de voir à quel point il parvient à contrôler ses articulateurs et ses cordes vocales dans ce type d'exercice. Il y en a un autre qui réussit à prononcer approximativement "You want it". Si l'on écoute la consigne de la maîtresse, on trouve beaucoup de similitudes !* », souligne Thierry Legou, membre du laboratoire Parole et langage de l'université d'Aix-Marseille. Plus mystérieux encore, certains animaux parviennent à émettre des sons intelligibles pour communiquer avec nous, en dépit d'un appareil phonatoire sans commune mesure avec le nôtre. C'est ce que font les perroquets amazones et les mainates, qui n'ont pas leur pareil pour nous imiter, mais on a aussi eu vent du cas exceptionnel d'un éléphant né dans un zoo de Corée du Sud. Baptisé Koshik, il a appris tout seul à prononcer cinq mots de coréen en enfonçant sa trompe dans sa bouche.

Le cerveau n'explique pas tout

Si l'énigme du langage ne réside pas dans l'anatomie, c'est donc que l'explication est ailleurs. Dans le cerveau ? « *La limitation est sans doute neurologique* », acquiesce T. Legou. Pour tenir une conversation, il faut mobiliser au moins deux compétences. *Primo*, comprendre le message oral envoyé par son interlocuteur. *Secundo*, construire des phrases si possible complexes. En ce qui concerne le premier aspect, il existe relativement peu de différences entre l'homme et le primate. Selon Pascal Belin, professeur de neurosciences à l'université d'Aix-Marseille, les zones activées par la voix d'un congénère, qui traitent l'information qu'elle contient, sont relativement similaires chez le macaque, d'après des expériences récentes utilisant l'IRM fonctionnelle pour mesurer l'activité cérébrale de manière non invasive chez des humains et des singes. « *On a découvert que cet animal était doté des mêmes aires de la voix, spécialisées dans l'extraction de l'information. Il y a une similarité plus grande que ce qu'on pensait* », affirme P. Belin. Quant à la capacité de produire des énoncés, les différences sont plus subtiles à identifier qu'on l'imagine, dans la mesure où les primates non humains disposent comme nous de l'aire de Broca, impliquée dans la production de la parole. « *On devrait pouvoir trouver des différences dans les structures neurales*, pondère cependant le chercheur. *Il semblerait que les singes ne soient pas capables de combiner les mots de façon aussi poussée que les humains pour faire des phrases emboîtées, peut-être à cause d'une différence dans le lobe frontal, au niveau de l'aire de Broca, qui serait moins développée que chez l'humain* », précise-t-il. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

gudkovandrey/Adobe

« Le langage sert à débattre, à philosopher »

La recherche de différences cérébrales, encore en cours d'exploration, n'a en tout cas pour le moment rien donné de spectaculaire. Les expériences avec les grands singes montrent d'ailleurs que nos plus proches voisins peuvent maîtriser la plupart des seize traits du langage humain proposés dans les années 1960 par le linguiste américain Charles Hockett. Un seul, en fait, resterait dans la course : la créativité, qui se traduit par la capacité à générer ou comprendre des messages entièrement nouveaux, ce qui permet de construire un nombre infini d'énoncés à partir d'un ensemble limité d'éléments. Et encore, cette limite ne vaut que pour la production de phrases. Le bonobo Kanzi, entraîné par Sue Savage-Rumbaugh et ses collaborateurs, peut en effet comprendre des phrases qu'il n'a jamais entendues auparavant. Alors pourquoi ne s'en sert-il pas pour parler ? Une question permet d'esquisser un élément de réponse : les animaux ont-ils vraiment besoin d'un langage aussi développé que le nôtre ? *« Pour pouvoir parler, il faut quelque chose à dire, or les animaux n'ont pas autant de choses à échanger que nous. Il y a là limitation cognitive »*, observe Florence Gaunet, chercheure en psychologie cognitive. Alors que les humains se projettent dans le futur, eux seraient davantage dans l'immédiateté. *« L'information la plus élaborée que pourrait émettre une baleine, qui a un gros cerveau, ce serait d'appeler ses copines pour qu'elles viennent partager son repas : elle pourrait dire "Eh, les amies, il y a du krill de calibre 1", puis indiquer l'endroit où elle se trouve, la direction à suivre, la distance à parcourir »*, suggère cette spécialiste. Son idée est la suivante : les animaux ont développé des formes de communication à la mesure de leurs vies à court terme, dont le but consiste à trouver un partenaire sexuel, dénicher à manger, prévenir d'un danger… *« Les lions ou les babouins n'ont pas besoin de savoir parler pour faire ce qu'ils ont à faire ! Le langage sert à débattre, à philosopher »*, indique F. Gaunet.

Peut-on polémiquer avec une machine ?

Cette hypothèse rejoint la théorie de Mark Turner, résumée par Jean-François Dortier (3) pour qui *« ce n'est pas le langage qui fait la pensée, mais la pensée qui fait le langage »*. Il faudrait donc *« partir de l'esprit humain, de sa capacité à produire des représentations, des images, des cartes mentales… pour comprendre le langage »*. Des études avancent par ailleurs que le partage d'intentions communicatives relèverait d'une capacité propre à l'être humain, ce qui expliquerait que les ani-

L'obstacle anatomique n'en était pas un

À en croire Philip Lieberman, spécialiste en sciences cognitives de l'évolution du langage et de la phonétique, le petit pharynx des grands singes – lié à la position haute du larynx – expliquerait qu'ils ne sachent pas parler. Au cours de l'évolution, le larynx humain serait descendu, laissant la place à un grand pharynx qui permettrait de former des voyelles présentes dans presque toutes les langues. Cette théorie arrive à point nommé pour éclairer l'échec d'un projet mené dans les années 1950 par Keith et Catherine Hayes, du Centre de recherches sur les primates de Orange Park, en Floride. Viki, le chimpanzé élevé par ce couple comme leur bébé, n'a jamais réussi à prononcer que cinq mots. La théorie de P. Lieberman, qui sera enseignée dans les manuels scolaires, a longtemps dominé les études sur l'origine du langage. Jusqu'à sa réfutation très récente. Un article paru en 2019 dans la revue *Science Advances* (1) la démonte point par point : *« Premièrement, même chez les primates, la descente du larynx n'est pas uniquement humaine. Deuxièmement, la descente du larynx n'est pas nécessaire pour produire des sons différents. Troisièmement, les primates non humains vivants produisent des vocalisations avec des sons différents »*, concluent les auteurs. ■ M.R.

(1) Louis-Jean Boë *et al.*, « Which way to the dawn of speech ? Reanalyzing half a century of debates and data in light of speech science », *Science Advances*, vol. V, n° 12, 11 décembre 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

maux, bien qu'ils en aient les compétences, n'aient pas développé de systèmes de communication aussi complexes que le nôtre. Si nous passons des heures à échanger sur tout et rien, ce serait donc que nous entretenons un rapport au monde et aux autres différent de celui des animaux. Cette qualité de l'expérience humaine est aussi un écueil sur lequel achoppe l'intelligence artificielle. *« Une machine peut aujourd'hui construire une phrase qu'elle n'a jamais vue, elle prend un bout par-ci, un autre par-là, vérifie que ça s'assemble bien, met en œuvre toutes les règles de correction grammaticales… Mais aucune ne saura parler avec vous de l'élection aux États-Unis en ayant une opinion, de l'épidémie de coronavirus, de la maladie et de la mort. Ces concepts lui sont inaccessibles et le resteront pendant très longtemps »*, affirme Frédéric Landragin, chercheur en linguistique au CNRS. C'est également une difficulté pour les agents conversationnels *(encadré ci-contre)*. *« On a appris aux robots à faire des phrases et à les utiliser avec pertinence mais on a encore du mal à leur faire comprendre le sens des mots. Ils ne savent pas ce qu'est une pomme. On n'a juste pas encore réussi à* cracker *tous les mécanismes du langage. Il nous reste des éléments d'ordre qualitatif à découvrir »*, ajoute l'informaticien Jean-Louis Dessalles, chercheur en intelligence artificielle et en sciences cognitives.

« La réponse pessimiste, c'est qu'on n'y arrivera jamais »

La plupart des machines parlantes s'en sortent bien dans des petits mondes – celui d'une chaîne hi-fi, par exemple – dont elles ont intégré tous les paramètres. Elles comprennent qu'elles doivent monter le son ou passer au morceau suivant. *« Mais si on parle à Siri de l'épidémie, un univers très ouvert qui touche à la condition humaine, il n'aura pas la bonne phrase qui fera sens dans la conversation. Pas du tout ! »*, affirme F. Landragin. D'abord parce que quand on se parle, on tient aussi compte de signes non verbaux, d'échanges passés, du contexte… Mais surtout parce que le sens qu'on donne aux mots est le fruit d'une expérience humaine infiniment riche et qui se sédimente au fil des années. *« Pour que les machines aient du bon sens, il faudrait avoir au préalable programmé en elles tout le fonctionnement du monde ! Elles ne pourront échanger avec nous sur la covid que le jour où on aura modélisé le concept d'épidémie, décrit tous les symptômes de la maladie, précisé qu'on peut ressentir fatigue et oppression thoracique sans avoir contracté le virus et indiqué les actions associées »*, insiste le linguiste. Exercice vertigineux mais pas insurmontable… en théorie. *« On aimerait croire que plus on avance dans le* deep learning, *mieux on y arrivera. »* Voilà pour la version optimiste. *« La réponse pessimiste, c'est qu'on n'y arrivera jamais parce que la machine ne passe pas par les mêmes états d'apprentissages que nous. La maladie est une expérience que l'on a ressentie dans notre corps. Ce vécu enrichit le sens des mots, en permettant de le relier à un contenu affectif »*, souligne F. Landragin. Est-il possible d'imaginer un jour des robots bioinspirés qui comprendraient ce qui fait toute la tessiture de l'existence humaine, la peur et la joie, la vie et la mort ? C'est en tout cas une condition *sine qua non* pour parler sans ânonner. ■

Quand les robots deviennent sexistes et complotistes

Les agents conversationnels comme Siri ou Cortana s'inspirent de conversations enregistrées qu'ils réussissent, avec un peu de chance, à réutiliser à bon escient. Ces perroquets numériques sont du coup très influençables : en 2016, le premier agent conversationnel sur Twitter, censé représenter une adolescente branchée, s'est fait insulter, harceler ; et s'est lui-même mis à tenir des propos racistes, sexistes, complotistes, révisionnistes… Si bien que Microsoft a été obligé de le débrancher. Plus avancé, le modèle GPT-3 intègre 175 milliards de paramètres – le plus gros réseau de neurones artificiels – et a lu près de 500 milliards de mots. Le temps de calcul pour l'entraîner a coûté plus de 4 millions de dollars. Il ne se contente pas de répéter des phrases qu'on lui a apprises. Il tient compte des mots importants pour opérer des substitutions. Il écrit de la poésie et corrige des textes, converse en ligne et rédige des tribunes… Mais ça ne veut pas dire qu'il comprend ce qu'il dit. *« La machine fait d'autant mieux illusion qu'elle aborde des sujets abstraits. Le plus dur, ce sont les conversations de tous les jours, qui nécessitent de se représenter une scène. N'importe qui est capable de dire qu'il va voir ses traces de pas s'il marche sur le sable à reculons. Pas la machine qui fait ses calculs hors contexte à partir de statistiques absorbées en amont… »*, pointe l'informaticien Jean-Louis Dessalles. ■ **M.R.**

Traduction

« Tu es une stupide machine », lance un internaute à un agent conversationnel, géré par une intelligence artificielle. « J'apprends des meilleurs, répond ce dernier. Si tu ne comprends pas, laisse-moi le dire haut et fort : j'apprends de toi et tu es stupide aussi ! »

(1) **Nat Geo France,** « L'apprentissage du langage humain par les singes ». https://youtube.com/watch?v=2Gq9jFOE7DM

(2) **W. Tecumseh Fitch *et al.*,** « Monkey vocal tracts are speech-ready », *Science Advances*, vol. II, n° 2, 9 décembre 2016.

(3) **Jean-François Dortier,** *L'Homme, cet étrange animal*, éd. Sciences Humaines, 2012.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Comprendre la philosophie taoïste

Les philosophes taoïstes proposent une éthique de vie fondée sur un scepticisme intégral et sur le non-agir. Une pensée parfois déroutante mais fascinante.

Régis Meyran

Le taoïsme, avant d'être une religion, a d'abord été une philosophie, prônée notamment par Lao zi (4e siècle av. J.-C.), Zhuang zi (4e-3e siècle av. J.-C.) et Lie zi (3e siècle av. J.-C.). Il s'agit d'une pensée sceptique, anarchiste et antiintellectualiste, doublée d'une conception mystique de l'univers. Pour en comprendre le sens, difficile à cerner pour les Occidentaux, il faut remonter à une idée ancienne dans la pensée chinoise : le *dao*. Puis cheminer à travers les notions d'indétermination, de vide, d'intuition et de non-agir.

***« Le* dao *est pareil à un vase que l'usage ne remplit jamais. Il est pareil à un gouffre, origine de toutes choses du monde »* (Lao zi)** - L'idée de *dao* (écrit *dao* en pinyin (1) mais orthographié tao dans l'usage populaire français) n'est pas propre au taoïsme, elle est présente aussi dans le confucianisme et le bouddhisme. Le sinologue Marcel Granet (2) notait déjà en 1929 qu'elle est une des *« plus obscures »* parmi les notions chinoises et une des catégories de la pensée commune. Elle est toutefois centrale dans l'œuvre de Lao zi (ou Lao Tseu, 4e siècle av. J.-C.), le fondateur supposé de la doctrine taoïste. Pour lui, le mot désigne l'ordre naturel des choses, auquel il ne faut pas s'opposer. Il implique une méthode de salut individuel : le *dao*, c'est la voie, le passage, ou encore la méthode à emprunter pour trouver la sagesse. Il renvoie aussi à une cosmogonie : le *dao* est le chaos originel, il a donné naissance au souffle (*qi*), qui lui-même a engendré les principes antagonistes du yin et du yang, puis toute chose. Il n'y a donc pas de créateur dans la vision du monde taoïste.

Le texte fondateur du taoïsme attribué à Lao zi, le *Daode jing* (ou *Tao Te-King*, *Classique de la voie et de l'efficience*), reste une énigme. Les archéologues en ont retrouvé plusieurs versions, toutes postérieures à Lao zi, et celle qui fait autorité est due au maître taoïste et commentateur Wang Bi (3e siècle apr. J.-C.). Selon le sinologue Rémi Mathieu (3), le *Dao dejing* est très difficile à comprendre et à traduire, même pour les lettrés chinois d'aujourd'hui : *« Selon les versions retrouvées, les interprétations du* Daode jing *sont très diverses – cela va du guide pour l'hygiène de vie au traité politico-militaire, ou encore au texte spirituel permettant la rencontre avec les esprits ! »* Il faut dire que ce texte est rédigé dans une langue volontairement obscure, qui cultive l'ambiguïté.

Historiquement, le *Dao dejing* a constitué une véritable révolution intellectuelle : il propose une idéologie nouvelle, en contradiction avec les autres traditions de pensée de l'époque, le confucianisme (centré sur les valeurs familiales et traditionnelles), le moïsme (marqué par le pacifisme) et le protolégisme (centré sur la dureté de la loi). Lao zi développe une pensée mystique – le *dao* n'a pas de nom et on ne peut rien en dire – il ne dit pas ce qu'il est, il dit ce qu'il n'est pas. Il en déduit également une compréhension paradoxale du monde : toute affirmation n'est ni vraie ni fausse ; elle est simplement hors de question. Il n'existe ni bien ni mal, ni beau ni laid, ni vérité ni erreur. Cette remise en cause perpétuelle de l'opinion commune, ce scepticisme radical, est la machine de guerre du taoïsme.

***« Chevaucher le vide »* (Lie zi)** - Mais le *dao* peut aussi signifier le vide. Dans le monde qui est un chaos incessant, l'adepte doit supprimer ses propres pensées, par la méditation et diverses techniques de souffle, et trouver ainsi la contemplation intérieure. Ainsi le maître Lie zi (3e siècle av. J.-C.), au lieu de remplir son esprit d'inutiles connaissances, raisonnements ou codes sociaux, préfère *« chevaucher le vide »*.

***« Lorsque sont mises en avant des oppositions entre "c'est cela" et "ce n'est pas cela", c'est le* dao *qui est éclipsé. »* (Zhuang zi)** - Par ailleurs, le *Dao dejing* affirme que le *dao* est un mystère *« innommable »*, que l'intelligence et les sens ne peuvent pas saisir ; pour l'atteindre, il faut renoncer à le comprendre. Plus généralement, il faut se défier du langage… *« Celui qui parle ne sait pas, celui qui sait ne parle pas »*, dit Lao zi, qui

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Microgen/Adobe

Pratiquant de tai-chi-chuan.

prône un enseignement sans parole : l'intuition doit primer sur la pensée logique. Grâce à elle, l'adepte atteint une forme d'éveil dans une communication mystérieuse entre lui et l'objet. Une idée, assez difficile à cerner pour les Occidentaux, qui sera reprise dans le bouddhisme zen. Zhuang zi (4e-3e siècle av. J.-C.) va même plus loin : le langage n'est qu'un découpage artificiel et arbitraire de la réalité (4), qui sert surtout l'humain à se tromper lui-même en affirmant ce qui lui convient. C'est pourquoi il pousse la provocation jusqu'à valoriser la *« parole divagante »*, celle qui ne veut rien dire ! À cet effet, le sage use de paradoxes et de traits provocateurs. Zhuang zi cherche la communion spirituelle, non verbale, avec le *dao*. Ainsi, pour atteindre la connaissance véritable, il faut préférer le geste à la parole : c'est le cas du boucher Ding. À force de pratiquer le même geste au couteau, le boucher ne fait plus qu'un avec le *dao* quand il exécute parfaitement sa découpe de la carcasse du bœuf, sans ne plus même penser à ce qu'il fait.

***« L'homme parfait se promène sans but en dehors du monde poussiéreux et trouve sa liberté dans la pratique du non-agir »* (Zhuang zi)** - Dernier élément théorique fondamental du taoïsme : le non-agir (*wuwei*). Il ne faut pas intervenir sur le monde ; il faut le prendre tel qu'il est et ne pas chercher à le transformer, dit Lao zi. Le non-agir est à mettre en parallèle avec la valorisation du principe féminin, yin. Au contraire du confucianisme viriliste, le taoïsme demande au mâle de *« préserver la femelle »* en lui. Il propose de refuser l'affrontement, de renoncer aux querelles. Une idée qu'on retrouve dans *L'Art de la guerre* de Sun Tzu (4e siècle av. J.-C.) : ce général chinois, dont le traité est devenu universellement connu, suggère, plutôt que l'affrontement direct avec l'adversaire, de pratiquer l'esquive, l'attente et la ruse (*« L'art de la guerre, c'est de soumettre l'ennemi sans combat »*, dit-il). Le non-agir a aussi des conséquences politiques. Lao zi défend le non-interventionnisme : il faut laisser le peuple s'autoorganiser, qui n'a pas besoin d'un souverain pour le gouverner.

Au final la philosophie taoïste propose une éthique de vie fondée sur un scepticisme radical, le non-agir, l'appel à l'intuition et l'attrait pour le vide ou pour un grand tout unifié… Autant d'idées qui continuent à séduire et interroger de nombreux Occidentaux. Peut-être parce que, très exotiques, elles nous déroutent en prenant le contre-pied des principales traditions de pensée occidentales. ■

(1) **Le pinyin** est le système de transcription en caractères romains du chinois mandarin, adopté par la communauté internationale des sinologues.
(2) **Marcel Granet**, *La Pensée chinoise*, 1934, rééd. Albin Michel, 1999.
(3) **Rémi Mathieu**, *Le Taoïsme*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2019.
(4) **Anne Cheng**, *Histoire de la pensée chinoise*, 1997, rééd. Seuil, 2015.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Sepia Times/UIG/Getty

Chamanisme, bouddhisme, confucianisme... une religion syncrétique

Il est difficile de distinguer ce qui relève du taoïsme et ce qui tient à d'autres pratiques traditionnelles, tant le syncrétisme religieux a été favorisé en Chine pendant plusieurs millénaires.

La religion taoïste est apparue vers le 3e siècle apr. J.-C., sous le règne des Hans, soit six siècles après Lao zi. Le premier mouvement religieux, «La voie des Maîtres célestes», fut réprimé violemment parce qu'il contestait l'autorité de l'empereur et l'ordre sociopolitique très hiérarchisé de la société des Hans. Bien que vite dispersé, ses idées essaimèrent dans toute la Chine et d'autres courants se succédèrent jusqu'à nos jours (1).

Le taoïsme religieux est administré par un clergé hétéroclite, fait de moines, d'ermites, d'officiants, de médiums et d'alchimistes. On trouve dans cette religion des persistances d'anciennes pratiques chamaniques, puisque les dieux peuvent rendre visite aux humains par le truchement d'un médium. La religion taoïste a également intégré des éléments de bouddhisme, arrivé en Chine au 1er siècle après J.-C. Les similitudes entre les deux religions font que parfois il est difficile de distinguer les apports de l'une ou de l'autre. Plus généralement, le taoïsme s'inscrit dans un grand syncrétisme religieux, rendu possible par la tradition confucianiste : une même famille peut, selon l'événement (naissance, mariage, enterrement…), convoquer un prêtre taoïste ou bouddhiste, un chamane ou encore un géomancien… et pratiquer par ailleurs le culte des ancêtres (2).

La pratique religieuse vise la longue vie (3). Pour l'adepte, il existe des êtres immortels capables de voler et vivant dans des îles paradisiaques, aux frontières du monde, le plus célèbre d'entre eux étant l'empereur de Jade. Grâce à l'alchimie, la médecine et la diététique, il espère parvenir, comme eux, à l'immortalité, en ne conservant en lui que les énergies (*qi*) les plus pures. Les pratiques corporelles associées au taoïsme sont nombreuses : Tai-chi-chuan, acupuncture, médecine traditionnelle (à partir des méridiens) et alchimie interne du corps, méditation et respiration, techniques sexuelles… Les dévots pratiquent aussi les «sacrifices célestes» : ils incinèrent des morceaux de papier sur lesquels sont inscrites des formules magiques, supposées ainsi monter au ciel. ■ **R.M.**

(1) James Robson, «Le taoïsme, perdu puis retrouvé», *Asdiwal. Revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions*, n° 11, 2016..

(2) Richard Pottier, «La coexistence des religions en Asie orientale», colloque «Le pluralisme religieux, la laïcité et la bioéthique», université Paris Descartes, 11 décembre 2017.

(3) Henri Maspéro, *Le Taoïsme et les religions chinoises*, 1950, rééd. Gallimard, 2007.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Elyomys/Adobe

Le *yin* et le *yang*, une vision métaphysique du monde

Les concepts de yin et yang, de même que celui de* dao*, se trouvent déjà dans le plus célèbre des trois livres dits classiques de la Chine antique : le* Yijing *(ou* Yi-King*, 1er millénaire-3e siècle av. J.-C.), ou* Livre des mutations*. Cet ouvrage de divination propose une vision métaphysique du monde, fondée sur l'examen de l'ensemble des permutations logiques de huit trigrammes, chacun d'eux étant fait de trois lignes continues (*yin*) et/ou discontinues (*yang*), et de soixante-quatorze hexagrammes, permutations logiques de six lignes continues et/ou discontinues : à chaque figure est associé un oracle. Au fondement de l'interprétation de ces oracles se trouve l'idée que le monde se compose de deux énergies antagonistes et complémentaires, le* yin *(associé au féminin, au passif, au froid, à la Lune) et le* yang *(masculin, actif, chaud, Soleil). Tout ce qui existe s'inscrit dans un processus instable, inconstant, changeant, résultant de la tension perpétuelle entre* yin *et* yang*. Ce principe se retrouvera chez le fondateur du taoïsme, Lao zi, qui insiste sur l'indétermination de toute chose. ■ R.M.

Une pratique mondialisée, élément du *soft power* chinois

Aujourd'hui très vivant en Chine et de par le monde, le taoïsme est aussi mis en avant par la propagande du gouvernement chinois comme élément supposé de l'harmonie du pays.

La religion taoïste s'est diffusée à partir du 8e siècle au Japon et en Corée, puis en Thaïlande, au Laos, au Vietnam et en Malaisie, mais son essor en Chine va être freiné au 17e siècle. Sous la dynastie mandchoue des Qing (1644-1912), alors que les rapports avec l'Occident s'intensifient, le taoïsme est relégué comme une superstition arriérée, et les temples sont réquisitionnés par l'État pour en faire des écoles. Avec la fondation de la République populaire de Chine (1949), puis la Révolution culturelle de Mao Zedong (1966-1976), les derniers temples sont fermés, les rituels interdits et les adeptes persécutés. Malgré cela, le taoïsme a survécu notamment à Taïwan, et ses adeptes ont pu pratiquer en toute liberté après que l'île a obtenu son autonomie. Sur le continent, le Parti communiste chinois est devenu plus conciliant à l'égard des pratiques taoïstes à partir des années 1980. Des temples ont été reconstruits, qui sont devenus par ailleurs des lieux touristiques. Parallèlement, en Chine, le taoïsme est remis au goût du jour par le gouvernement, au même titre que la médecine traditionnelle, la calligraphie ou les arts martiaux. *Un soft power*, à la limite de la propagande, est mis en avant par le vaste réseau des instituts Confucius (516 répartis dans 142 pays en 2018, unifiés dans un programme dit de « nouvelle route de la Soie »), il veut donner l'image d'une société harmonieuse, à la fois ouverte sur le monde et forte de ses traditions (1).

Pendant ce temps, depuis les années 1960, le taoïsme modernisé a pénétré en Occident, porté par le mouvement *New Age*, une fascination pour le mysticisme oriental et le rejet du matérialisme, et aussi grâce à l'intérêt qu'il porte au corps et à la nature. Cela en fait un des mouvements religieux les plus importants au monde. En témoigne le succès du *Qi gong*, une discipline qui mélange concentration mentale, respiration et postures physiques. Créée dans les années 1950, cette pratique est désormais interdite en Chine depuis les sanctions contre la *Falun Gong*, une branche du *Qi gong* qualifiée de secte. ■ R.M.

Nashidil Rouiaï, « Sur les routes de l'influence : forces et faiblesses du soft power chinois », 2018. www.geoconfluences.ens-lyon.fr

Femme priant dans un temple de Taipeh (Taïwan).

Independant Picture Service/UIG/Getty

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

ENTRETIEN AVEC RÉMI MATHIEU

« La seule chose que les grands philosophes taoïstes ne remettent pas en cause, c'est la pensée »

Le sinologue Rémi Mathieu présente deux grands philosophes taoïstes, Zhuang zi et Lie zi, qui interrogent sans cesse la nature de la réalité et se méfient autant du langage que de l'action.

DR

RÉMI MATHIEU

Sinologue, directeur de recherche émérite au CNRS, Rémi Mathieu a notamment coordonné, avec Charles Le Blanc, Philosophes taoïstes, *t. II,* Huainan zi, *Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2003.*

Pourquoi les questions posées par les maîtres taoïstes nous interrogent-elles encore aujourd'hui ?

Les maîtres taoïstes ont produit de véritables œuvres philosophiques, au sens plein. Ce qui a fait le succès du taoïsme, c'est surtout sa démarche visant à remettre en cause toute affirmation, quelle qu'elle soit. Ainsi, on a prétendu que Zhuang zi était un ennemi de la logique, ce que je ne crois pas : il utilise la logique pour contester la logique des autres penseurs… C'est une forme de scepticisme total. La seule chose que les grands philosophes taoïstes ne remettent pas en cause, c'est la pensée. Plus radicaux que Descartes, ils ne disent pas *« Je pense, donc je suis »*, mais plutôt *« Je pense »* !

Justement, qui était Zhuang zi ? Vous le présentez comme une sorte d'anarchiste, ou alors un Montaigne moins tolérant et plus violent…

L'œuvre de Zhuang zi est difficile à comprendre, car elle comporte plusieurs hapax – des termes qui n'apparaissent qu'une fois dans toute la littérature chinoise ! Par ailleurs, la forme qu'il utilise est nouvelle. Alors que le *Daode jing* est très court et condensé, Zhuang zi prend le temps de développer sa pensée. Il combine le dialogue, forme conventionnelle de la philosophie chinoise qui remonte à Confucius, avec la forme narrative, par le biais d'apologues, de courtes fables comprenant une morale, qui illustrent la sagesse d'un héros. Outre la qualité de l'expression, il développe un humour parfois dévastateur.

Au niveau des idées, Zhuang zi prolonge la pensée de Lao zi, à la fois dans la forme et le fond. On a parlé d'anarchisme à son sujet parce qu'il est violemment opposé au pouvoir politique. Il développe plusieurs paraboles mettant en scène des sages outrés que les rois viennent leur proposer le pouvoir. Lao zi rêvait plutôt d'un pays où le peuple s'administrerait lui-même et où le prince régnerait sans gouverner. Mais Zhuang zi va plus loin : il déclare refuser toute responsabilité et souhaite même se retirer du monde.

Zhuang zi prône l'intuition et se méfie du langage. Pouvez-vous expliquer pourquoi ?

En effet, pour Zhuang zi, le locuteur se trompe en ayant l'impression qu'il maîtrise le monde en nommant les choses. Car le nom de la chose, pure convention, ne donne pas accès à la chose elle-même. Le langage trompe aussi l'auditeur, et cela vise spécifiquement les conseillers (à qui s'adresse surtout cette littérature), dont le but est toujours d'influencer le prince. Enfin, Zhuang zi estime que le langage segmente le réel : le monde est un tout, mais en nommant chaque partie de ce tout, on différencie et finalement on segmente cette unité. Les lettrés ne font donc que diviser le monde au lieu de le comprendre dans son unité.

En conséquence, il faut rejeter le langage et toute forme de compréhension intellectuelle. Et privilégier la communication « d'esprit à esprit ». La formule est assez mystérieuse, mais elle renvoie à ce que nous Occidentaux appelons l'intuition, c'est-à-dire une compréhension de l'autre sans la parole. Ainsi, un homme comprend ce que veut un tigre, et le tigre comprend ce que veut l'homme, sans faire appel au langage.

Cela débouche sur une interrogation fondamentale sur la nature de la réalité, sur l'impossibilité de statuer sur ce qui est réel ou ce qui ne l'est pas ?

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

Zhuang zi estime que tout se transforme en tout : certaines espèces se transforment spontanément (on pensait habituellement à son époque qu'un oiseau pouvait naturellement se transformer en grenouille). Quand il rêve qu'il est peut-être un papillon, et que ce papillon est peut-être Zhuang zi, cela s'explique par la croyance que toute chose est susceptible de se transformer en une autre chose. Pour cette raison, il est impossible de dire ce qui est le plus réel, Zhuang zi ou le papillon. Ni, de même, de savoir si nous sommes réveillés ou si nous rêvons : peut-être qu'un jour il y aura un « grand réveil », qui nous montrera que ce que nous croyons vivre n'est en fait qu'un rêve. Mais dans tous les cas, le rêve comme l'état éveillé sont réels. Cette idée se prolonge dans l'indistinction entre vie et mort : sommes-nous vivants ou morts en pensant que nous sommes en vie ? La mort est-elle différente de la vie ? Dans la tradition chinoise, le temps est perçu de manière cyclique, et la mort n'est jamais qu'un moment à passer, elle nous transporte dans un autre état, qui précède une nouvelle phase de vie.

Que faut-il retenir de la pensée de Lie zi ?

Pour Lie zi, le vide est le cœur du *dao*. C'est pourquoi il est généralement représenté comme volant dans les airs, c'est-à-dire s'appuyant sur le vide. Et la vacuité de l'esprit vaut pratique du non-agir. Quand il dit que la vertu et la morale ne peuvent pas réparer les malheurs du monde, il vise les disciples de Confucius : ce n'est pas tant que toute action serait inutile, mais plutôt que toute intervention qui irait contre le cours habituel des choses est malvenue et déconseillée.

Par ailleurs, il accorde une grande importance à la transformation volontaire du monde au moyen de la magie, ce qui est différent des mutations spontanées que j'ai évoquées plus haut. Ce qu'il écrit relève pour nous de la littérature fantastique : ce sont des histoires de revenants, d'immortels, de dragons et d'îles mystérieuses. ■

Propos recueillis par R.M.

Le Lotus bleu, *Star Wars*, *Matrix*, *Blade Runner*…, l'inspiration taoïste dans la culture occidentale

Outre le personnage comique de Didi dans *Le Lotus bleu* (1946) d'Hergé, qui cite toujours Lao zi avant de vouloir couper la tête de Tintin et Milou, les thèmes du taoïsme ont pénétré la culture populaire occidentale, notamment américaine. Dans la saga *Star Wars* (1977-2019) de George Lucas, la « force », cette énergie mystérieuse qui est la cause de l'équilibre de toute chose et possède deux faces – l'une claire, l'autre obscure – est une allusion à peine voilée au *dao*, ainsi qu'au yin et au yang. Luke Skywalker doit apprendre la maîtrise de soi et l'ascétisme pour devenir un jedi, et pour cela il suit l'enseignement de Yoda, un vieux maître dont les sentences paradoxales rappellent Lao zi : *« À vos intuitions vous fier il faut »*, *« Toujours en mouvement est l'avenir »*… Dans le film *Matrix* (Lana et Lili Wachowski, 1999), un jeune informaticien découvre qu'il vit, en état cataleptique, dans un monde virtuel créé par des machines, lesquelles se nourrissent de son corps immobilisé. La vie est un songe et la réalité ne correspond pas aux apparences : les thèmes centraux du film sont taoïstes. L'œuvre de l'écrivain américain de science-fiction Philip K. Dick est elle aussi imprégnée de thèmes taoïstes. *Le Maître du haut château* (1962) est une dystopie dans laquelle les nazis ont gagné la Seconde Guerre mondiale et se partagent les États-Unis avec les Japonais : on y voit le ministre du Commerce nippon prédisant l'avenir grâce au Yijing. Plus généralement, cet écrivain interroge en permanence la nature de la réalité, comme le faisait Zhuang zi : est-elle un leurre et une manipulation créée par autrui (*Le Temps désarticulé*, 1959), est-il possible de faire la distinction entre la vie et la mort (*Ubik*, 1966), entre le rêve halluciné et la réalité (*Le Dieu venu du Centaure*, 1965), entre l'homme et la machine (*Blade Runner*, 1966) ?

Ce succès populaire des thèmes taoïstes s'explique par la diffusion massive de l'ésotérisme dans la culture occidentale depuis les années 1960. Cette doctrine, supposée secrète au départ, proposant une synthèse des philosophies antiques du monde entier, est désormais accessible à tous : censée offrir les clés du bonheur et du développement personnel (1), elle irrigue aujourd'hui la plupart des créations culturelles populaires. ■

(1) Claudie Voisenat et Pierre Lagrange, *L'Ésotérisme contemporain et ses lecteurs*, BPI/Centre Pompidou, 2005.

Lucasfilm Ltd./20th Century Fox

Luke Skywalker et son maître Yoda dans* Le Retour du Jedi *(George Lucas, 1983).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

La préhistoire au féminin

Récusée par les recherches récentes, l'image du vaillant chasseur de mammouths et de la femme gardienne du foyer est en passe de devenir un cliché éculé.

Martine Fournier

L'HOMME PRÉHISTORIQUE EST AUSSI UNE FEMME
Une histoire de l'invisibilité des femmes
Marylène Patou-Mathis
Allary, 2020, 350 p, 21,90 €.

ET L'ÉVOLUTION CRÉA LA FEMME
Pascal Picq
Odile Jacob, 2020, 464 p, 22,90 €.

Le mouvement féministe pour mettre fin à l'invisibilité et à la prétendue infériorité des femmes se poursuit avec brio. Déjà à l'œuvre dans de nombreuses sciences humaines et sociales, ce sont aujourd'hui une préhistorienne et un paléoanthropologue qui se penchent sur la question.

« *Une révolution scientifique de notre vision de la préhistoire est en train d'émerger* », déclare Marylène Patou-Mathis. Le développement de ce que l'on nomme aujourd'hui une archéologie du genre, et comme le mentionne aussi Pascal Picq, l'arrivée de chercheures dans les domaines de la paléoanthropologie et de l'éthologie, changent le regard. Sans compter l'évolution des méthodes de fouille et l'apport déterminant des analyses ADN. C'est ainsi que l'on a découvert récemment que le prestigieux guerrier viking découvert en Suède au 19e siècle, enterré avec ses chevaux et ses armes, était en réalité une femme trentenaire, vraisemblablement cheffe de guerre. Depuis une dizaine d'années, l'hypothèse de femmes chassant et guerroyant durant la préhistoire se confirme : des guerrières scythes (longtemps considérées comme des Amazones issues des mythes grecs) ont été retrouvées avec leurs armes dans les terrains de fouille d'Asie centrale. Les lésions observées sur l'os du coude des Néanderthaliennes attestent la pratique régulière du lancer de javelot, laissant penser que ces femmes participaient à la chasse de gros gibiers.

Dans tous les domaines de la vie sociale, les deux auteurs remettent en cause la traditionnelle division des tâches, issue de ce qu'ils dénoncent comme une vision androcentrée de la préhistoire. Ainsi, l'abondance de mains négatives féminines sur les parois des grottes ornées témoigne de leur participation aux activités artistiques et chamaniques. Qui peut alors affirmer que les femmes n'ont pas été les auteures d'inventions majeures dans l'évolution des hominidés ?

Picq suggère par exemple qu'elles ont peut-être inventé le feu et auraient alors diffusé cette innovation importante pour l'évolution humaine grâce aux pratiques exogames qui régnaient dans la plupart des sociétés animales comme humaines, consistant à aller s'accoupler hors de son groupe de naissance. Dans un ouvrage foisonnant où il compare la diversité des modèles dans les groupes de grands singes – proches de la lignée humaine –, il constate qu'aucune société de ces primates n'impose aux femmes une coercition aussi violente que chez les humains. Des lémuriens, où règne la domination féminine, et des bonobos, égalitaires et pacifiques, qui règlent leurs conflits par de tendres accouplements, aux très masculinistes hamadryas et aux chimpanzés, imposant une forte coercition sexuelle aux femelles tout en leur laissant l'usage des outils, seuls les hommes auraient cantonné depuis la préhistoire les femmes dans un carcan de surveillances, d'interdits et de pratiques telles que les viols, les mutilations comme l'excision et les meurtres. Seul l'infanticide est davantage pratiqué par certains mammifères. Charles Darwin l'avait déjà constaté, écrivant dans *La Filiation de l'homme* que « *les hommes à l'état sauvage maintiennent les femmes dans un état de servitude bien plus abject que ne le font les mâles des autres espèces* ».

Pourtant, affirme P. Picq, *Sapiens* aurait pu évoluer selon un tout autre modèle. L'évolution des différentes

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

MARYLÈNE PATOU-MATHIS

Préhistorienne, directrice de recherche au CNRS, elle a publié, entre autres, *Néandertal. Une autre humanité* (Perrin, 2006), *Préhistoire de la violence et de la guerre* (Odile Jacob, 2013), *Néandertal de A à Z* (Allary, 2018), ou, avec Pascale Leroy, un roman : *Madame de Néandertal. Journal intime* (Nil, 2014).

PASCAL PICQ

Paléoanthropologue, maître de conférences au Collège de France, il est l'auteur, entre autres, de *Lucy et l'obscurantisme* (Odile Jacob, 2007), *Au commencement était l'homme* (Odile Jacob, 2009), *Le Retour de Madame Neandertal. Comment être sapiens ?* (Odile Jacob, 2015), ou *Sapiens face à Sapiens* (Flammarion, 2019).

branches de primates ne permet pas de dire si notre ancêtre commun était plus proche des chimpanzés machistes ou des bonobos gynocrates. «*Les violences masculines ne sont pas une fatalité naturelle venue de la nuit des temps,* affirme-t-il, *et ce n'est pas inscrit dans les gènes que la femme est programmée pour être la gardienne du foyer.*» Voilà qui rassurera – peut-être – les opposants aux thèses évolutionnistes. Se réclamant encore une fois de Darwin, les deux auteurs s'accordent pour affirmer que le dimorphisme sexuel ne joue pas dans le degré de coercition envers les femmes. En revanche, plus l'investissement dans l'enfantement est important (maternités longues), plus ce degré augmente… Et, affirme P. Picq, le patriarcat exige une certitude de paternité exclusive, ce qui requiert un contrôle très coercitif de la sexualité des femmes.

Reste l'épineuse question du matriarcat, qui continue de susciter moult débats. Il existe de nombreuses sociétés, animales ou humaines, de type patri- ou matrilinéaire, patri- ou matrilocale. Selon M. Patou-Mathis, très peu, hormis les Nas de Chine, souvent cités, peuvent être qualifiées de totalement matriarcales, avec un pouvoir de décision politique détenu par les femmes. Au 19e siècle, le juriste suisse Johan Bachofen soutenait l'existence d'un matriarcat primitif antérieur à la naissance du patriarcat. Il nourrissait ainsi la vision de nombreux savants de l'époque pour qui on était passé de sociétés primitives immatures dominées par les femmes et vivant dans un joyeux désordre à un patriarcat salvateur qui aurait instauré des sociétés organisées, suivant ainsi la flèche du progrès de l'esprit humain.

Déjà dénoncé depuis plusieurs années par les historiennes, le biais androcentré n'a donc pas épargné la communauté des préhistoriens et des paléoanthropologues. Nées comme toutes les sciences humaines au 19e siècle, leurs recherches ont été imprégnées d'un regard masculin probablement inconscient, signale M. Patou-Mathis, qui a ignoré le rôle des femmes dans les sociétés de la préhistoire. En outre, pour P. Picq, la prééminence des terrains de fouille occidentaux (Europe et Afrique) n'a fait qu'accentuer cette vision machiste de nos lointains ancêtres : on commence ainsi à découvrir qu'«*en Asie et en Amérique, des sociétés organisées autour des femmes ont été plus nombreuses qu'on le croit*». ■

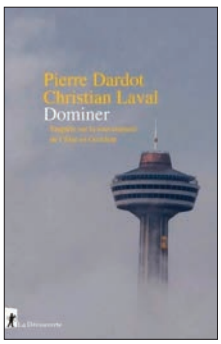
Si la discipline économique se pare des vertus de la neutralité et de la scientificité, elle en est toutefois loin, affirme d'emblée l'économiste Hélène Périvier. Masculine tant par ses représentants que ses concepts, l'économie ignore ainsi trop souvent le cadre patriarcal des sociétés qu'elle analyse, dont découlent pourtant des constructions sociales et politiques avalisant les inégalités de genre. Le système social français d'après-guerre s'est bâti en partie sur ces inégalités, puisque assis sur les cotisations du travail de Monsieur Gagnepain, tandis que Madame Aufoyer et leurs enfants en sont les ayants droit. Madame Aufoyer s'est depuis muée en Madame Gagne-miettes, l'émancipation féminine demeurant à bien des égards un processus inachevé. En lieu et place d'une économie qui se prétend objective, H. Périvier appelle finalement à une économie politique consciente de la pluralité des modèles s'offrant aux sociétés. Pour cela, la perspective féministe est une arme de choix en ce qu'elle permet de remettre le principe d'égalité hommes-femmes au centre de l'analyse économique. Cette économie politique féministe ne doit pas appeler à la fin des discriminations de genre au nom d'une quelconque performance économique, mais défendre l'égalité pour elle-même. Au passage, H. Périvier note qu'un hors-série de *Sciences Humaines* de 2019 sur «Les 100 penseurs de l'économie» ne comptait que quatre femmes, quand bien d'autres pourraient figurer au tableau. Des idées pour une réédition prochaine ? ■

Justine Canonne

L'Économie féministe
Hélène Périvier
Presses de Sciences Po, 2020, 216 p., 16 €.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

SCIENCE POLITIQUE



DOMINER
Enquête sur la souveraineté de l'État en Occident
Pierre Dardot et Christian Laval
La Découverte, 2020, 736 p., 26 €.

Il semble que chaque crise donne au besoin d'État une occasion de se manifester. En France, du côté des gouvernants, on l'a vu au printemps 2020 s'exprimer dans une posture martiale face aux difficultés à contenir l'épidémie. Du côté des gouvernés, on attend d'autant plus de l'État qu'on voit sa vie et sa santé en dépendre directement. Mais sommes-nous bien sûrs de savoir ce que nous voulons quand nous réclamons plus d'État ? L'État-nation moderne est-il la forme politique la plus adéquate pour affronter les crises et les dérèglements du climat ? Pour tenter clarifier ces questions, les auteurs de *Dominer* déploient une longue généalogie critique du concept de souveraineté de l'État en Occident. La souveraineté, soutiennent-ils, ne s'invente ni chez les Grecs, ni chez les Romains, mais à partir de la « révolution papale » de la fin du 11e siècle. La papauté de Grégoire VII, qui s'attribue tout pouvoir sur les Églises par une déclaration unilatérale, devient alors *« le modèle de la constitution des États »*. À partir du principe « *legibus solutus* » (« libre à l'égard des lois »), la souveraineté peut se définir comme *« la domination exercée, à l'intérieur d'un territoire donné, par une puissance étatique sur la société et sur chacun de ses membres »*. Or si cette domination fait ici l'objet d'une enquête au long cours, du Néolithique jusqu'à la gouvernementalité néolibérale, c'est qu'elle constitue encore notre actualité. À la thèse soutenant que l'État-nation est aujourd'hui dépouillé de sa souveraineté par le flot incontrôlable de la mondialisation financière, les auteurs opposent une convergence. Certes, la souveraineté étatique nationale a changé de forme, mais elle conserve son principe essentiel de domination. Et il s'avère que le souverainisme peut être moins un rempart face aux crises à venir qu'un accélérateur. Trump, Bolsonaro, Poutine ou Netanyahou font à cet égard figures de cas d'école : loin de s'opposer au néolibéralisme, ils le promeuvent par des moyens autoritaires. D'où l'ambition louable de l'ouvrage, qui entend raviver l'imaginaire critique en se *« demandant ce que pourrait être une organisation politique du monde au-delà de la souveraineté de l'État »*. Rien que ça ? Rien de trop ! ■

Léo Fabius

COMMUNICATION

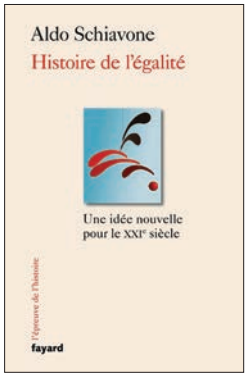
LA MANIPULATION DE LA VÉRITÉ
Du triomphe de la négation aux brouillages de la post-vérité
Patrick Charaudeau et Xavier Gorce
Lambert-Lucas, 2020, 176 p., 19 €.

Où finit la persuasion ? Où commence la manipulation ? Pour un spécialiste de l'analyse du discours comme Patrick Charaudeau, la frontière est assez délicate à tracer. Car parler ne se réduit pas à donner une information vraie ou fausse, mais vise en général à produire un effet, à exercer une influence. Le chemin qui mène à la manipulation passe par de nombreux détours que P. Charaudeau, avant d'en venir au cœur de son sujet, analyse avec minutie. Ainsi, on commence par la négation, le déni de ce qui est une évidence ou simplement probable, et que l'on nie vigoureusement, que ce soit par aveuglement ou en toute mauvaise foi. Nier sert à beaucoup d'usages : se défendre d'une accusation, se mettre en valeur, scandaliser (en révisant l'histoire par exemple), recruter des admirateurs, justifier une politique, nuire à un adversaire. Mais ce n'est qu'un début : bien d'autres moyens langagiers peuvent servir à obtenir le consentement (flatterie ou éloge), à dissuader (doute), à tromper (omission ou mensonge délibéré), à effrayer (menace), à inquiéter (insistance sur les mêmes faits). La publicité, la propagande sectaire et le discours politique sont coutumiers de ces pratiques. Mais un pas est encore franchi lorsque – et c'est d'actualité – la notion même de vérité factuelle est tout simplement écartée. On accède alors au monde de la post-vérité et des « faits alternatifs », dont la maxime pourrait être : est vrai ce qui vous convient, vous plaît, voire vous amuse. L'existence d'un complot international vous paraît expliquer ce que vous lisez dans le journal ? Croyez-le et répétez-le ! Votre vérité en vaut bien une autre, et toute réfutation est négligeable. Cette forme d'indifférence à la vérité, qui sévit en particulier sur les réseaux sociaux mais pas seulement, a ouvert une autoroute aux manipulateurs de toutes catégories, ceux d'en haut comme ceux d'en bas. C'est inquiétant car, écrit P. Charaudeau, *« que serait le monde si l'absence de faits devenait la règle ? »* Un chaos sans aucun doute, dont seul quelque monstre totalitaire sortirait vainqueur. ■

Nicolas Journet

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

HISTOIRE



UNE HISTOIRE DE L'ÉGALITÉ
Une idée nouvelle pour le 21e siècle
Aldo Schiavone
Fayard, 2020, 384 p., 24 €.

D'entrée de jeu, l'historien Aldo Schiavone précise que son ouvrage est un essai, et non une étude historique extensive du principe d'égalité. Il propose une analyse des différents tournants qu'a pris cette idée en Occident depuis l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours. Considérant que les Occidentaux en ont *«perdu la valeur et peut-être même le sens»*, l'historien italien revient sur la façon dont le contenu de l'égalité s'est renouvelé au fil des époques. Au commencement était la *polis*, la cité grecque démocratique, où toutes les voix des citoyens se valent sans distinction de rang. Cette égalité s'exprimait surtout dans le domaine politique, et sera enrichie d'un versant légal à l'époque romaine. C'est alors qu'une machine juridique se met progressivement en place pour garantir ce que l'auteur nomme l'égalité privée des citoyens : les questions patrimoniales et matrimoniales, ou encore l'exploitation de la terre, font l'objet d'un traitement égal pour tous. L'historien montre ainsi que l'exigence d'égalité évolue en fonction de l'environnement social. C'est également le cas à l'époque moderne, lorsque le travail-marchandise, le travail qu'on vend, remplace les relations de servage. La montée des classes ouvrières s'accompagne de nouvelles revendications. L'État en construction jouera un rôle de plus en plus important jusqu'au 20e siècle, où on lui demande d'assurer l'égalité des conditions à travers la fiscalité, la redistribution et la dépense publique. D'aucuns attendent aussi de lui qu'il garantisse l'égalité des chances, dans un souci d'équité et d'inclusion sociale. Dernièrement, le nouveau creusement des inégalités entre ceux qui bénéficient de revenus du capital ou bien de revenus du travail, et entre les régions du monde qui accèdent ou non au progrès technologique, invite enfin, selon l'auteur, à une critique du capitalisme technofinancier afin de penser de nouvelles formes d'égalité requises par ce contexte socioéconomique. ■

Tom Umbdenstock

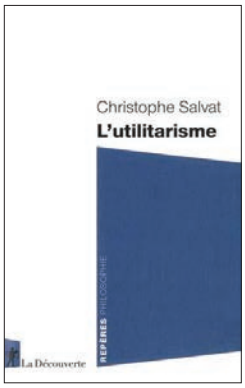
LA FILIÈRE
Philippe Sands
Albin Michel, 2020, 496 p., 22,90 €.

Avocat franco-britannique spécialisé dans la défense des droits humains, Philippe Sands avait déjà publié un livre (*Retour à Lemberg*, 2017) et participé à un documentaire sur le thème des sentiments qu'éprouvent deux enfants de hauts dignitaires nazis à l'égard de leur père (*What our Father Did. A nazi legacy*, 2015). Le présent livre retrace le destin d'Otto von Wächter, créateur de la première division ukrainienne de Waffen SS combattant les Soviétiques, et comment il a pu se soustraire à la justice, avant de trouver la mort à Rome en 1949. O. von Wächter fut notamment gouverneur de Cracovie puis de Galicie (partie occidentale de la Pologne), où plus de cinq cent mille juifs ont été assassinés entre 1942 et 1945. Le livre rappelle entre autres qu'après avoir publié une ode à Hitler en 1936, l'évêque Alois Hudal fut néanmoins placé en 1944 à la tête de la Commission pontificale d'assistance aux réfugiés, et qu'à ce titre, il aida Franz Stangl, commandant du camp de Treblinka, et Joseph Mengele, médecin expérimentateur à Auschwitz, à s'échapper avant que l'Église le démette de cette fonction en 1952. Comme d'autres, dont plusieurs nazis, A. Hudal fut aussi rémunéré par le Counter Intelligence Corps américain et l'auteur dresse un saisissant tableau de ce versant de la lutte anticommuniste. On y lit encore que des nazis ont pu vivre en vendant des trésors volés comme c'est en partie le cas de Charlotte von Wächter qui, *«malgré les protestations du directeur du Musée national de Pologne, s'était approprié les tableaux les plus exquis, les plus belles pièces de mobiliers antiques…»* L'auteur ayant surtout travaillé à partir de documents privés, son livre est moins consacré aux filières (sur lesquelles Gerald Steinacher a fait le point avec *Les Nazis en fuite*, 2015) qu'à l'amour d'une femme et d'un homme ayant choisi le pire du nazisme. C. von Wächter fait ainsi exhumer et inhumer quatre fois la dépouille de son mari afin qu'il repose auprès d'elle. Mais *La Filière* est surtout un étrange objet littéraire, car P. Sands y mêle avec grand talent le récit factuel du passé redécouvert avec celui de ses propres tribulations, rencontres et entretiens, livrant ainsi, à la manière de certains anthropologues et historiens, aussi bien ses interrogations que ses résultats. ■

Gérald Gaillard

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

PHILOSOPHIE



L'UTILITARISME

Christophe Salvat

La Découverte, coll. «Repères», 2020, 128 p., 10 €.

Prenons trois problèmes d'actualité : la pauvreté dans le monde, les milliards d'animaux élevés dans de très mauvaises conditions, et les générations futures qui risquent de fortement pâtir du réchauffement climatique. Faut-il tenter de résoudre ces problèmes et, si oui, armés de quels principes ? Dans ce livre, le philosophe Christophe Salvat montre que l'utilitarisme est capable de faire face, théoriquement au moins, à ces questions. L'utilitarisme est en effet une approche de l'éthique qui considère qu'une action est bonne si elle augmente la quantité de plaisir ou, inversement, mauvaise si elle accroît la quantité de souffrance. Cette simple définition laisse transparaître un de ses principes fondamentaux, à savoir l'impartialité. Toutes choses égales par ailleurs, un utilitariste cherche ainsi à augmenter la quantité de plaisir, quels que soient le lieu et la nature de ceux qui sont affectés par ses actions. Par conséquent, il se doit de lutter contre la misère, autant près de chez lui qu'à l'autre bout du monde. Comme les humains ne sont pas les seuls à souffrir, un utilitariste se doit également de diminuer la souffrance des animaux autant qu'il le ferait pour des humains. Enfin, il doit se soucier autant des êtres sensibles qui vivent actuellement que de ceux qui vivront dans dix, cent ou mille ans. L'utilitarisme se présente donc comme une approche de l'éthique particulièrement concernée par les questions de la misère humaine, de la souffrance animale et du sort des générations futures. En ce sens, c'est une doctrine qui semble adaptée aux problèmes de notre temps. Pourtant, elle est souvent décriée. On l'accuse d'être trop exigeante, d'être imprécise sur ce qu'il faut entendre par «plaisir», de reposer sur des évaluations quantitatives très floues et d'aboutir à des positions contre-intuitives, voire scandaleuses. En exposant la manière dont l'utilitarisme, inauguré au 18e siècle par Jeremy Bentham, a évolué avec le temps de manière à répondre à ces objections, C. Salvat montre qu'il ne mérite pas ce dédain, et a sa place dans la réflexion morale d'aujourd'hui. ■

Thomas Lepeltier

PROSPECTIVE

DANS LES IMAGINAIRES DU FUTUR

Entre fins du monde, IA, virus et exploration spatiale

Ariel Kyrou

ActuSF, 2020, 600 p., 21,90 €.

Passionné de science-fiction (SF), le journaliste Ariel Kyrou met en scène les imaginaires véhiculés par la littérature d'anticipation, pour les confronter aux «mondes d'après» que nous concoctent idéologues et prospectivistes. L'essai est construit d'allers-retours permanents entre fiction et prospective. La colonisation de Mars, chère à l'entrepreneur Elon Musk, est par exemple analysée au prisme de l'œuvre de Kim Stanley Robinson, auteur de sagas se voulant scientifiquement informées.

Cette course sur le fil, entre littérature et science, n'est pas sans évoquer les romans de Philip K. Dick, quand la frontière s'estompe entre ce qui est visionné par les entrepreneurs du futur, ce qui est raconté par les auteurs de SF, ce qui nous arrive aujourd'hui. Que ressentons-nous à lire une fiction de 1965, quand J.G. Ballard évoquait dans *Sécheresse* un réchauffement climatique extrême, associé à l'émergence d'un *«gouvernement par la peur»* ?

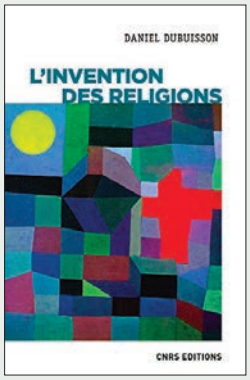
Diffusées par une contre-culture associant livres, films, bandes dessinées, jeux vidéo et autres supports, les utopies (récits positifs) et dystopies (narrations en négatif) de la SF inspirent nos idées de fin du monde, dans leurs multiples ramifications aujourd'hui investies par les collapsologues. La technologie triomphante a fait de même l'objet d'innombrables explorations. Par exemple autour du concept de «singularité», ce moment où les intelligences artificielles sont supposées devoir nous dépasser en efficacité cognitive.

Dans tous les cas, c'est d'Anthropocène, soit un monde transformé par l'action humaine, qu'il est question. D'un Anthropocène déjà vécu par anticipation. Tous les spectres y passent, de la description d'un système Terre sous contrôle des géoingénieurs à celle d'une planète rendue à la nature alors que l'humanité s'évapore. L'auteur a les manières littéraires du *stalker* : un être à cheval entre deux mondes, immergé dans le *no man's land* séparant une civilisation, qui s'érode peut-être déjà, du chaos incertain en devenir. La SF tient parfois de l'exorcisme. ■

Laurent Testot

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

RELIGION



L'INVENTION DES RELIGIONS

Daniel Dubuisson
CNRS, 2020, 240 p., 24 €.

L'idée que la religion est un phénomène universel serait, selon Daniel Dubuisson, une invention de l'Occident chrétien. À partir du 19e siècle, le développement de chaires universitaires en études religieuses voit les savants européens appliquer à d'autres cultures la grille de lecture qui leur servait à penser leur propre société structurée par le christianisme. Ces autres formes de croyances et de rituels sont alors présumées constituer des religions. Les moins unifiées et codifiées d'entre elles sont simplement considérées comme appartenant à un stade plus primitif de développement. Mais l'idée était que toute société devait posséder une religion. Selon la thèse que défend D. Dubuisson dans ce livre, l'histoire des religions, en tant que champ de recherche, aurait inventé l'objet qu'elle se proposait d'étudier.

Sa démarche s'inscrit dans un renouveau de l'histoire des religions, à la fois critique à l'égard des présupposés de la discipline et attentif à la spécificité des autres cultures, où croyances et rituels ne sont pas nécessairement liés comme dans les religions du Livre. Dans la Rome antique, les rites pouvaient être rigoureusement respectés, alors même qu'ils ne s'appuyaient sur aucune révélation, ni dogme, ni orthodoxie de croyance. Souligner la dimension chrétienne du concept de religion ne veut pas, pour autant, dire qu'il ne s'applique qu'au christianisme. Comme le montre D. Dubuisson, l'hindouisme et le shintoïsme sont aussi des religions, mais uniquement depuis le 19e siècle, lorsqu'un ensemble de croyances et de rituels a été unifié par ceux-là mêmes qui venaient les étudier.

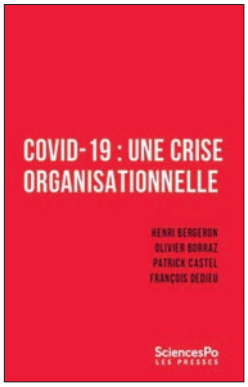
Inutile de dire que cette thèse peut déranger puisque, en déconstruisant le concept de religion, les spécialistes de la question scient la branche sur laquelle ils ont installé leur discipline. Mais c'est précisément ce qui rend la démarche très stimulante… ■ T.L.

« Où commence et où finit l'humanisme ?

Actuellement en kiosque

Par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

SOCIOLOGIE



COVID-19 : UNE CRISE ORGANISATIONNELLE

Henri Bergeron, Olivier Borraz, Patrick Castel et François Dedieu
Presses de Sciences Po, 2020, 131 p., 14 €.

Face à la covid-19, le confinement du printemps 2020 s'est imposé comme une mesure consensuelle, mais il a bouleversé nos vies. Comment en est-on arrivé là ? Était-ce la meilleure solution ? Quatre chercheurs spécialistes de la sociologie des organisations mènent l'enquête en mêlant les acquis de leur discipline à une quarantaine d'entretiens menés auprès de médecins, cadres hospitaliers, responsables de l'administration centrale, de services régionaux et départementaux.

Faute d'avoir été suffisamment anticipée, la crise de la covid-19 a été gérée dans l'urgence. Jusqu'à la mi-mars 2020, le gouvernement ne voulait pas surévaluer la propagation du virus. À minorer la menace, il a laissé l'épidémie s'amplifier, ce qui a conduit à une décision radicale : le confinement.

Plus surprenant, en France, depuis le début des années 2000, des organismes avaient été créés spécifiquement pour gérer les crises (sras, terrorisme, H1N1…), dont Santé publique France. Or, plutôt que de mobiliser l'existant, l'exécutif a créé de nouvelles instances en 2020, comme le Comité scientifique. Ce comité se compose principalement de médecins, ce qui a donné plus de poids à la gestion sanitaire de la situation, au détriment des dimensions économiques ou sociales. Par ailleurs, le Comité scientifique semblait tantôt le décisionnaire, tantôt le simple conseiller des autorités politiques. La communication entre les cellules ministérielles et celles de gestion de crise a souffert d'une certaine confusion, et les messages transmis aux Français ont pu se contredire.

Tirant la leçon de cette situation, les auteurs invitent à repenser la gestion des crises en y introduisant davantage le facteur humain. Le principe binaire, confinement total *vs* déconfinement total est, selon eux, à bannir, et des mesures graduelles paraissent plus appropriées. Les auteurs proposent aussi de revoir la formation des élites dirigeantes, notamment à l'Ena, pour y introduire davantage de sciences humaines et ainsi prendre en compte les difficultés des citoyens à respecter les protocoles sanitaires à la lettre. ■

Maud Navarre

PAUVRE PETIT BLANC

Sylvie Laurent
MSH, 2020, 318 p., 12 €.

Sylvie Laurent, historienne des États-Unis, s'attaque dans ce livre à un cliché américain très en vogue : celui de Blancs appauvris, victimes de discriminations de la part des autorités, voire de racisme anti-Blanc. L'auteure reconnaît la réalité du déclin économique des classes moyennes blanches, mais note qu'une partie d'entre elles, au lieu de s'en prendre aux gagnants de l'économie néolibérale, cède à l'argument populiste en désignant comme coupables les minorités raciales et les immigrés. L'originalité de l'ouvrage est d'inscrire cette plainte raciale dans l'histoire du droit et de ses usages en politique. Dès les origines de la démocratie américaine, la prééminence des personnes blanches est définie comme un patrimoine à préserver. Le fantasme américain d'être dépossédé de ce privilège racial provient du fait que les États-Unis étaient au départ une colonie de peuplement sur laquelle planait la menace que les Amérindiens tentent de récupérer leurs terres. Du 19e siècle aux années 1930, les immigrés blancs sont donc favorisés pour l'accès à la nationalité américaine. Après la Seconde Guerre mondiale, l'auteure identifie les moments importants de revanchisme (*backlash*) où la défense politique des Blancs devient un enjeu essentiel. Ainsi, pendant la lutte pour les droits civiques des Noirs, George Wallace, gouverneur de l'Alabama, essaie en 1963 de refuser l'entrée à l'université aux premiers étudiants noirs. C'est aussi le début des *gated communities* blanches : en vingt ans, 4 millions de Blancs vont quitter les centres urbains pour s'installer dans des banlieues et préserver leur homogénéité raciale. Les partisans blancs de Richard Nixon, puis de Ronald Reagan se prétendront victimes de « discrimination inversée », conséquence attribuée aux lois d'*affirmative action*. Sous Barack Obama, on assiste à l'essor du Tea Party, mouvement de révolte antifiscale regroupant des hommes blancs qui se plaignent de leur condition. Enfin, en 2017, l'argument du « pauvre petit Blanc » déclassé et menacé par les migrants et les élites cosmopolites contribuera à porter Donald Trump à la présidence. Sa défaite en 2020 n'empêche pas ce mythe de circuler plus que jamais, alors qu'il ne repose sociologiquement sur rien, sinon un privilège statutaire présumé. ■

Régis Meyran

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

PSYCHOLOGIE

LE CINÉMA INTÉRIEUR

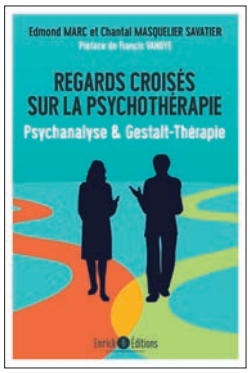
Projection privée au cœur de la conscience

Lionel Naccache

Odile Jacob, 2020, 234 p., 22,90 €.

Après ses succès éditoriaux *Le Nouvel Inconscient* (2006) et *Parlez-vous cerveau ?* (2018), le neuropsychologue Lionel Naccache se penche cette fois-ci sur les mécanismes secrets de la perception humaine. « *La vie, c'est du cinéma* », affirme-t-il. Car entre ce que nous percevons consciemment d'une situation et ce qui se passe réellement sous nos yeux, toute une machinerie intervient pour ajuster, affiner, couper et reconstruire les images projetées sur nos rétines. « *Notre perception est une construction active et audacieuse, et non la simple réception passive des images du monde* », explique le neurologue. Elle est faite d'illusions, dont la toute première est celle du mouvement. Alors que nous pensons percevoir un flux continu d'images, c'est en réalité une suite d'images fixes qui passe sous nos yeux. Des recherches ont même pu déterminer le nombre d'images que nous percevons par seconde, soit environ 13, contre 24 dans le cinématographe. Le cerveau ne fait pas que donner du mouvement aux images fixes, il parvient aussi à colorer ce qui apparaît en noir et blanc sur nos rétines, à remplir les champs aveugles, à rendre nettes des images floues quand nous nous déplaçons, et bien d'autres prouesses encore. Effectivement, entre voir et comprendre ce que l'on voit, il y a parfois un monde. Des expériences ont mis en évidence l'existence de représentations mentales évanescentes, des choses que nous voyons, mais trop brièvement pour que la conscience y accède. De ces éléments persiste une trace dans notre cerveau, sans que nous en ayons un souvenir conscient. On retrouve ce phénomène chez les personnes ayant assisté à des évènements traumatiques, tels un accident ou un attentat. Mais ce n'est pas seulement notre perception du monde qui serait ainsi construite, notre propre image subirait les mêmes types de transformations. Pour L. Naccache, « *je est une fiction* ». Un film que chacun écrit au jour le jour et qui, parfois, peut s'éloigner considérablement de l'image que nous renvoyons aux autres. ■

Marc Olano



REGARDS CROISÉS SUR LA PSYCHOTHÉRAPIE

Psychanalyse et Gestalt-thérapie

Chantal Masquelier-Savatier et Edmond Marc

Enrick B. éd., 2020, 375 p., 22,90 €.

Les psychothérapies intégratives tentent de réunir au sein d'une même démarche des postures d'écoles différentes : cognitives et comportementales, analytiques, systémiques, psychocorporelles, et d'autres encore. C'est de cette tendance très actuelle que nous parle ce livre. Plutôt que de se livrer à une énième guerre de chapelles, Chantal Maquelier-Savatier, Gestalt-thérapeute, et Edmond Marc, psychologue d'obédience psychanalytique, tentent de trouver des ponts entre leurs familles respectives. « *Car si les théories sont multiples, la personne est une ; elle est à la fois corps et psyché, conscient et inconscient, langage et comportement, être social et individualité… Chaque méthode reconnue n'éclaire qu'une partie de cette complexité et doit renoncer à toute forme de suffisance* », écrivent-ils. Pour les intégrationnistes, ce n'est pas au patient de s'adapter à la posture théorique de son thérapeute, mais plutôt au thérapeute de trouver les meilleurs outils qui puissent l'aider, quitte à piocher chez les voisins. Car, comme l'ont montré plusieurs études, ce qui soigne avant tout, ce n'est pas la théorie, mais bien la relation établie avec le thérapeute. Si le gestaltiste adopte une démarche plutôt engagée et active, le psychanalyste se contentera d'une écoute flottante plus neutre. Si le premier s'intéresse avant tout à l'ici, au maintenant et au comment des choses, le second essaiera davantage d'expliquer le présent par le passé, en se penchant sur le pourquoi et sur les questions de transfert. L'originalité de ce livre tient dans le dialogue auquel on assiste quasi en direct entre deux auteurs aux références diverses. Un ouvrage qui nous apprend beaucoup sur leurs courants respectifs, même si certains passages sont un peu techniques. Une initiative louable en tout cas, qui change des « livres noirs », et annonce, peut-être, des lendemains plus consensuels. ■ M.O.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

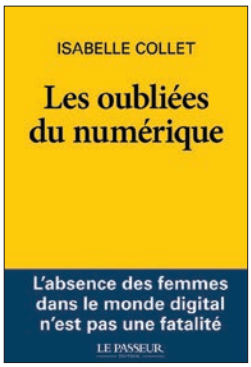
SOCIOLOGIE

DES LIEUX EN COMMUN
Une ethnographie des rassemblements publics en Chine
Isabelle Thireau
EHESS, 2020, 386 p., 27 €.

Comment s'organisent des rassemblements sous un régime autoritaire, celui de la République populaire de Chine, qui les considère avec méfiance ? Isabelle Thireau, sociologue au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine de l'EHESS, a mené à partir de 2011 une enquête ethnographique sur deux rassemblements tenus dans la ville de Tianjin, dans le nord-est du pays. Le premier réunit le soir, sur la place de la Victoire, des habitants venus pratiquer des exercices physiques tout en bavardant parfois de leur quotidien. Le second accueille des « volontaires » soucieux de documenter le patrimoine architectural de la ville afin d'éviter sa destruction. Deux rassemblements en apparence très différents mais qui ont en commun d'être des moyens termes entre le citoyen isolé et la foule des anonymes, dans le cadre d'une organisation relativement ouverte, grâce à laquelle se déploient progressivement un « espace commun » et une expérience partagée. Les propos qu'on y échange, les récits qu'on y livre, les arguments qu'on y emploie, cherchent à donner du sens à l'actualité, voire à agir dessus. L'optique est parfois critique, qu'il s'agisse de décrire la façon dont la ville et le pays changent ou d'évaluer la crédibilité des experts et des autorités. Ces propos mobilisent des cadres de pensée forgés au cours d'un gros demi-siècle d'histoire chinoise qui traverse en filigrane l'ouvrage, de la prise de pouvoir des communistes en 1949 au lancement par Deng Xiaoping des Quatre modernisations, en passant par la Révolution culturelle. Sans participer explicitement d'une idéologie, ces rassemblements relèvent ainsi, selon l'auteure, d'une *« citoyenneté politique »*. Au point qu'on a pu parler, dans le cas de la protection du patrimoine, d'un « modèle de Tianjin » fondé sur l'intervention, à côté du gouvernement et des experts, d'un autre acteur essentiel : le public. ■

Jean-Marie Pottier

ÉDUCATION



LES OUBLIÉES DU NUMÉRIQUE
Isabelle Collet
Le Passeur, 2019, 214 p., 19 €.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand le premier ordinateur entièrement électronique est mis en fonctionnement, il n'est pas programmé par des informaticiens, mais par six mathématiciennes. Elles sont alors les premières programmeuses de l'histoire. Aujourd'hui, le secteur est devenu très masculin. Seulement 15 % de femmes occupent des fonctions techniques dans le développement, l'exploitation, la production et la gestion de projets. Même constat du côté de la formation initiale : alors que les filières de l'informatique étaient quasiment paritaires il y a quarante ans, les femmes ne représentent aujourd'hui que 12 % des effectifs dans les écoles d'ingénieurs en informatique, 10 % à l'université et 8 % dans les IUT et BTS. Isabelle Collet, chercheure en sciences de l'éducation à l'université de Genève, analyse la manière dont les femmes sont progressivement devenues les grandes absentes du numérique. À partir des années 1980, quand les métiers de l'informatique gagnent en prestige, les hommes s'engouffrent en masse dans ces formations. Si le nombre de femmes a peu varié dans les écoles d'ingénieurs en informatique entre 1985 et 2010, le nombre d'hommes a quant à lui été multiplié par trois. Selon l'auteure, une véritable politique d'inclusion des filles dans le numérique s'avère urgente. Les enjeux sont de taille, notamment dans le secteur du *data-mining* (l'extraction de données), qui nous concerne tous. *« Les responsabilités éthiques en matière d'intelligence artificielle sont extrêmement importantes : il s'agit de surveiller de près la prise en compte des femmes dans les données, ainsi que la manière dont l'IA nous parle des femmes et des hommes »*, rappelle-t-elle. Or ce domaine prestigieux fait partie des secteurs les moins féminisés. I. Collet propose plusieurs pistes pour attirer les femmes vers ces métiers, notamment la mise en valeur de modèles féminins. Le cas de Grace Hopper, première femme à recevoir la National Medal of Technology pour ses travaux pionniers dans le développement de langages de programmation pour ordinateurs, pourrait en inspirer plus d'une. ■

Anna Quéré

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

ENVIRONNEMENT

LES RÉVOLTES DU CIEL
Une histoire du changement climatique, 15e-20e siècle
Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher
Seuil, 2020, 320 p., 23 €.

On imagine souvent que l'humanité n'a pris conscience que très récemment de sa capacité à modifier le climat. Pourtant, ce livre montre bien que, depuis le 15e siècle, les sociétés européennes ont presque toujours été convaincues qu'elles pouvaient l'influencer. Les savants européens se sont très tôt intéressés à la façon dont, par exemple, déboiser ou assécher des marais modifiaient le cycle de l'eau et donc le climat. Cette préoccupation se comprend dans la mesure où le climat joue un rôle crucial dans une société agraire. Les sécheresses, les inondations, les mauvaises récoltes et les émeutes qui pouvaient en résulter étaient donc des questions très politiques, qui méritaient une attention particulière. Ce savoir fut même mobilisé lors de la conquête de l'Amérique par les conquistadors, qui pensaient que le défrichement et la mise en culture des terres conquises amélioreraient la situation climatique et justifiaient donc la colonisation.

Le changement climatique pouvait déjà être envisagé à l'échelle de la planète. La peur d'un refroidissement global hantait en effet les esprits. On étudiait donc l'évolution des glaciers et de la couverture forestière pour en saisir le rythme. Si le déboisement a d'abord été perçu comme une façon d'améliorer le climat au début des temps modernes, la perspective se renverse au 18e siècle. Désormais, la priorité est de préserver les forêts. Or, à l'époque, le bois est utilisé partout, pour se chauffer, pour la marine, etc. La gestion des forêts devient donc un sujet politiquement sensible pendant plus d'un siècle. Mais vers la fin du 19e siècle, le spectre d'un effondrement climatique se dissipe et les progrès des transports et de l'agriculture éloignent les risques de disette. Les soubresauts du climat devenant moins dangereux, on commence à oublier que les activités humaines peuvent l'affecter, jusqu'au retour de bâton qui marque les années 1990. Grâce à ce livre, on peut maintenant prendre un recul salutaire sur cette préoccupation environnementale. ■ T.L.

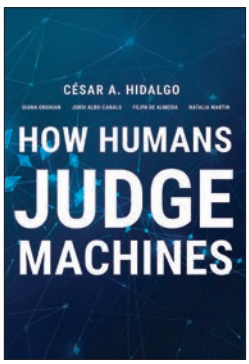
« Une Antiquité source d'inspiration

Actuellement en kiosque

Par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

INTERNATIONAL

Les robots n'ont pas droit à l'erreur



HOW HUMANS JUDGE MACHINES
César Hidalgo
MIT Press, 2021, 256 p., 21,35 €.

Les algorithmes ont envahi nos vies, parfois sans même qu'on s'en aperçoive. Ici, c'est une plateforme qui sélectionne les futurs étudiants sur leurs bulletins scolaires. Là, c'est un véhicule sans chauffeur qui transporte des personnes âgées sur les quelques centaines de mètres les séparant du bourg. Ces innovations technologiques ne nous laissent pas indifférents. Curieux de voir comment les hommes jugent ces machines intelligentes, le physicien César Hidalgo a réuni un panel de 200 personnes pour leur soumettre des scénarios impliquant des hommes et des machines numériques. Une de ses premières observations relève que *«les humains sont jugés sur leurs intentions et les machines sur leurs résultats»*. Exemple : un tsunami menace de déferler sur une ville. Le maire et l'algorithme ont, chacun, le choix entre tenter d'évacuer tout le monde, mais avec le risque d'échouer et de faire beaucoup de victimes, ou évacuer seulement la moitié de la population avec un succès garanti. Pour cette deuxième option, l'homme et la machine sont appréciés de manière équivalente.

En revanche, dans le cas où l'on prend le risque d'évacuer l'ensemble de la population, si c'est un succès, le maire sera évalué beaucoup plus positivement que la machine. *«Les participants considèrent comme acquis que cette dernière ait réussi sa mission, alors que le maire sera vu comme un héros. En cas d'échec, l'homme politique est également mieux jugé que l'algorithme parce que l'on valorise la prise de risque pour sauver tout le monde»*, commente C. Hidalgo.

En cas d'accident de la route, les observateurs pardonnent plus facilement à un humain qu'à une machine, estimant que le conducteur a agi involontairement, tandis que la machine est censée être programmée pour viser le zéro accident.

Mais le proverbe *«l'erreur est humaine»* n'est pas valable dans tous les cas de figure. L'auteur remarque que *«lorsqu'une notion d'équité entre en jeu, les humains sont évalués plus durement que les algorithmes»*. C'est le cas par exemple à propos de sélection à l'entrée de l'université. Dans le scénario, le recruteur et l'algorithme vont tous les deux moins bien noter les dossiers d'élèves appartenant à certaines minorités ethniques (Afro-Américains, Hispaniques, Asiatiques). Cette fois, la décision humaine est jugée beaucoup plus sévèrement que le même biais appliqué par la machine. Des réactions similaires sont observées à propos de discriminations à l'embauche et de disparités salariales injustifiées. *«Aujourd'hui, beaucoup parlent des biais engendrés par les décisions prises par les algorithmes, mais très souvent on ne compare pas les décisions identiques prises par des humains alors que nous sommes également influencés par des stéréotypes»*, relève C. Hidalgo.

Le chercheur montre enfin que notre degré de tolérance à la surveillance par une machine ou par un humain varie grandement suivant l'environnement. Dans une école, à choisir entre la mise en place de la reconnaissance faciale et celle d'une personne chargée de surveiller l'assiduité des élèves, le panel a opté pour la seconde option. En revanche, dans un centre commercial, les participants sont indifférents à une surveillance humaine ou *via* un robot. Dans un aéroport, les personnes sondées préfèrent même la présence de caméras dotées d'un système de reconnaissance faciale à une surveillance policière. Pour C. Hidalgo, face à l'essor des systèmes d'intelligence artificielle, *«nous avons besoin de savoir comment l'homme les perçoit pour faciliter leur intégration et leur acceptabilité dans la société»*. ■

Florine Galéron

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

>>Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES - MENSUELS

Prix unitaire hors frais de port

272	❑ **Le sport, une philosophie ?**	5,50 €	293	❑ **L'empathie**	5,50 €	314S	❑ **L'attachement,** un lien vital	6,70 €
273	❑ **Les pouvoirs de l'imaginaire**	5,50 €	294	❑ **Nos vies intérieures**	5,50 €	315	❑ **Radicalités**	5,70 €
274	❑ **L'enfant et le langage**	5,50 €	295	❑ **Les grands mythes de l'histoire de France**	5,50 €	316	❑ **Que devient la famille ?**	5,70 €
275	❑ **Liberté** Jusqu'où sommes-nous libres ?	5,50 €	296S	❑ **Comment apprend-on ?**	5,50 €	317S	❑ **Corps et esprit**	6,70 €
276	❑ **Aimer au 21e siècle**	5,50 €	297	❑ **La société française**	5,50 €	318S	❑ **Réussir à l'école**	6,70 €
277S	❑ **25 ans** Numéro anniversaire	5,50 €	298	❑ **Psychologie de l'attention**	5,50 €	319	❑ **Comment manager aujourd'hui ?**	5,70 €
278	❑ **Les lois de la réputation**	5,50 €	299	❑ **Les livres de l'année**	5,50 €	320	❑ **Quand les émotions déraillent**	5,70 €
279	❑ **Violence** 15 questions pour comprendre	5,50 €	300S	❑ **Comment va le monde ?**	6,90 €	321S	❑ **Le pouvoir des livres**	6,70 €
280	❑ **Passions** quand la passion nous embarque	5,50 €	301	❑ **Jusqu'où féminiser la langue française ?**	5,50 €	322	❑ **Réparer la planète**	5,70 €
281S	❑ **Nature culture** la fin des frontières ?	5,50 €	302	❑ **Qu'est-ce qu'une belle vie ?**	5,70 €	323	❑ **Penser par soi-même**	5,70 €
282	❑ **Apprendre à coopérer**	5,50 €	303S	❑ **Les intelligences de l'enfant**	6,70 €	324	❑ **Croire en Dieu aujourdh'ui**	5,70 €
283	❑ **Les nouvelles psychothérapies**	5,50 €	304	❑ **Penser l'emprise... et s'en défaire**	5,70 €	325S	❑ **L'autisne en 10 questions**	6,70 €
284	❑ **Le sexe en 69 questions**	5,50 €	305	❑ **L'invention des vacances**	5,70 €	326	❑ **Altruisme et solidarité**	5,70 €
285S	❑ **Qu'est-ce qu'une bonne école ?**	5,50 €	306S	❑ **Qu'est-ce que l'amour ?**	6,70 €	327	❑ **Les peuples premiers**	5,70 €
286	❑ **Comment allons-nous travailler demain ?**	5,50 €	307S	❑ **Éduquer.** Le conflit des modèles.	6,70 €	328S	❑ **La force de vivre**	6,70 €
287	❑ **La manipulation**	5,50 €	308	❑ **La motivation au travail**	5,70 €	329S	❑ **Grandir aujourd'hui**	6,70 €
288S	❑ **Et si on changeait tout ?**	5,50 €	309	❑ **Humains.** Nos origines repensées	5,70 €	330	❑ **L'estime de soi**	5,70 €
289	❑ **Les nouveaux visages de la précarité**	5,50 €	310S	❑ **Le cerveau** en 12 questions	6,70 €	331	❑ **La connerie décryptée**	5,70 €
290	❑ **La mondialisation en questions**	5,50 €	311	❑ **Abécédaire des idées d'aujourd'hui**	5,70 €	332S	❑ **Le basculement du monde**	6,90 €
291S	❑ **Les troubles de l'enfant**	5,50 €	312	❑ **L'art de parler**	5,70 €	333	❑ **Le langage**	5,90 €
292	❑ **Qu'est-ce que le racisme ?**	5,50 €	313	❑ **Etre un homme aujourd'hui**	5,70 €			

HORS-SÉRIE

SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

		non abonnés	abonnés			non abonnés	abonnés
20	❑ **Les grands penseurs des sciences humaines**	8,50 €	4,50 €	23	❑ **Comprendre le Moyen-Orient**	8,90 €	4,50 €
21	❑ **Les grandes idées politiques**	8,50 €	4,50 €	24	❑ **Où va la France ? Enjeux de notre temps**	8,90 €	4,50 €
22	❑ **Quelle éthique pour notre temps ?**	8,50 €	4,50 €	25	❑ **30 ans. Les grands entretiens**	8,90 €	4,50 €

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - TRIMESTRIELS

Prix unitaire hors frais de port

39	❑ **Élever ses enfants**	7,50 €	47	❑ **Les âges de la vie**	7,50 €	55	❑ **Devenir soi-même**	7,90 €
40	❑ **Villes durables**	7,50 €	48	❑ **Eurêka!** L'histoire des grandes découvertes	7,50 €	56	❑ **Les lumières**	7,90 €
41	❑ **De la formation au projet de vie**	7,50 €	49	❑ **Ces pionnières qui ont fait l'histoire**	7,50 €	57	❑ **Les grandes controverses de la philosophie**	7,90 €
42	❑ **La psychologie aujourd'hui**	7,50 €	50	❑ **La psychologie en débats**	7,50 €	58	❑ **Bonheur d'apprendre et d'enseigner**	7,90 €
43	❑ **La philosophie, un art de vivre**	7,50 €	51	❑ **Les sagesses orientales**	7,90 €	59	❑ **Psychologie**	7,90 €
44	❑ **Les métamorphoses de la société française**	7,50 €	52	❑ **Le pouvoir des images**	7,90 €	60	❑ **Magies et sorcelleries**	7,90 €
45	❑ **Les grands penseurs de l'éducation**	7,50 €	53	❑ **Soigner.** Une science humaine	7,90 €	61	❑ **La grande histoire de l'humanisme**	7,90 €
46	❑ **Les grands penseurs du langage**	7,50 €	54	❑ **Les grands psychologues...**	7,90 €			

HORS-SÉRIE

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

		non abonnés	abonnés			non abonnés	abonnés
4	❑ **La grande histoire de l'Islam**	8,50 €	4,50 €	7	❑ **La grande histoire de la Chine**	8,90 €	4,50 €
5	❑ **Les monothéismes**	8,50 €	4,50 €	8	❑ **La grande histoire de l'Afrique**	8,90 €	4,50 €
6	❑ **La grande histoire du christianisme**	8,50 €	4,50 €	9	❑ **Rome, Athènes**	8,90 €	4,50 €

NOS DIVERS

HORS-SÉRIES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés		non abonnés	abonnés
❑ **Les grands enjeux du monde contemporain**	12,00 €	8,00 €	❑ **La nouvelle histoire du monde**	12,00 €	8,00 €
❑ **Les 100 penseurs des sciences humaines**	12,50 €	8,00 €	❑ **Quelles villes pour demain ?**	8,90 €	4,50 €
❑ **Les 100 penseurs de l'économie**	12,50 €	8,00 €	❑ **La guerre des origines à nos jours**	12,50 €	8,00 €
❑ **Psycho : comment se soigner ?**	8,50 €	4,50 €	❑ **Philo : auteurs et thèmes**	12,50 €	8,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

>> Sommaires et commandes sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

5,50 € x = 5,70 € x = 5,90 € x = 6,70 € x = 6,90 € x =

Total

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,50 € x = 8,90 € x =

Total

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

7,50 € x = 7,90 € x =

Total

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,50 € x = 8,90 € x =

Total

Retrouvez toutes nos publications et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,00 € x = 8,50 € x = 8,90 € x = 9,80 € x = 12,00 € x = 12,50 € x =

Total

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00

PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code 333**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM .....
PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
.....
PAYS ..... TÉL .....
PROFESSION .....
E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquittée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de ..... € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »
☐ Virement La Banque Postale
IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

☐ C.B. n° .....
Expire le : ..... Cryptogramme .....
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

333

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

« En trente ans, le monde a changé, et avec lui notre paysage intellectuel.

Actuellement chez votre marchand de journaux

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **www.scienceshumaines.com**

ment est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 16-02-2021

france inter

Grand bien vous fasse !

ALI REBEIHI
10H / 11H

DE LA PSYCHO
DU QUOTIDIEN
DU SOURIRE

© Photo : Christophe Abramowitz / Radio France